

REVUE TUNISIENNE

FONDÉE EN 1894

Publiée par l'Institut de Carthage

Directeurs : M. SOLIGNAC & M. CALVET

SOMMAIRE :

S.-E. TLATLI.....	<i>L'île de Djerba (suite et fin).....</i>	1	-
L. POINSSOT.....	<i>Une inscription de Souani et Adari.....</i>	125	+
L. GAILLARD.....	<i>Réservoir à amphores.....</i>	141	
G. MARÇAIS.....	<i>Testour et sa Grande Mosquée.....</i>	147	
G. PAYRE.....	<i>Une fête du printemps au Jerid.....</i>	171	+
FARRUGIA DE CANDIA..	<i>Monnaies husseinites.....</i>	179	
P. GRANDCHAMP.....	<i>Notables français à Tunis de 1592 à 1881.....</i>	201	
P. GRANDCHAMP.....	<i>Un incident entre le consul de Hollande et le consul d'Angleterre, à Tunis, en mars 1711..</i>	243	

Notes et documents :

<i>Note sur le monastère des îles Kneiss, par G.-L. FEUILLE.....</i>	251
<i>La maison de campagne de Don Philippe, par P. GRANDCHAMP.....</i>	256
<i>Bulletin critique, par Ch. SAUMAGNE, M. CALVET.....</i>	259

TUNIS

IMPRIMERIE J. ALOCCIO, 6, RUE D'ITALIE

1942

Revue Tunisienne

PUBLIÉE PAR L'INSTITUT DE CARTHAGE

Comité d'honneur

- | | |
|---|---|
| AUG. AUDOLLEN, membre de l'Institut. | GAUDEFROY-DEMOMBYNES, membre de l'Institut. |
| AUG. BERNARD, membre de l'Institut. | R. LE TOURNEAU, directeur de l'Instruction publique en Tunisie. |
| R. BRUNSCHVIG, agrégé de l'Université. | G. MARÇAIS, membre de l'Institut. |
| P. CHEFFAUD, agrégé de l'Université. | W. MARÇAIS, membre de l'Institut. |
| J. DESPOIS, chargé de cours à l'Université d'Alger. | A. MERLIN, membre de l'Institut. |
| E. GAU, recteur de l'Université de Lyon. | L. POINSSOT, correspondant de l'Institut. |

Comité de Rédaction

- | | |
|--|---|
| H.-H. ABDUL-WAHAB, membre de l'Académie du Caire. | P. GRANDCHAMP, chef de service honoraire à la Résidence Générale. |
| L. BARBEAU, archiviste-paléographe. | LE P. LAPEYRE, docteur ès-lettres. |
| L. BERCHER, docteur en droit. | M.-S. MZALI, docteur en droit. |
| M. CALVET, agrégé de l'Université. | J. PIGNON, secrétaire de l'Institut de Carthage. |
| A. GATEAU, agrégé de l'Université. | Ch. SAUMAGNE, président de l'Institut de Carthage. |
| D ^r E.-G. GOBER, chef de service honoraire à la Direction générale de l'Intérieur en Tunisie. | M. SOLIGNAC, docteur ès-sciences. |
| M. GRAF, agrégée de l'Université. | |

Les communications relatives à la Rédaction, les manuscrits, les livres pour comptes rendus doivent être adressés à M. M. SOLIGNAC, Direction des Travaux Publics, à Tunis. Il sera rendu compte des ouvrages reçus, concernant la Tunisie ou l'Afrique du Nord.

Les Revues pour échange doivent être adressées à M. L. BARBEAU, conservateur de la Bibliothèque publique, 20, souk-el-Attarine, Tunis.

Pour les *abonnements*, s'adresser à M. ALFRED NICOLAS, Trésorier de l'Institut de Carthage, Hôtel des Sociétés françaises, à Tunis.

ABONNEMENT ANNUEL (de janvier)

France et Colonies.....	FR. 30 »
Etranger.....	45 »

LA REVUE TUNISIENNE — nouvelle série — parait une fois par trimestre

TRANSCRIPTION DE L'ALPHABET ARABE

adoptée dans la REVUE TUNISIENNE (1)

ء.....	'	ض.....	ḍ
ب.....	b	ط.....	t
ت.....	t	ظ.....	ẓ
ث.....	ṯ	ع.....	'
ج.....	j	غ.....	ġ
ح.....	h	ف.....	f
خ.....	ḫ	ق.....	q
د.....	d	ك.....	k
ذ.....	ḏ	ل.....	l
ز.....	r	م.....	m
ر.....	z	ن.....	n
س.....	s	ه.....	h
ش.....	š	و.....	w (u, ū)
ص.....	š	ي.....	y (i, ī)

Voyelles : a, i, u, à, î, û.

Il est accordé gratuitement 25 tirages à part aux auteurs des articles.

Les travaux insérés dans la *Revue Tunisienne* ne peuvent être publiés à nouveau dans aucun périodique sans l'assentiment du Comité-Directeur.

En raison de l'augmentation des prix d'impression et du papier, à partir du 1^{er} janvier 1941 la cotisation annuelle des membres de l'Institut de Carthage, qui reçoivent gratuitement la *Revue Tunisienne*, a été portée de 25 à 30 francs.

(1) Les collaborateurs de la REVUE sont instamment priés de s'y conformer.

100 Per

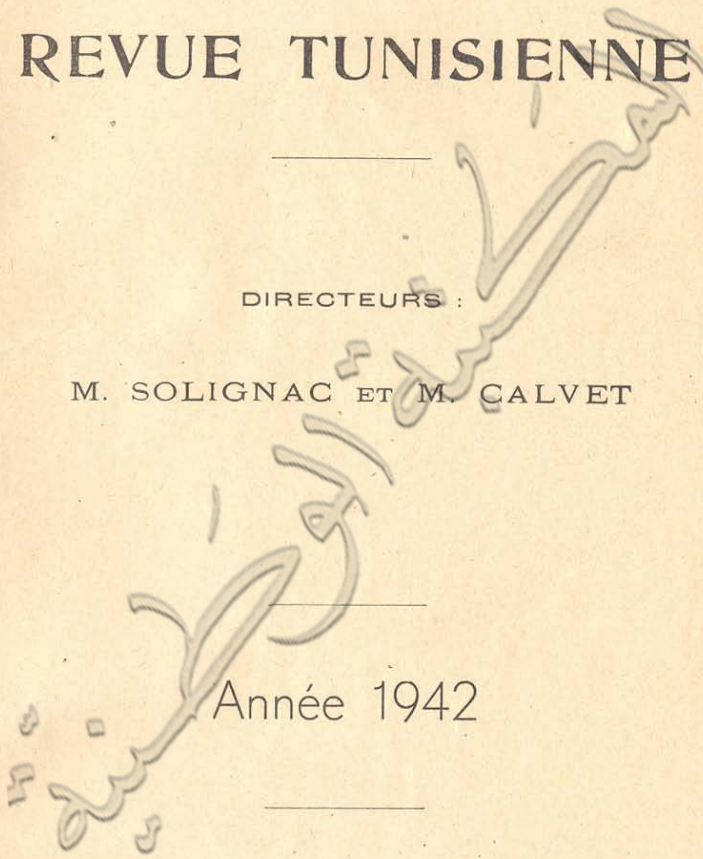


REVUE TUNISIENNE

DIRECTEURS :

M. SOLIGNAC ET M. CALVET

Année 1942



L'ILE DE DJERBA(*)

(SUITE ET FIN)

DEUXIEME PARTIE DJERBA DANS LE PASSÉ ⁽¹⁰³⁾

Le présent dans l'activité humaine ne dépend pas seulement des conditions physiques. Il reste également étroitement subordonné aux événements du passé. Dans les régions qui, comme Djerba, ont été les témoins d'une vieille civilisation humaine, le facteur historique marque l'activité actuelle d'une empreinte bien plus indélébile que le milieu naturel lui-même. Le présent fait corps avec le passé. Pour connaître celui-là, il est indispensable de pénétrer dans celui-ci. Dans ce passé, aussi bien que dans le présent, ce qui attire tout d'abord notre attention, c'est la question de la race djerbienne.

CHAPITRE PREMIER LE PROBLEME ETHNIQUE

I. — LES DONNEES ANTHROPOLOGIQUES

Il n'est point besoin de recourir à de savantes mesures anthropologiques pour se rendre compte qu'on se trouve en présence d'un Djerbien. Le premier venu en Tunisie ou en Algérie est capable de le reconnaître. C'est qu'il correspond à un type d'homme à part en Afrique du Nord, aux caractères ethniques bien définis et relativement peu variables d'un individu à l'autre (photos planche IX).

(*) Voir première partie dans *Rev. tun.*, nos 45-46-47, 1941. L'ensemble de cette étude paraîtra très prochainement en librairie sous le titre « Djerba et les Djerbiens ».

(103) Il ne s'agit point ici d'une étude fouillée de l'histoire de Djerba, mais d'un tour d'horizon de son passé, destiné à faciliter la compréhension du déroulement actuel de son activité.

Ce qui frappe surtout, c'est peut-être moins sa taille assez petite, que la forme et le volume du crâne. Un crâne massif et bien globuleux, laissant à découvert un front bombé limité par d'épais sourcils et des bosses frontales et pariétales au relief accusé, et cela est d'autant plus remarquable qu'on se trouve dans toute l'Afrique du Nord dans un pays de têtes allongées. Le corps trapu, musclé, aux épaules larges et carrées, est assez caractéristique avec un teint bistre qui se dore au soleil et des yeux relativement foncés. Les études de Collignon⁽¹⁰⁴⁾, l'*Exploration anthropologique de Djerba* de Bertholon⁽¹⁰⁵⁾ et l'ouvrage d'ensemble du même auteur⁽¹⁰⁶⁾ sur l'anthropologie en Berbérie orientale confirment et précisent ces caractères. Bertholon et Chantre classent la population de la Berbérie orientale en trois types :

Type 1 : dolichocéphale de petite taille.

Type 2 : de petite taille, brachycéphale, mésorinien à cheveux bruns, aux yeux foncés, peau bistre à pigment jaunâtre. C'est le type auquel Collignon avait donné le nom de type de Djerba.

Type 3 : dolichocéphale de grande taille.

Le type de Djerba est aussi représenté dans les oasis du Mزاب où il est moins pur. Ce type, comme les deux autres, est déterminé par les mesures de la taille, du crâne, du nez, la couleur de la peau, des yeux et des cheveux.

En ce qui concerne la taille, l'île est un foyer de petites tailles, puisque sur 333 sujets mesurés par Bertholon, la moyenne était de 163 cm. 7. La marge est grande avec les populations de la presqu'île des Mehabeul dont la taille moyenne dépasse 172 centimètres. La différence est, par contre, beaucoup moins sensible avec les Accara de la presqu'île de Zarzis dont la taille moyenne est voisine de 165 centimètres. Si l'on examine le détail des mensurations à l'intérieur même de Djerba, on constate que les plus grandes tailles (166-167 centimètres) se trouvent du côté d'Adjim, ce qui laisse déjà supposer une infiltration des sujets de grande taille venus de la presqu'île des Meha-

(104) XLIII.

(105) XXXIV.

(106) XXXVII.

beul. Au contraire, les plus petites tailles (161-162 centimètres) se localisent à l'Est et au Sud-Est. On pourrait ainsi en déduire que les autochtones seraient l'élément de petite taille et qu'ils auraient été refoulés vers l'Est et le Sud-Est par l'infiltration d'un type de taille plus grande, venu du continent. Mais est-ce que les mesures de la tête confirment cette hypothèse ?

On constate ici, toujours d'après les mesures de Collignon, puis de Bertholon, un type d'une brachycéphalie assez marquée puisque l'indice céphalique (rapport de la longueur sur la largeur du crâne) de 30 % des sujets mesurés est supérieur à 81, alors que celui des populations de la presqu'île des Mehabeul est voisin de 75 et celui des Accara de 77. Cette brachycéphalie est la plus accusée d'Afrique du Nord. Elle souligne fort bien le caractère spécifique du Djerbien. S'agit-il donc d'une race étrangère à l'Afrique ? ou bien est-ce que cette race a été commune à plusieurs régions du continent où elle s'est fondue par métissage avec des types humains différents, ne se maintenant à Djerba que grâce à l'insularité et à la barrière du schisme ? On ne peut, pour le moment, que poser la question. Si, cependant, nous recherchons à l'intérieur de l'île la répartition de l'indice céphalique « il montre, nous dit Bertholon, qu'une infiltration de dolichocéphales s'est exercée surtout à l'angle Nord-Ouest de l'île. Les indices y varient de 77 à 78. L'angle Sud-Est de l'île est celui où les têtes sont demeurées les plus brachycéphales : Guellala, 81,8; Sedouikech, 82... C'est la brachycéphalie observée en Europe chez l'*homo alpinus* ». Or, si nous rapprochons ces constatations de celles qui ont trait à la taille, « il paraît y avoir un certain rapport entre la brachycéphalie et la petite taille. Dans les deux villages les plus dolichocéphales de Djerba (Oualagh et El-May), la taille moyenne est de 161-162 centimètres, tandis que les deux centres les plus brachycéphales (Beni-Magueul et Sedouikech) ont une taille moyenne de 164-165 centimètres. De ces constatations on peut émettre l'hypothèse que la race dolichocéphale qui s'est infiltrée surtout dans la population du Nord de Djerba est une race dolichocéphale de plus petite taille que la race brachycéphale ⁽¹⁰⁷⁾ ».

(107) xxxvii, pp. 65-66.

A en croire toutes ces mesures, donc, les nouveaux venus se seraient installés au Nord. Mais ces nouveaux venus dolichocéphales de petite taille ne seraient pas les mêmes que ceux arrivés par Adjim, puisque ces derniers, nous l'avons vu, étaient relativement de grande taille. Que conclure de toutes ces données ? Qu'il y a eu une double infiltration, l'une venue de la mer et représentée par des dolichocéphales de petite taille, l'autre venue du continent et représentée par des hommes de taille assez grande. Cela serait prématuré et accorder trop de crédit aux seuls renseignements anthropologiques. On peut seulement admettre, pour l'instant, que la race brachycéphale, qui semble avoir été la plus ancienne, s'est cantonnée surtout vers le Sud-Est et qu'elle correspond à des hommes d'assez petite taille.

L'anthropologie, qui étudie également l'indice nasal, etc..., ne permet donc pas de se faire une idée d'ensemble sur le peuplement de l'île. Elle nous donne avant tout des mesures précises sur un type d'homme présentant des caractères ethniques bien définis dans le présent. Elle nous signale la variation de certains de ces caractères au sein même de l'île. Mais elle ne permet aucune interprétation sérieuse pour expliquer le peuplement de Djerba. Elle ne répond pas à la question qu'on a sur les lèvres : « D'où viennent les Djerbiens et à quelle race se rattache ce type d'homme ? ». Car, si Bertholon les classe parmi les Berbères brachycéphales, le docteur Leblanc ⁽¹⁰⁸⁾ se refuse à admettre l'existence de la brachycéphalie parmi les Berbères.

Puisque les anthropologues ne sont pas d'accord, demandons aux historiens de nous éclairer.

II. — L'OPINION D'IBN KHALDOUN

La plus grande autorité encore aujourd'hui, en ce qui concerne les Berbères, demeure sans conteste Ibn Khaldoun. Quelle est donc l'opinion de l'auteur de *l'Histoire des Berbères* sur les habitants de Djerba ? : « Les habitants de Djerba, nous dit-il, appartiennent à la race berbère et font partie de la tribu des Kétama. En effet, il s'y trouve encore aujourd'hui des Sedouikech et des Sedghian, peuples

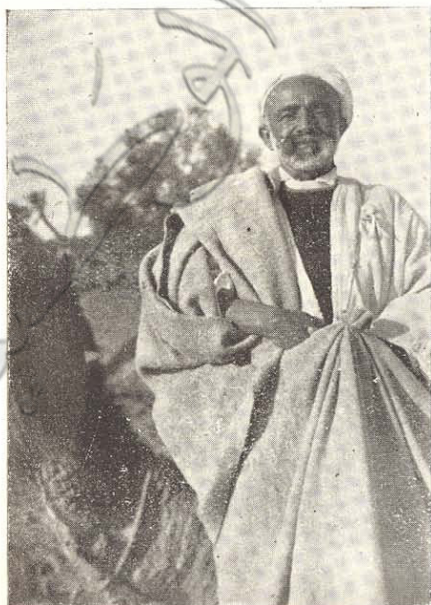
(108) XLVIII, p. 51.

PLANCHE IX



Photo SOLER

Divers types de Djerbiens



Cliché S. TLATLI

Type du village d'Oursiren

d'origines kétamiennes. On y rencontre aussi des Nefza, des Haouara et quelques fractions d'autres tribus berbères ⁽¹⁰⁹⁾ »; auparavant, il avait précisé : « Un des débris des Lemata, les Djerba, habite jusqu'à aujourd'hui l'île ».

Voilà donc qui est clair ou qui, du moins, le paraît. Les habitants de Djerba sont des Berbères, représentants de branches différentes comme les Lemata et les Kétama en particulier. Reste à préciser nos idées sur ces différents groupes de la grande famille berbère. Et là les choses apparaissent beaucoup moins simples.

Que sont ces Kétama qui groupent entre autres, les Sedouikech et les Sedghian ? Nous savons qu'aujourd'hui les restes de ce groupe occupent le centre Est de l'île dans la région des villages de Sedouikech et de Sedghian. Mais est-ce que ces Kétama sont des Berbères ? Ibn Khaldoun nous rapporte l'opinion d'Ibn el Kelbi ⁽¹¹⁰⁾ qui déclare : « Les tribus Kétamas et Sanhadjas n'appartiennent pas à la race berbère; elles sont branches de la population yéménite qu'Ifricos Ibn Saïfi établit en Ifrikia avec les troupes qu'il y laissa pour garder le pays ». El Békri aussi admet la même origine ⁽¹¹¹⁾. Enfin, Ibn Khaldoun lui-même déclare ⁽¹¹²⁾ : « Cette opinion s'accorde avec la mienne ». Ainsi les Kétama seraient des arabes yéménites. Mais Ibn Khaldoun semble se contredire puisque plus loin il écrit ⁽¹¹³⁾ : « Les Kétama, brave et puissante tribu berbère... ». On ne sait, d'après ces données, ce qu'il faut en penser au juste.

Quant aux Lémata, proches parents des Matmata, des Médiouna ainsi que des Nefza, ils paraissent occuper le Nord-Est de l'île dans les environs de Midoun. Ibn Khaldoun les rattache tous à la grande branche des descendants de Botr, aïeul des Berbères. Bertholon, déformant, semble-t-il, la pensée du grand savant arabe, n'admet pas l'origine berbère de ces groupes (Médiouna-Nefza) et pense qu'il faudrait les rattacher aux Libyens qui, selon certains, seraient venus eux-

(109) XLIX, p. 63, t. III.

(110) XLIX, p. 170, t. I.

(111) XLIX, p. 178, t. I.

(112) XLIX, p. 185, t. I.

(113) XLIX, p. 291, t. I.

mêmes d'Europe. Les-uns, comme l'anthropologue H. Martin⁽¹¹⁴⁾, vont jusqu'à rattacher les Libyens aux Ligures. D'autres, comme Bertholon, en font des hommes de souche pélasgique ou, pour moins préciser, égéenne⁽¹¹⁵⁾. Les habitants du village d'Oursiren, à trois kilomètres au Sud de Sedouikech, se rattacheraient, d'après le même auteur, aux Zénata assimilables aux Gétules.

III. — CE QUI SUBSISTE DES HYPOTHESES ETHNIQUES

Toutes ces hypothèses sont certainement beaucoup trop hardies. Les problèmes ethniques paraissent de plus en plus, à mesure qu'on les creuse, infiniment complexes et n'autorisent guère des affirmations ou même des hypothèses de cet ordre. Le sage Gsell se montre beaucoup plus prudent lorsqu'il avoue que l'étude anthropologique des Berbères est bien peu avancée⁽¹¹⁶⁾.

En somme, que faut-il retenir de ce tour d'horizon ethnique ? Tout d'abord que nous sommes à Djerba en présence d'une population présentant un aspect bien caractéristique qui ne se retrouve nulle part ailleurs en Afrique du Nord, au point que le premier venu est capable de reconnaître ce type d'homme. Mais si ce type d'homme est assez bien défini par les mesures anthropologiques, il n'est cependant pas partout le même à l'intérieur de l'île. Des nuances se dessinent et l'on se demande quelle en est la cause. Les anthropologues ne nous fournissent pas de réponses satisfaisantes. On peut seulement admettre que l'unité raciale n'est pas si parfaite que l'insularité aurait pu le laisser supposer et qu'il y a eu des coulées de nouveaux venus se mêlant aux populations antérieures. D'où viennent et qui sont ces nouveaux venus ? On ne saurait le dire. Mais le fond même de la population, à quelle race se rattache-t-il ? Avons-nous à faire à des Berbères, à des Arabes ou à des Méditerranéens ? Sans doute aux trois. Ibn Khaldoun nous introduit dans le dédale des tribus dont la race est attestée par la toponymie actuelle⁽¹¹⁷⁾. Mais quelle est leur origine ? Il ne se

(114) H. MARTIN, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, mai 1881.

(115) XXXIV, p. 8.

(116) XLVII, t. III, p. 283.

(117) Il n'est pas impossible que les « khoms », entre lesquels était divisée l'île, soient les restes de cette occupation lointaine des tribus.

prononce pas avec précision lui-même. Les historiens, comme les anthropologues, ne sont pas d'accord. En réalité, le problème de Djerba est étroitement lié à celui plus vaste des Berbères; et le terme berbère apparaît, de plus en plus, comme une étiquette commode pour masquer notre ignorance sur plusieurs aspects de la question. Cependant, on ne saurait aller jusqu'à ne pas faire des Djerbiens des Berbères comme l'admet le docteur Leblanc. L'opinion d'Ibn Khaldoun est suffisamment affirmative pour une partie au moins des habitants. De plus, il ne faut point perdre de vue qu'une bonne partie de la population demeure berbérophone et que ces berbérophones se trouvent précisément là où Ibn Khaldoun place les tribus kétamiennes et lématiennes.

IV. — LE DIALECTE DE DJERBA

Mais il y a une autre coïncidence. Les Berbérophones correspondent au groupe kharedjite et les Arabophones aux orthodoxes. Ce n'est pas une règle absolue car, si tous les orthodoxes sans exceptions utilisent la langue arabe, tous les schismatiques par contre ne parlent pas forcément le berbère. On trouve dans la zone intermédiaire des Kharedjites ralliés à la langue arabe. Mais la plus grande partie emploie indifféremment les deux langues. Enfin, une importante minorité située tant à Guellala qu'à Oursiren, Tiwadjen, Tlalt et surtout Fahmine, n'emploie presque exclusivement que le berbère, le « chleuh » comme l'appellent les Tunisiens, le « djerbi » ou le « tamazigh » (« amazigh » étant l'appellation nationale des Berbères) comme le désignent les Djerbiens ⁽¹¹⁸⁾. Dans toute cette partie Sud-Est de l'île, à la fois berbère, kharedjite et berbérophone, les maîtres d'école m'ont affirmé que les élèves ignoraient l'arabe à leur arrivée en classe et que c'était là qu'ils apprenaient à le parler. La chose est du reste facile à contrôler. Essayez de lier avec l'un de ces charmants

(118) On relève dans les statistiques fournies par M. R. STABLO, dans *Les Djerbiens*, des précisions significatives. Sur les 47.200 Djerbiens musulmans se trouvant dans l'île en 1936, 95 % sont arabophones. Donc, un peu plus de 2.000 seulement parlent exclusivement le berbère. Mais on trouve plus de 10.000 qui parlent arabe et berbère. Les arabophones comprennent tous les autres: malékites orthodoxes et plus de la moitié des wahabites kharedjites. Cela souligne le recul du berbère devant l'arabe.

gamins de Fahmine une conversation en arabe, il vous répondra en cette langue sonore, explosive et noueuse qu'est le « tamazigh » où les « t » reviennent presque à chaque mot.

Quelle est donc cette langue ou plutôt ce dialecte ?

Il est assez mal connu. R. Basset, dans des notes lexicographiques sommaires ⁽¹¹⁹⁾, a relevé quelques termes de ce vocabulaire. D'après lui, les règles grammaticales sont les mêmes qu'en rifain et dans les autres dialectes berbères, mais la prononciation et les termes diffèrent parfois sensiblement. Pour la numération, ils ont gardé un système très pauvre en opposition avec leur esprit commerçant. C'est un reste des influences africaines chez ce peuple devenu méditerranéen. Ils possèdent, en effet, seulement cinq chiffres : un, deux, trois se disent : « ijen », « thin », « chared »; quatre se dit trois et un : « chared in ijen »; cinq est indiqué par une main : « afous »; six et sept s'expriment par une main et un, et dix par « akardach ». Pour le commerce, cette numération incommode a été remplacée par le système arabe.

De ces dialectes berbères ou libyques, les érudits ont recherché les origines, et l'on a assisté à toute une floraison d'hypothèses linguistiques. On y a cru trouver des influences basques, étrusques, grecques, abyssines, somaliennes, etc... ⁽¹²⁰⁾. Bertholon atteint, dans ce domaine, une précision de laboratoire lorsqu'il donne ainsi les résultats de son analyse ⁽¹²¹⁾ : « termes proprement berbères 35 %, d'origine sémitique 30 %, helléniques 25 %, latins 5 %, européens autres 5 % ». Cela touche à la fantaisie, car s'il faut admettre certaines affinités avec le sémitique ou le grec, il paraît très présomptueux de l'affirmer et de doser les proportions de ces lointaines parentés. Par contre, quoique beaucoup plus certaine, l'influence arabe n'a pas été soulignée. Il suffit pourtant de parcourir les quelques termes relevés par R. Basset pour s'en convaincre. L'alphabet usité est lui-même celui des Arabes.

Ainsi, comme pour les problèmes ethniques, les questions linguistiques qui intéressent Djerba se rattachent et se soudent étroitement

(119) XXXIII.

(120) XLVII, t. I, p. 320.

(121) XXXVII.

au problème général des Berbères. Si l'on n'aboutit pas à une conclusion précise, on soupçonne néanmoins tout un faisceau d'influences et cela est loin d'être négligeable.

V. — LE PROBLEME JUIF

Les berbères semblent, dans l'état actuel de nos connaissances, avoir été les premiers occupants de l'île; mais au cours d'une histoire agitée la population djerbienne eut à subir bien des fluctuations. Des nouveaux venus, arrivés des coins les plus éloignés, du carrefour méditerranéen ou du cœur de l'Afrique, se sont donné rendez-vous, au cours des âges, dans le refuge providentiel de Djerba et, par un miracle inattendu, la fusion ne s'est pas faite. Chacune de ces minorités, sans constituer nécessairement une colonie fermée, s'est maintenue dans une pureté relative, évitant, par la force des rivalités religieuses ou du mépris racial, tout mélange ethnique important. Parmi ces minorités, il en est une particulièrement bien conservée et vivant en vase clos dans les deux centres de Hara-Kbira et de Hara-Srira, au Nord de l'île, c'est la minorité juive.

Ces juifs de Djerba, scrupuleusement traditionalistes, ayant conservé dans leur culte et dans leurs coutumes les plus vieilles observances hébraïques, ont depuis longtemps attiré l'attention de ceux que les questions juives en Afrique du Nord intéressent ⁽¹²³⁾.

D'où et quand sont arrivés ces fils d'Israël ? Tel est le point essentiel à élucider.

D'après la tradition locale, soutenue par les rabbins de Djerba encore aujourd'hui, les Juifs seraient arrivés dans l'île des Lotophages lors de la captivité de Babylone au v^e siècle av. J.-C., et s'y seraient installés en sauvant de la ruine du Temple les manuscrits des Tables de la Loi que le sanctuaire de la Ghriba aurait abrités. Lorsque Cyrus permit aux Juifs de regagner Jérusalem, un envoyé, venu de Palestine, pour exhorter les émigrés au retour, aurait eu du succès partout dans le Nord de l'Afrique sauf auprès des Juifs de Djerba qui

(122) XXXV.

(123) XLI, XLII, LVII, LVI.

avaient sans doute goûté au lotos. Le refus qu'ils opposèrent n'a pas failli depuis vingt-cinq siècles.

Ceci est une version. N. Slouschz s'en fait l'écho ⁽¹²⁴⁾. Diverses particularités plaideraient en sa faveur, notamment la persistance dans le rituel religieux, d'usages contraires au Talmud, justifiés par les rabbins de Djerba par la raison que leur culte est antérieur à la construction du second Temple et par conséquent au Talmud ⁽¹²⁵⁾. Le second argument serait la présence, près de Hara-Srira, de la Ghriba, c'est-à-dire, du sanctuaire solitaire. Les légendes locales ont brodé autour de sa fondation ⁽¹²⁶⁾. Slouschz y voit une sorte de modeste reconstitution du Temple desservi par un clan d'Aaronides et de Cohanin. Ces Cohanin subsistent encore et seraient à l'origine des nombreux Cohen de Tunisie. Le rabbinisme qui n'apparaîtra que plus tard, lorsque la synagogue se substitua au Temple, ne réussit pas à avoir raison des Cohanin desservant la Ghriba et habitant encore la Hara-Srira.

Ceci est un point de vue, mais ne s'appuie sur aucun document écrit ou figuré. La présence de colonies juives en Afrique du Nord contemporaines de la Carthage romaine paraît fort possible depuis la découverte de la nécropole juive de Gamarth par le R.P. Delattre. Mais nous ne possédons aucun témoignage sérieux pour admettre l'existence de colonies juives, émigrées de Palestine au v^e siècle av. J.-C.; rien dans la Ghriba ne le confirme. Quant au rituel religieux lui-même, s'il n'est pas absolument conforme au Talmud, il n'est guère impossible d'y voir une influence récente des pratiques musulmanes. C'est du reste l'opinion formulée dans une lettre attribuée à Maïmonide lui-même ⁽¹²⁷⁾.

Reste une seconde version. Elle est exposée par Cahen et par Cazès ⁽¹²⁸⁾. Vers la fin du viii^e siècle, une partie des tribus judéo-berbères combattant contre Idris I^{er} se serait réfugiée à Djerba, bientôt suivie d'un clan d'Aaronides. Le nom d'Obeid Allah — nom du chef de

(124) LVII, p. 22.

(125) LVI, p. 351.

(126) XLVI, p. 139.

(127) LVII, p. 8.

(128) XLI, p. 76.

cette tribu — serait encore fréquent aujourd'hui parmi les Israélites de cette île; ainsi les Juifs de Djerba seraient des Berbères judaïsés, réfugiés dans l'île après la conquête arabe. Chercher l'origine de ces Berbères judaïsés eux-mêmes nous mènerait trop loin, mais il n'est pas inutile de souligner la profonde dissemblance physique de ces populations avec celles que nous avons reconnues dans l'île. Bertholon remarque, en effet ⁽¹²⁹⁾ : « Les crânes israélites les plus allongés, ceux de Gerba, se trouvent au voisinage d'une population ayant les crânes les plus courts du Nord de l'Afrique ». Les Juifs de Djerba ne sont pas des Djerbiens convertis au Judaïsme mais bien des réfugiés, d'une souche différente quoique peut-être berbère. Leur arrivée à Djerba semble avoir été beaucoup plus tardive que ne le veut la tradition locale. Cette seconde version paraît la plus vraisemblable. Du reste, au dire de Slouschz ⁽¹³⁰⁾, les prêtres de Djerba ne parviennent à faire remonter leur généalogie que jusqu'au x^e siècle et le savant juif du xii^e siècle Maïmonide est peut-être le premier à nous parler de ces populations lorsqu'il dit : « Bien qu'ils soient attachés à la croyance de Dieu, ils ont les mêmes superstitions et les mêmes pratiques que les Berbères musulmans » ⁽¹³¹⁾.

Ainsi, l'influence de Djerba, île-refuge, apparaît nettement dans le domaine religieux puisque, non seulement les Musulmans de l'île sont schismatiques, mais que même la minorité juive n'est guère orthodoxe.

VI. — AUTRES NOUVEAUX VENUS

Le grand événement mondial du vii^e siècle est la conquête arabe. Nous en observerons, plus loin, les répercussions politiques. Mais du point de vue ethnique, qui nous intéresse pour l'instant, les conséquences ont été négligeables. Les quelques milliers de soldats du Prophète, qui ont répandu comme une traînée de poudre la religion musulmane jusqu'aux rivages de l'Atlantique et bientôt jusqu'aux Pyrénées, n'étaient guère des colonisateurs sédentaires. A Djerba, pas

(129) xxxvii, p. 364.

(130) lvii, p. 23.

(131) lvii, p. 8.

plus qu'ailleurs, ils n'ont modifié sensiblement la composition de la population.

Plus importantes furent, au contraire, les répercussions des invasions hilaliennes du XI^e siècle. Plusieurs dizaines et peut-être plusieurs centaines de milliers de nomades hilaliens ont déferlé, avec femmes et enfants sur la Tunisie. Leur ruée vers Kairouan et Mahdia laisse supposer que la route suivie n'était guère éloignée de Djerba et qu'elle n'a pas manqué d'y entraîner des remous. C'est à ce moment, semble-t-il, que les Ouleds Mehabeul se sont fixés sur la presqu'île qui devait porter leur nom; puis lentement, l'infiltration a commencé vers Adjim. D'autres nouveaux venus musulmans, arrivés plus tard, paraissent avoir été non des Arabes, mais des Africains convertis et protégés de toute fusion par leur foi orthodoxe. Ils se sont installés dans ce que nous avons appelé la « zone d'eau douce » du Nord-Est. Cette double coulée venue du Sud-Ouest par Adjim et du Nord-Ouest par Houmt-Souk concorde assez bien avec les renseignements anthropologiques recueillis plus haut où nous soupçonnions déjà que les nouveaux venus, arrivés par Adjim, différaient de ceux installés au Nord; ces africains musulmans installés au Nord et au Nord-Est sont demeurés orthodoxes, mais il ne faudrait pas en déduire que tous les orthodoxes de l'île ont la même origine. Il y a eu, par la suite, bien des conversions parmi les schismatiques, toutefois dans le Nord-Est seulement.

Des minorités peu importantes sont arrivées de Tripolitaine, en particulier de Nalout, de Djado, de Yéfren, c'est-à-dire, du Djebel-Nefousa, autre centre du Kharedjisme; elles se sont installées dans la région de Sedouikech et dans la partie Sud où elles retrouvaient leurs frères de schisme.

La période espagnole, qui fut particulièrement meurtrière, amena quelques bouleversements dans la population.

Lors de l'expédition de Muntaner (1310), la population de l'île fut en grande partie anéantie; Muntaner nous a rapporté la chose avec complaisance : « Et quand tous les Maures furent tués, nous allâmes à leur château, nous l'attaquâmes et enfin nous le prîmes; on passa au fil de l'épée tout homme au-dessus de douze ans et nous fîmes esclaves, tant femmes qu'enfants, au moins douze mille personnes... et chacun s'en retourna en Sicile sain et joyeux, emmenant avec lui cap-

tifs et captives » ⁽¹³²⁾. L'année 1310 fut terrible. Elle vit périr ou déporter près des trois quarts de la population et, cependant, cela ne décourage pas ceux qui restaient.

« Et, ajoute Muntaner, je me mis à peupler l'île de gens de Moabia, en sorte que dès cette année elle fut aussi bien peuplée que jamais elle l'eut été » ⁽¹³³⁾.

Qui étaient ces Moabia ?

Il y avait à Djerba à cette époque, toujours selon le chroniqueur espagnol, deux factions : les Moabia ou Beni-Smoumen et les Misconah, ennemies entre elles « comme les Guelfes et les Gibelins en Toscane » ; à quoi correspondait cette division ? Certainement à une division strictement religieuse. Ibn Khaldoun, qui écrit quelques dizaines d'années après Muntaner, confirme ce point de vue : « De nos jours, écrit-il, on y trouve deux branches de cette secte hérétique (kharedjisme). L'une, qui est Ouahbite, occupe la moitié occidentale de l'île et a pour chef les Beni-Smoumen, l'autre est Nekkarite et habite la moitié orientale » ⁽¹³⁴⁾.

Ainsi les Moabia, dont parle Muntaner, sont les Beni-Smoumen que signale l'auteur de l'*Histoire des Berbères*, les Misconah correspondent probablement aux Nekkariens. Nous reviendrons plus loin sur les querelles religieuses. Mais que Muntaner ait peuplé une partie de l'île avec des Beni-Smoumen cela ne nous renseigne que sur le point de vue religieux. D'où venaient ces Beni-Smoumen, introduits par les Espagnols ? Ibn Khaldoun précise qu'ils étaient à l'Ouest de l'île. Il n'est donc guère impossible qu'ils correspondent à cette coulée d'africains convertis répandue dans le Nord-Ouest et le Nord de l'île, que nous indiquions plus haut. De toute façon, cette introduction d'éléments étrangers ne semble point avoir altéré le bloc berbère du Sud et du Sud-Est.

Enfin, pour terminer cette esquisse ethnologique, signalons la présence de nombreux noirs, localisés presque exclusivement à Midoun

(132) III, p. 53.

(133) III.

(134) XLIX, p. 63.

et au Sud de Midoun, à Arkou en particulier. Ce sont les descendants des esclaves amenés du Soudan, à l'époque où Djerba était un important marché pour la traite des noirs.

Toutes ces races : berbères, judéo-berbères, arabes, africains islamisés, nègres, quelques Turcs et même des pêcheurs maltais, vivent sans aucun mélange entre eux. Il n'y a pas d'esprit de caste mais les rivalités religieuses et raciales ont donné au mariage un caractère « endogamique » qui a maintenu relativement pures les races, malgré la proximité des éléments différents.

Les problèmes ethniques, aux multiples ramifications, que soulève l'île des Lotophages, nous incitent à faire quelques plongées dans le passé de l'île et à dégager les principales étapes qui ont abouti à la période présente.

CHAPITRE II

L'ESSOR ECONOMIQUE DE LA PERIODE ANTE-ISLAMIQUE

I. — AVANT LES PHENICIENS

L'absence de documents sur les temps préhistoriques à Djerba — dans l'état actuel de nos connaissances — ne doit pas laisser supposer que l'île ait été laissée de côté par les populations préhistoriques. Les restes que ces populations ont laissés et qui s'échelonnent depuis les confins du Sahara, à Gafsa et Redeyef, jusqu'à l'intérieur du Cap-Bon, témoignent à la fois d'une grande extension et d'une recherche évidente de sites faciles à défendre. A ce point de vue, Djerba offrait des conditions avantageuses, surtout depuis sa séparation du continent. Malheureusement, les mouvements de la mer quaternaire, générateurs d'une puissante transgression ⁽¹³⁵⁾, ont, sans doute, contribué pour beaucoup dans la lacune de notre documentation. L'ancienneté même du peuplement y a aussi une large part, les sites où les traces des civilisations de la pierre se sont le mieux conservées correspon-

(135) Cf. supra, p. 26.

dant le plus souvent à des régions depuis longtemps inhabitées. Aussi, bien avant l'arrivée des Phéniciens admet-on le peuplement du littoral des Syrtes. Le peuplement de Djerba, île-refuge, remonte probablement déjà à l'acheuléen au début du paléolithique ⁽¹³⁶⁾, lors de la formation du détroit d'Adjim. Plusieurs savants ⁽¹³⁷⁾ admettent l'arrivée au néolithique, dans la région des Syrtes — où il faut inclure Djerba — de populations venues de la Méditerranée orientale et plus particulièrement du littoral égéen. Bertholon ⁽¹³⁸⁾, partant de certaines ressemblances linguistiques ou de certaines analogies dans les poteries, place une migration cypro-cappadocienne dans la région syrtique entre 3.000 et 1.600, migration qui aurait importé la poterie annuelle. Entre 1.500 et 1.350, se placerait une seconde migration cypro-carrienne, affectant plus particulièrement Djerba et qui aurait introduit, outre le dialecte hellénique, la culture de l'olivier et le four des potiers. L'auteur en arrive même à préciser l'itinéraire des relations maritimes entre le littoral des Syrtes et le monde égéen. Cela paraît trop précis pour ce qui n'est encore qu'une simple hypothèse. On peut, sans doute, admettre avec Gsell « la possibilité de certaines relations entre les habitants du littoral de la Berbérie et les peuples qui occupaient les îles et les côtes de la mer Egée à l'âge du bronze, pendant le troisième et le second millénaire avant J.-C. » ⁽¹³⁹⁾. Mais il est trop hasardeux, à partir d'influences probables sur la céramique ou d'influences beaucoup moins probables sur la langue, de tirer des conclusions aussi affirmatives sur des mouvements de populations sur lesquels nous ne savons rien.

II. — DES PHENICIENS AUX ROMAINS

Bien avant la fondation de Carthage, les comptoirs que les Phéniciens égrénèrent sur le littoral syrtique devaient s'étendre sans doute

(136) Cf. supra, p. 26.

(137) Cf. XLVII, t. I, pp. 344-350.

(138) XXXVI, p. 411.

(139) XLVII, t. I, p. 347.

à l'île des Lotophages. Strabon ⁽¹⁴⁰⁾ nous dit, en effet, que peu après la guerre de Troie, les Phéniciens s'étaient établis sur la côte de Libye.

Cela remonte au XII^e siècle av. J.-C., peu avant la fondation d'Utique. C'est vers la fin du IX^e siècle seulement que les Phéniciens vinrent fonder Carthage, tandis qu'il faut attendre encore près de deux siècles pour voir s'étendre sur la région des Syrtes l'empire carthaginois, car les ambitions de Carthage vers l'Ouest semblent s'être heurtées à celles des Grecs qui commençaient à remplacer les Phéniciens en Libye. Hérodote rapporte qu'une prédiction voulait que l'île Phlâ (Djerba) serait colonisée par les Lacédémoniens ⁽¹⁴¹⁾. La prédiction ne se réalisa jamais, mais elle souligne les visées vers l'Ouest des Hellènes. Aussi Carthage s'empressa-t-elle de fixer aux autels de Philène, au fond de la Grande Syrte, la limite des zones d'influences respectives. Le Périple du Pseudo Scylax, qui remonte au milieu du IV^e siècle et dont certaines informations paraissent antérieures à Hérodote, mentionne déjà ces autels. Il nous a laissé aussi une description de l'île, la plus ancienne sans doute que nous possédions : « on y fait, dit-il, beaucoup d'huile qu'on tire de l'olivier sauvage; l'île produit d'ailleurs beaucoup de fruits, de blé et d'orge; la terre en est fertile... » ⁽¹⁴²⁾. La richesse incontestable de cet immense verger bien cultivé attirera les convoitises de Carthage. Gsell admet que « dès le milieu du IV^e siècle, elle dépendait certainement de Carthage » ⁽¹⁴³⁾. L'importance agricole de Djerba va en s'affirmant avec les siècles. Dans cette île-jardin se mêlent oliviers, palmiers ⁽¹⁴⁴⁾, figuiers, vignes, amandiers et la plupart des arbres fruitiers actuels que les Phéniciens semblent avoir été les premiers à introduire. Les Carthaginois qui, d'après le traité de Magon, pratiquaient la greffe des oliviers sauvages, purent s'y adonner abondamment dans l'île

(140) XLVII, t. I, p. 360.

(141) XLVII, t. I, p. 449.

(142) Cité dans III, p. 40.

(143) XLVII, p. 124, t. II.

(144) Il ne semble pas que le palmier soit d'importation récente comme le pense M. Despois pour les Kerkenna (VIII). Le palmier est formellement mentionné chez presque tous les auteurs anciens qui ont parlé du rivage des Syrtes. Des îles aussi proches que Djerba ou les Kerkenna ne pouvaient échapper à ce puissant envahisseur.

des Lotophages et accroître ainsi sérieusement la production huilière. Plus tard, la politique de plantations de l'olivier que pratiqua Hannibal pendant quelques années a pu s'étendre jusqu'à Djerba.

Mais si l'arboriculture était une source de fructueux revenus, elle ne constituait pas le seul élément de l'économie de l'île. Déjà, les potiers avaient échelonné leurs ateliers le long de la côte Sud d'où les énormes jarres, remplies d'huile, s'acheminaient vers Zifa. Cette ville, située non loin de l'emplacement actuel de Zarzis et mentionnée par les auteurs de la période romaine, semble déjà exister puisque son nom serait emprunté au nom phénicien de l'olivier.

Des ateliers de teinture de pourpre, secrétée par le fameux murex, existaient sans doute à Djerba, bien qu'il n'en soit fait mention qu'à l'époque romaine. Dans cette zone poissonneuse de la Petite Syrte, les pêcheries étaient nombreuses et Pseudo Scylax le signale.

Toute l'animation de la vie agricole et industrielle était conditionnée par le commerce extérieur presque entièrement accaparé par les riches armateurs de Carthage⁽¹⁴⁵⁾. Carthage dispose alors dans cette région de la Petite Syrte de nombreuses possessions que Polybe et Tite-Live appellent Emporia (les comptoirs)⁽¹⁴⁶⁾. Ces Emporia n'ont laissé aucune trace à Djerba. Peut-être Tipasa où l'on a cru reconnaître Adjim fut elle l'un de ces comptoirs-escapes. En tous cas, la colonisation phénicienne et punique, exclusivement d'ordre commercial et se limitant à quelques points du littoral, ne pénétra probablement pas à l'intérieur de l'île et ne fit peser aucune tutelle politique. Les Carthaginois étaient cependant persuadés de l'importance de la région des Syrtes. « C'est par le littoral des Syrtes, nous dit Gsell, que les communications entre la Méditerranée et l'Afrique centrale rencontrent le moins d'obstacles. Le soin que prirent les Carthaginois d'écarter de ces parages la colonisation grecque et de fixer aux autels de Philène la limite de leur empire s'explique par le désir de se réserver le commerce avec les oasis du Fezzan et avec le Soudan. La prospérité des Emporia, colonies fondées sur un rivage dont les ressources agricoles sont très médiocres, paraît attester ce com-

(145) XLVII, t. II, p. 297.

(146) XLVII, t. II, p. 127.

merce »⁽¹⁴⁷⁾. Dans ce commerce, fondement de l'économie syrtique, Djerba jouait un rôle loin d'être négligeable. Par sa position, elle était le trait d'union entre la Méditerranée et l'Afrique, entre les routes de mer et de terre. De là partaient et aboutissaient les caravanes qui s'enfonçaient dans le riche continent africain. Elles revenaient chargées d'esclaves noirs, d'or, d'ivoire, de peaux de bêtes, d'œufs et de plumes d'autruche. Djerba les renvoyait avec ses produits agricoles, à un âge où le centre africain devait ignorer les secrets de la culture. Elle les chargeait aussi des produits de ses industries, poteries, étoffes richement teintées, ou de ceux qu'elle recevait de Carthage, car elle était surtout un nœud où le commerce méditerranéen de Carthage venait se lier avec celui de l'Afrique. Les navires carthaginois débarquaient leurs produits d'exportation et embarquaient les marchandises reçues par caravanes.

Deux événements suffirent à souligner l'importance qu'avait prise Djerba au sein de l'économie de Carthage.

Pendant l'été 253 av. J.-C., lors de la première guerre punique, Rome, voulant atteindre sa rivale dans une de ses possessions les plus prospères, entreprend une expédition contre Djerba qu'elle confie aux deux consuls Cn. Servilius Caepio et C. Sempronius Blaesus. On sait comment l'expédition faillit tourner au désastre⁽¹⁴⁸⁾.

Lors de la seconde guerre punique, ce sont les mêmes intentions qui dictent à Rome une seconde expédition contre Djerba. En 217, alors que s'affirme en Italie le génie d'Hannibal, l'année de Trasimène, Rome dirige vers Meninx (Djerba) une flotte commandée par le consul Cn. Servilius Geminus. Elle manifestait ainsi clairement l'importance économique qu'elle attribuait à l'île des Lotophages.

Plus tard, à la veille de la troisième guerre punique, lorsque Massinissa, l'allié sans scrupules de Rome, commença, selon l'expression de Julien, « à arracher la chair de Carthage, lambeau par lambeau »,

(147) XLVII, t. IV, p. 138.

(148) Voir plus haut, p. 18.

(149) Il me reste guère aujourd'hui de traces de la période punique à Djerba. Gsell signale bien une inscription néo-punique découverte dans l'île (t. II, p. 128). J'ai moi-même visité à Henchir-Borgo, au Nord de Mahboubine, une tombe monumentale qui me paraît dater de cette époque. Mais tout cela est bien peu de chose.

c'est sur les riches Emporia des Syrtes qu'il jette surtout son dévolu. L'année 146 voyait s'achever la tragique agonie de Carthage. L'empire carthaginois changeait de maître.

Mais pendant ces siècles de prospérité carthaginoise ⁽¹⁴⁹⁾ apparaissent les deux traits essentiels du caractère djerbien, l'esprit commercial et individualiste; ces hommes ont su, tout en se mêlant aux influences méditerranéennes et africaines, tout en tirant avantage de leur position privilégiée, garder, dans leur langue, dans leur race et surtout dans leur mentalité, une personnalité qui devait s'affirmer avec le temps.

III. — L'ANTIQUITE ROMAINE

Rome remplace Carthage. Les colonies puniques deviennent empire romain, la Méditerranée, lac italien.

Sur les Emporia de la Syrte Mineure, connaissant l'humeur indépendante des gens du Sud, Rome se borne à un vague protectorat exercé sur les princes berbères. Ce n'est qu'en l'an 6 après J.-C. que débute la colonisation romaine dans la région syrtique, après la révolte des Gétules ⁽¹⁵⁰⁾.

Ce fut, pendant plusieurs siècles, une paix, coupée de troubles, et qui ne se maintint qu'au prix d'une armée dont la disparition entraînera celle de l'empire. Ce temps fut employé à une colonisation où se révèle le génie organisateur des Romains. La description que nous a laissée Pline l'Ancien de Tacape (Gabès) nous permet d'imaginer ce que pouvait être alors Djerba : « A l'ombre du palmier superbe s'élève l'olivier, sous l'olivier le figuier, puis le grenadier et la vigne, sous la vigne, le blé et les légumes, et tout cela produit en une même année et tous ces produits vivent de leur ombre mutuelle » ⁽¹⁵¹⁾.

Meninx (Djerba) était à l'image, sans doute embellie de Tacape, un important foyer de colonisation romaine. La presqu'île des Meha-

(150) Voir LI.

(151) Pline l'Ancien, cité par TISSOT. *Exploration scientifique de la Tunisie*, t. I, p. 248.

beul et celle de Zita étaient des bois d'oliviers dont l'huile s'écoulait par le port de Gightis, l'actuel Bou-Grara. La prospérité de l'île des Lotophages est attestée par l'étendue des ruines de Meninx et la multitude des huileries souterraines qui perforent encore le sol.

L'économie agraire, sous l'impulsion méthodique des Romains, connaît un regain d'activité. Dans le Maghreb, devenu, selon ce « confortable lieu commun » — C.A. Julien dixit — le grenier de Rome, Djerba occupait une place importante, non pas par ses céréales qui suffisaient à peine à cette île surpeuplée, mais surtout par son huile qui, comme toute l'huile africaine, était exclusivement affectée par Rome à l'éclairage.

L'industrie connut une réorganisation plus grande. La teinturerie djerbienne était réputée dans tout le monde méditerranéen. Les ateliers de teinture de Djerba étaient sous la dépendance d'un procureur romain⁽¹⁵²⁾. Les potiers, en particulier pour les expéditions d'huile, augmentaient leur production.

Les auteurs romains de cette époque⁽¹⁵³⁾ nous signalent de nombreuses pêcheries rayonnant autour de l'île. La pêche des poissons était fort active sur tout le littoral de la Petite Syrte et donnait lieu à la préparation en gros de salaisons expédiées vers le continent ou vers Carthage. Pseudo Scylax indique même une ville de Salaison à l'entrée du lac des Bibân.

L'activité commerciale paraît être à son comble. Les Romains, qui voyaient tout en grand, n'hésitèrent pas à lancer sur le détroit d'El-Kantara la plus longue des chaussées romaines. Construit tout en pierre, sur près de six kilomètres, cet ouvrage d'art gigantesque, aujourd'hui presque anéanti⁽¹⁵⁴⁾, suffit à lui seul à révéler, au voyageur étonné, à la fois la puissance colonisatrice de Rome et le courant des transactions qui se faisaient entre l'île et le continent. Aux deux extrémités de ce pont cyclopéen, deux villes ont prospéré : Zita sur le continent, Meninx sur l'île des Lotophages qui prit le nom de

(152) Signalé par III, p. 41.

(153) STRABON (XVII, 3, 18), PLINIE (IX, 127), etc., mentionnés par GSELL, t. IV, p. 51.

(154) Voir photo planche x.

cette ville. Tous les échanges se faisaient à Meninx, car presque tout ce qui entraît et tout ce qui sortait de l'île passait par là.

Certains auteurs nous signalent d'autres agglomérations plus modestes, mais se gardent bien de nous indiquer leurs noms. Strabon ⁽¹⁵⁵⁾ nous dit qu'il y avait « plusieurs petites villes » dont l'une, Meninx, portait le nom de l'île. La table du géographe allemand Peutinger nous signale quelques villes. D'abord Meninx (El-Kantara), Haribus où l'on a vu Guellala, Tipasa où l'on a cru reconnaître Adjim, Uchium dont on n'a pu retrouver l'emplacement. Pline signale le nom d'un oppidum, Thoar, que l'on n'a pu localiser. Il apparaît donc, par ces brèves indications, que le peuplement de Djerba dans l'Antiquité n'était guère différent du peuplement actuel et, qu'à l'exception de l'importante tête de pont de Meninx, dominait partout l'habitat dispersé.

Au cours de cette Antiquité, le nom même de l'île a considérablement varié. Ce fut d'abord l'Île des Bas-Fonds et l'Île Brakhion du Périple de Pseudo Scylax, puis l'Île des Lotophages d'Eratosthène et des autres auteurs grecs. Théophraste l'appelle Pharis ou Pharide ou Lotophagite qui, selon Bochart, serait le nom hébreu du jujubier ⁽¹⁵⁶⁾, Polybe la nomme Meninx. Hérodote en fait peut-être l'Île de Phlâ ⁽¹⁵⁷⁾.

Mais le nom actuel de Djerba ⁽¹⁵⁸⁾ semble venir du nom d'une ville située sur l'emplacement actuel de Houmt-Souk et qui s'appelait Girba ⁽¹⁵⁹⁾. Il est du reste curieux de constater qu'encore aujourd'hui la plupart des Djerbiens entendent par Djerba la seule ville d'Houmt-

(155) STRABON (XVII, 3, 17).

(156) Signalé par III, p. 40.

(157) Voir référence dans GSELL, t. II, p. 124.

(158) Il serait plus correct d'écrire Gerba comme l'écrivaient les auteurs du Bas-Empire, du Moyen-Age et de l'Époque Moderne. Le D précédant le J, comme dans Adjim, Djorf, Djerba, est une incorrection importée d'Algérie. Elle est consacrée par l'habitude.

(159) Dans Abou-Rass, p. 2; l'auteur rapporte une légende curieuse sur l'origine du mot Djerba. « L'appellation de Djerba, qui a été donné à cette île, provient, dit-on, du nom d'une statue d'or très vénérée et appelée Djerba par les Anciens; elle aurait été découverte dans l'église actuellement en ruine et située à l'Ouest d'El Kantara qui, à cette époque, était habitée par les Grecs »

Souk. On peut se demander quand ce nom de Gerba a commencé à être employé.

D'abord, sur la table de Peutinger (337 ap. J.-C.), Aurelius Victor en fait mention lorsqu'il parle des empereurs Vibius Gallus et son fils Volusianus (252 et 253 ap. J.-C.) nés tous deux à Girba. Mais il serait inexact de penser que la ville de Girba date de cette époque. Elle est probablement plus ancienne puisque Ptolémée (II^e siècle ap. J.-C.) mentionne le nom de Gerra, sans doute lapsus calami de Gerba.

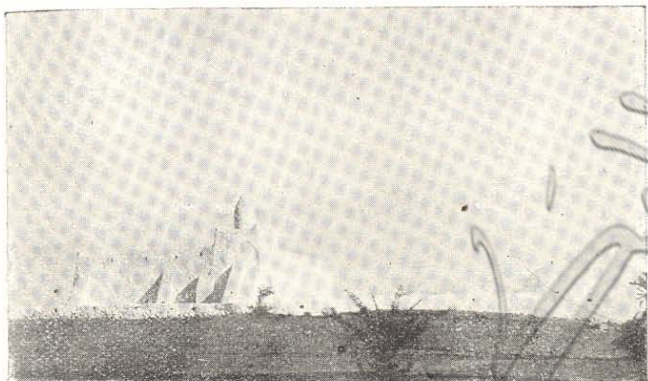
Avec l'empereur Diocletien, dans les premières années du IV^e siècle, Djerba ne dépendit plus, comme auparavant, du proconsulat d'Afrique, mais de la province de Tripoli. Djerba liée au sort de l'empire romain dans les années de prospérité tomba dans la décadence et l'oubli lorsque la domination romaine s'écroula en Afrique.

IV. — VANDALES ET BYZANTINS

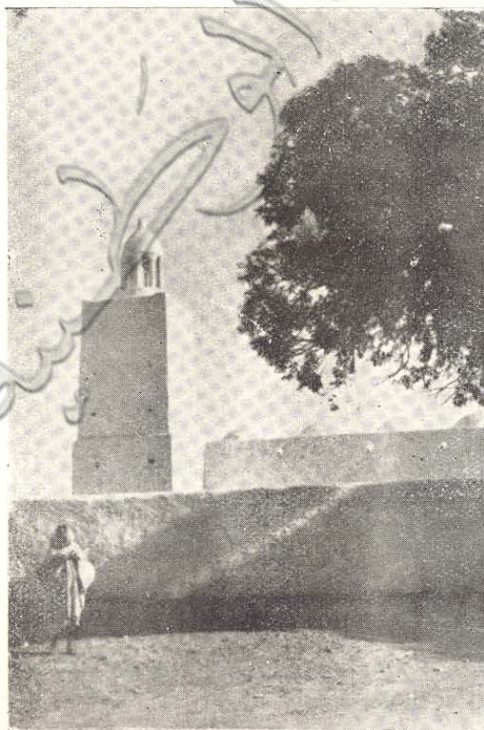
En 429, Genséric à la tête de ses hordes vandales débarque au Maghreb venant d'Espagne. Dix ans plus tard, il occupait Carthage. En 442, il signait avec Valentinien un traité de partage par lequel, entre autres régions, il recevait la Byzacène et l'Empereur la Tripolitaine. Mais on ne saurait dire si Djerba, située à la limite des deux zones, passa à l'un ou à l'autre des deux partenaires. Toujours est-il que, quelques années plus tard, après la mort de Valentinien et l'expédition de Genséric à Rome, le roi des Vandales, par sa flotte et son armée, par la prise de la Corse, Sicile, Sardaigne et Baléares, devenait maître de la Méditerranée. On peut donc admettre que Djerba subit le même sort que les autres îles de la Méditerranée occidentale. Les Vandales laissèrent de leur occupation en Afrique une réputation de barbarie que certains historiens actuels⁽¹⁶⁰⁾, amateurs de réhabilitation, ont jugé exagérée. Mais il suffirait, pour se convaincre du contraire, de se rappeler toutes les persécutions et les vexations que connut l'Eglise d'Afrique sous la domination de l'arianisme vandale. Certains admettent même que la disparition des oliviers dans le Sud tunisien daterait du passage des Vandales. On se demande

(160) Cf. XLVIII, p. 262.

PLANCHE XI



Mosquée fortifiée d'El-May de type wahabite
Noter les contreforts et les meurtrières



Clichés S. TLATI

Minaret wahabite de Houmt-Souk

alors si l'ancienneté des oliviers de Djerba ne témoignerait pas alors de la non-immixtion des hordes de Genséric dans cette île.

En 534, Bélisaire, à qui Justinien avait confié le commandement de l'armée byzantine, mit fin, après une rapide campagne, à la domination vandale. Mais l'on se demande alors si l'occupation militaire des Byzantins s'étendit à Djerba. Ch. Diehl nous dit qu'entre la Cyrénaïque et Gabès, l'occupation longeait de très près le rivage ⁽¹⁶¹⁾. Procope, en parlant des fortifications frontières de Tripolitaine au milieu du VI^e siècle, cite Girba dans l'île de Meninx, mais sans indiquer aucun ouvrage de fortifications ⁽¹⁶²⁾.

Il semble donc que Girba soit bien une ville dont le nom s'est étendu à toute l'île et que cette île reste rattachée encore à la Tripolitaine. Nous savons par ailleurs qu'à la fin du règne de Justinien, l'évêché de Girba se rattachait à la province de Tripoli et non à la Byzacène ⁽¹⁶³⁾.

Quel était l'état matériel de l'Afrique au lendemain de la conquête byzantine ? Le témoignage de Procope est particulièrement accablant. On connaît son célèbre passage qui débute ainsi ⁽¹⁶⁴⁾ : « L'Afrique fut si complètement ruinée que le voyageur, sur de longs parcours, s'étonne de rencontrer un homme ». Il dépeint ensuite la province dépeuplée et livrée sans défense à une administration insatiable et ruineuse, l'intolérance religieuse, les soulèvements militaires, etc. Cependant, Diehl estime que, « malgré les ravages, malgré les guerres, malgré la dureté de l'administration financière, l'Afrique goûta incontestablement, sous le règne de Justinien, une fort réelle prospérité » ⁽¹⁶⁵⁾. La chose paraît, toutefois, bien contestable lorsqu'on songe « aux pillages des habitants par les officiers supérieurs et les gouverneurs, aux persécutions religieuses, à l'anarchie dans l'armée, au développement du colonat réduisant les paysans à une demi-servitude, à l'ordre se traduisant par une fiscalité atroce et

(161) XLIV, p. 228.

(162) XLIV, p. 229.

(163) XLIV, p. 414.

(164) XLIV, p. 382. D'Avezac signale par ailleurs qu'en 255 le 1^{er} concile d'Afrique parle de l'évêque de Girba.

(165) XLIV, p. 386.

une exploitation scientifique dont l'Afrique ne se relèvera pas » (166). Sous les successeurs de Justinien, la situation ne fit que s'aggraver et la domination byzantine connut maintes crises et maints soulèvements qui laissaient, suivant l'expression de Corippus, « l'Afrique fumante s'abîmer dans les flammes » (167). On comprend dans ces conditions la lassitude de l'Afrique lorsque se produit le plus grand événement de son histoire, la conquête arabe.

CHAPITRE III

LES PREMIERS SIECLES DE L'ISLAM (168)

ET LE SCHISME IBADITE

Dès l'automne 642, toute la Cyrénaïque était conquise par les Musulmans. De là partirent, dans les années suivantes, plusieurs raids, dont celui d'Ibn Saad qui écrasait l'armée byzantine devant Sbeitla (647), fut le plus important puisqu'il révélait toute la faiblesse de la domination grecque. Les années de crise que connut le califat à la suite de l'assassinat d'Othman arrêta l'extension de l'empire arabe dans le Maghreb. Dès 664, la conquête est reprise. Le chef des Oméyades d'Egypte, Moawiya ibn Khodajj, pénètre en Byzacène, tandis que Roweif-ibn Thabet (un des compagnons du Prophète qui avait participé à la conquête de Tripoli en l'an 45 de l'Hégire) soumettait Djerba (667). Mais Ibn Khaldoun qui nous renseigne sur cette conquête ajoute que Roweif se retira ensuite à Barca (Cyrénaïque) où il mourut (169). Faut-il conclure de là à un recul de l'occupation

(166) XLVIII, p. 307.

(167) XLIV, p. 359.

(168) Outre les historiens et les géographes qui nous renseignent sur cette période, incidemment comme El Békri, El Idrissi et surtout Ibn Khaldoun, il faut signaler deux documents originaux relatifs à la période musulmane de Djerba. L'un est *Description et histoire de l'île de Djerba*, par CHEIKH MOHAMED ABOU RASS EN NACEUR (traduction Exiga dit Kayser), l'autre d'un auteur anonyme a été recueilli par E. BOSSOUTROT (*Documents pour servir à une histoire de Djerba*, R. T., 1903, pp. 50-65). Enfin, une synthèse satisfaisante est faite dans l'article *Djerba*, dans l'Encyclopédie de l'Islam.

(169) XLIX, t. III, p. 64.

arabe lors de la résistance berbère de Kossayla et de la Kahéna pendant les années troubles qui précèdent la conquête définitive par Hassan ibn En Nomane el Ghassani ? Il ne semble pas à en croire l'auteur de l'*Histoire des Berbères* qui déclare que « Djerba resta entre les mains des vrais croyants jusqu'à l'époque où le Kharedjisme fut introduit parmi les Berbères »⁽¹⁷⁰⁾.

Qu'est-ce donc que ce Kharedjisme qui, selon Ibn Khaldoun, diffère de la religion des « vrais croyants » et qui devait être, dans le passé et le présent de l'île, un facteur primordial d'isolement ?

Le libéralisme et la tolérance de l'Islam — les minorités juives et chrétiennes de Djerba continuent à pratiquer leur culte — expliquent la rapidité des conversions parmi les Berbères, bientôt enthousiasmés par les triomphes musulmans par delà Gibraltar et les Pyrénées. Mais sous les derniers Oméyades se répand dans le Maghreb une conception puritaine de la religion musulmane, le Kharedjisme accueilli avec une particulière faveur. Le Kharedjisme était né de la proposition d'arbitrage entre Ali et Moawiya à la bataille de Ciffin. Ce fut l'arbitrage d'Adroh⁽¹⁷¹⁾. Une importante fraction de Musulmans, protestant contre le principe de l'arbitrage et proclamant que « le jugement appartient à Dieu seul », se retira. Ce furent les « kharedjites » les « sortants ». Plus tard, les kharedjites eux-mêmes se divisèrent en sectes secondaires dont celle des ibadites (abadhiya) et celle des ouahabites (ouhab) furent les plus répandues au Maghreb. Sans entrer dans les détails de leur doctrine⁽¹⁷²⁾ qui subit maintes variations, on ne peut manquer d'être frappé par son extrême exigence morale. Pour un kharedjite la foi sans les œuvres n'est rien. Quiconque commet un péché capital cesse d'être croyant et est voué éternellement aux enfers. La clémence divine ne peut lui être accordée. Le rigorisme de ces farouches puritains, de ces jansénistes de

(170) XLIX, t. III, p. 64.

(171) Cf. XLV, p. 198.

(172) Voir pour une étude plus détaillée : E. MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakaria*; ECH CHAMAKHI, *Kitab es Siar*; A. MOTYLINSKI, *Bibliothèque du Mzab* (*Bull. de corres. Afr.*, 1885, t. III, pp. 15-72). Quelques indications particulières à Djerba sont données dans R. STABLO, *Les Djerbiens*, mais il ne faut prendre ces indications qu'avec une certaine réserve.

l'Islam, se reflète dans leurs pratiques religieuses et dans leur vie qui tend vers un ascétisme qui exclut le moindre luxe. Il se traduit aussi dans leurs théories politiques avides d'égalitarisme qui rejettent le principe du Califat héréditaire pour n'admettre que le système électif, « tout croyant, fut-il esclave noir, pouvant être élu calife »⁽¹⁷³⁾.

L'empressement avec lequel les Berbères, aussi bien Zénata que Béranès, embrassèrent le Kharedjisme s'explique par plusieurs raisons. On en a fait une « manifestation xénophobe comme l'avait été le donatisme »⁽¹⁷⁴⁾. Sans doute ce fut une arme avant tout politique au service de l'individualisme berbère toujours en rébellion contre le despotisme du pouvoir central. La révolte d'Abou-Yazid, l'homme à l'âne, devait le montrer avec éclat et la résistance permanente des kharedjites djerbiens en fournir un frappant exemple. Mais ce sont surtout les conceptions religieuses de ce protestantisme musulman qui réveillèrent dans l'âme berbère enfiévrée d'ascétisme, tourmentée de ce mysticisme enfant du désert, cet écho quasi unanime. Et dans leur désir de ramener la religion à une plus stricte observance des règles de l'Islam, ils dépassèrent souvent l'esprit même de ces règles. Mais c'est surtout à la suite de l'opposition des kharedjites aux rites orthodoxes, représentés par les membres du gouvernement et les Arabes, que les Musulmans orthodoxes prirent à leur égard une attitude nettement hostile qui subsiste encore aujourd'hui, à peine atténuée par un voisinage séculaire.

Ibn Khaldoun dit, parlant du Kharedjisme, que c'est une « doctrine hérétique »⁽¹⁷⁵⁾, tandis qu'Abou 'Obayd de Cordoue le considère comme un schisme. Ibn El Aghouatty dit que bien qu'ayant les mêmes croyances que les Ouhab d'Arabie, les kharedjites de Djerba « n'ont pas le même respect que ceux-ci pour le Prophète et ses compagnons. Ils professent ne reconnaître que Dieu seul »⁽¹⁷⁶⁾. Les orthodoxes d'Afrique du Nord les appellent, non sans une certaine ironie méprisante, les « khouams », les gens du « cinquième rite », étant bien

(173) LII, p. 148.

(174) XIV, p. 328.

(175) XLIX, t. I, p. 245.

(176) Cf. III.

entendu qu'il n'y a que quatre rites orthodoxes ⁽¹⁷⁷⁾. Quant aux kharedjites djerbiens eux-mêmes, ils continuent à soutenir qu'ils ne sont ni hérétiques, ni schismatiques, mais simplement de bons musulmans et que la réputation qu'on leur a faite est une pure machination des continentaux.

Reste à fixer l'époque de la propagation du schisme à Djerba. La chose ne paraît guère facile. On sait, en effet, que c'est sous les derniers Oméyades que les premiers émissaires kharedjites arrivent au Maghreb. Le soulèvement berbère de 740 est dirigé par un berbère kharedjite, Maïssara. Dix-huit ans plus tard, s'installe, comme gouverneur de Kairouan, le kharedjite Abd-er-Rahmane ibn Rostem qui, chassé en 764, va fonder le royaume kharedjite de Tahert et la dynastie rostémide. Royaume et dynastie ne sont pas inquiétés par les aghlabites qui règnent à Kairouan à partir de 800; mais la destruction de leur capitale en 911 par les fatimides dispersait les abadhites dans le Djebel Nefousa, à Djerba, à Ouargla et au Mزاب. Faut-il conclure de là que c'est seulement en 911 que le Kharedjisme s'implante à Djerba? Il ne semble pas, car Ibn Khaldoun indique que les Djerbiens professaient déjà l'Ibadisme au moment où Ibn Rostem est chassé de Kairouan ⁽¹⁷⁸⁾. Lors de la destruction de Tahert, en 911, les kharedjites qui arrivent à Djerba sont donc en pays ami.

Comment se répartissent ces puritains de Djerba? Ibn Khaldoun y répond: « Dans les temps anciens, les Djerbiens professaient le Kharedjisme et même de nos jours on y trouve deux branches de cette secte hérétique: l'une, qui est ouehbite, occupe la moitié occidentale de l'île et a pour chefs les Beni-Smoumen, l'autre est nekkarite et habite la moitié orientale » ⁽¹⁷⁹⁾. Il faut, toutefois, admettre que le Malékisme orthodoxe s'introduit à Djerba vers le milieu du IX^e siècle et y fait de rapides progrès puisque en l'an 942, « lors de la révolte d'Abou-Yazid, les kharedjites y pénétrèrent de vive force

(177) Certains auteurs interprètent mal le terme « cinquième ». Stablo dit, p. 14, qu'on les dénomme ainsi « parce qu'ils ne croient pas aux quatre Livres ». En réalité, il est question des quatre rites orthodoxes qui sont: le Hanéfisme, le Malékisme, le Chafisme et le Hanbalisme.

(178) L.

(179) XLIX, t. III, p. 63.

et imposèrent leur croyance aux habitants après avoir tué et mis en croix leur chef Gueldin » ⁽¹⁸⁰⁾. Cependant, Ibn Khaldoun ajoute : « El Mansour Ismaïl (le fatimide) reprit l'île et y fit mourir les partisans d'Abou Yazid ». C'était pour Djerba l'écho de la répression entreprise par le fatimide Ismaïl, surnommé pour sa victoire El Mançour, contre la révolte kharedjite d'Abou-Yazid, l'Homme à l'âne, mortellement blessé en 947. Le Kharedjisme agonisait, mais la lutte devait se poursuivre longtemps encore à Djerba entre Berbères Senhégah et Zénata. En effet, avant de transporter au Caire le siège de la dynastie fatimide en 969, le khalife El Moez avait confié le gouvernement à la famille Senhégah qui avait secouru sa dynastie aux heures critiques du siège de Mahdia. Ce fut la dynastie Ziride qui allait poursuivre sa lutte contre les Zénata. Djerba qui avait recouvert son indépendance fut conquise en 1038 par Abou Temym El Moez de la dynastie zirite. Mais les Djerbiens, décidés à ne plus avoir de maîtres, se révoltent et le fils de Temym dut en 1098 reconquérir l'île. Les Djerbiens reprennent les armes et le petit-fils de Temym, Ali ben Yahya, dut envoyer une flotte pour réduire ces rebelles impénitents. « La rébellion de Djerba, comme l'écrit D'Avezac, n'était point un fait isolé, c'était simplement un épisode dans la résistance générale et continue des populations zénata envers celles de la race Senhégah » ⁽¹⁸¹⁾. Djerba fut sans doute le théâtre particulier d'un antagonisme général; mais la résistance continue de Djerba est bien un fait isolé, unique dans l'histoire de l'Afrique du Nord. « Les Gerbiens, remarquait déjà El Idrissi, sont toujours disposés à se révolter, ne voulant recevoir de lois de personne » ⁽¹⁸²⁾. Les facteurs d'isolement géographique, renforcés par un particularisme religieux tenace, se sont mariés dans la conscience de cette poignée d'hommes pour engendrer ce formidable besoin d'indépendance et les pousser à cette résistance sans exemple contre tous les maîtres d'Afrique ou de la Méditerranée. C'est cet amour pour leur liberté qui explique l'acharnement farouche avec lequel ils lutteront pendant des siècles contre la Chrétienté.

(180) XLIX, t. III, p. 63.

(181) III, p. 42

(182) III, p. 42.

CHAPITRE IV

LA CHRÉTIENTE CONTRE DJERBA ⁽¹⁸³⁾

Pendant quatre siècles, du XII^e au XVI^e, Djerba dut soutenir une lutte presque ininterrompue, non seulement contre les princes espagnols, mais parfois même contre les princes coalisés de la Chrétienté avec le concours actif du Pape. Sans doute est-ce toujours une phase de l'éternelle résistance des Djerbiens contre tout joug extérieur, mais c'est une phase qui se dépouille du caractère local qu'elle avait pour prendre un aspect plus général et plus historique. Ce n'est plus désormais la lutte de l'Insulaire contre le Continental, du Berbère contre l'Arabe, du Schismatique contre le Musulman qui prime; c'est la lutte du Musulman contre l'Infidèle. Djerba est le champ particulier des convulsions générales de l'Islam et de la Chrétienté. Ici, comme ailleurs, en cette fin du Moyen-âge, c'est l'esprit des croisades qui commande les rapports des Chrétiens et des Musulmans.

C'est donc sous cet angle qu'il faut d'abord se placer pour comprendre les événements dont Djerba fut le témoin et la victime.

Mais pourquoi Djerba a-t-elle eu le privilège — curieux privilège en vérité — d'attirer sur elle les forces combattives des princes chrétiens plus que tout le reste de l'Afrique du Nord ? Il serait intéressant de le chercher.

Elle a été recherchée plus que tout le reste de l'Afrique du Nord, parce qu'elle ne ressemblait guère à ce pays, parce qu'elle s'opposait à lui.

La richesse de l'île — c'est un point sur lequel s'accordent les voyageurs chrétiens et musulmans — en faisait une proie désirable,

(183) Sur cette période, outre les auteurs arabes cités dans le chapitre précédent, nous avons les récits des contemporains qui nous ont raconté en détail « les entreprises des Gerbes ». Les principaux sont : le catalan En Ramon Muntaner, l'andalous Don Luis Marmol Caravajal et le français J.-A. de Thou. Une bibliographie très complète, mais n'intéressant que la période étudiée, précède *L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba* de MONCHICOURT. Une synthèse assez naïve de la période espagnole se trouve dans d'Avezac (III). Enfin, un aperçu plus général se trouve dans l'étude de Braudel sur les Espagnols et l'Afrique du Nord.

son insularité un bastion facile à défendre et à secourir par mer, sa position stratégique — du point de vue maritime et terrestre — une base de rayonnement dans une Afrique du Nord impénétrable et dans une Méditerranée incertaine, son schisme, enfin et surtout, qui rendait si impopulaire les Djerbiens auprès des continentaux, un facteur de désagrégation du pouvoir central à Djerba d'abord, en Afrique ensuite.

C'était donc là le point sensible, le point névralgique des dynasties africaines. Les princes chrétiens le comprirent fort bien puisqu'avant même d'entreprendre des expéditions contre l'île, ils y encouragèrent les insurrections.

Les Arabes de Djerba, aux dires d'Ibn Khaldoun, « se mirent à construire des navires et à insulter les régions maritimes de l'Ifrikia. En l'an 509 (1115-1116), la flotte d'Ali ibn Yahya (le souverain ziride) les obligea à rentrer dans l'ordre et à renoncer aux habitudes de piraterie qu'ils avaient contractées »⁽¹⁸⁴⁾. Mais que Djerba cessât d'être un élément dissolvant au Maghreb, cela ne faisait plus le compte de ce prince normand ambitieux, Roger de Sicile, qui, sans doute, soupçonnait, en outre, une solidarité agissante entre les Musulmans de Sicile et ceux de Djerba. Aussi, en 1135 (529 de l'Hégire), il entreprit une expédition contre Djerba. Une flotte cerna l'île qui fut prise malgré la résistance des habitants; ceux-ci furent tués en grand nombre, « les femmes et les enfants réduits en esclavage et toutes les richesses de l'île devinrent la proie du vainqueur »⁽¹⁸⁵⁾.

Mais les Djerbiens ne se tinrent pas pour battus. Moins de vingt ans après ce désastre, en 1153, ils lèvent l'étendard de la révolte qui déclencha une nouvelle expédition, une nouvelle conquête et une nouvelle déportation des habitants vendus comme esclaves.

Entre temps, les Almohades étendent leur domination et Abd el Moumen ben Ali Zenati s'empare de Djerba. C'est également un Almohade, Ibn Ghaniya qui, en 1208 (605 de l'Hégire), porte le coup de grâce à la confédération de Tahert et obligea les Lemaya à se

(184) XLIX, t. III, p. 64.

(185) III, p. 42.

disperser ⁽¹⁸⁶⁾. Les uns allèrent à Tlemcen, la plupart rejoignirent la tribu kétamienne des Sedouikech à Djerba. Une fois de plus, Djerba remplissait son rôle d'île-refuge. Le schisme ibadite devait s'y maintenir grâce à l'insularité. On le retrouve encore dans des lieux faciles à défendre comme dans le Djebel Nefousa, chez les Mzab ou dans le lointain Zanzibar.

En 1220, devenu empereur du Saint-Empire, Frédéric II de Hohenstaufen songea à restaurer la monarchie impériale compromise en Sicile par un soulèvement musulman. Pour en venir à bout, il comprit qu'il fallait détruire la base des révoltés qui était Djerba. Ce fut la raison de son expédition de 1223 sur laquelle on a du reste fort peu de détails. Nous en retenons cependant que dans une période de recul de l'Islam en Méditerranée et alors que le souverain hafside de Tunis, Abou Zakariya, entretenait les meilleures relations avec Frédéric II, les Djerbiens n'hésitaient pas à aider les Siciliens musulmans contre le Saint-Empire romain germanique. Cette solidarité entre insulaires musulmans en Méditerranée est un aspect curieux de l'histoire de cette petite île consciente de son rôle.

En 1284, le fameux Roger de Loria, amiral d'Aragon, vainqueur de Charles d'Anjou, tenté par la décadence du royaume hafside, tourne ses regards vers l'Afrique et les fixe sur Djerba. Ses intentions étaient fort pures : il cherchait à se fournir en captifs, captives et abondant butin.

Par une nuit de septembre 1284 (Rejeb 683), il débarqua et tomba à l'improviste sur la population. « L'île était alors gouvernée, nous dit Ibn Khaldoun, par Moh. Ibn Semoumen, cheikh de la secte hérétique des Ouahabites, et par Yakhlof Ibn Amghar, cheikh des Nek-kara, autre secte hérétique... L'ennemi y mit tout au pillage et l'on dit qu'il emmena en captivité 8.000 personnes après avoir jeté les petits enfants dans les puits » ⁽¹⁸⁷⁾. Même en estimant à 2.000 le nombre des captifs, comme le fait d'Avezac ⁽¹⁸⁸⁾, le coup était terrible

(186) LIX.

(187) XLIX, t. II, p. 397.

(188) III, p. 43.

pour Djerba. En supposant que les Djerbiens fussent des pirates, de grands pirates, ils étaient largement dépassés par les amiraux aragonais. Cependant, on ne peut s'empêcher d'admirer l'énergie avec laquelle les habitants surent maintenir leur densité démographique compromise par de si profondes saignées et redresser leur économie anéantie. Mais Roger de Loria n'était pas pleinement satisfait, après de fructueuses randonnées en Méditerranée, il revint à Djerba et, aux dires de D'Avezac, « enleva encore plus de gens qu'il n'avait fait la première fois ». C'est alors qu'il fit bâtir près d'Hount-Souk le fameux Bordj-el-Kébir où il plaça une forte garnison. « Le Cheikh des Berbères des montagnes de Tripoli »⁽¹⁸⁹⁾ chercha à secourir son ancienne confédération, mais se fit battre. L'île fut soumise à un impôt annuel écrasant : 100.000 pièces d'or⁽¹⁹⁰⁾. Ecrasant, si l'on songe que le souverain hafside devait payer, à la suite de la croisade de Saint-Louis à Tunis, en 1270, une indemnité de guerre de 210.000 pièces d'or. Il est d'autant plus étonnant que cet impôt annuel ne tua pas l'économie de Djerba, que l'occupation aragonaise dura, sauf de courts intermèdes, jusqu'en 1340. Pendant ce temps, Roger de Loria reçut des mains du roi d'Aragon l'investiture de l'île de Djerba qui pénètre ainsi dans le système féodal. Son fils Roger II de Loria lui succéda en 1305. Mais en 1310, Abou Zakaria el Lahyeny, gouverneur hafside de Tripoli, fomenta une révolte à Djerba et avec une armée de Musulmans et de Mosarabes occupa l'île pendant huit mois, au bout desquels elle était reprise par Roger II de Loria. Celui-ci mourut bientôt et fut remplacé par son frère Charles. Aussitôt, les Djerbiens se soulèvent; il réprime le soulèvement mais meurt peu après. Son successeur fut son frère Roger III, âgé de cinq ans, dont l'avènement fut marqué par un nouveau soulèvement. Jacques de Castellar qui tenta de réprimer la rébellion fut battu et tué par le Cheikh des Misconas⁽¹⁹¹⁾ qui tenta d'emporter le château, en sorte que, selon l'expression de Muntaner, ces « endiables (les Djerbiens) ne laissèrent ni paix ni trêve à la garnison ».

(189) D'Avezac n'est pas précis à ce sujet, mais Ibn Khaldoun t. III, p. 427) place cet événement en fin 1306.

(190) XLIX, t. II, p. 397.

(191) Voir plus haut, p. 93.

La mère du jeune Roger s'adressa alors au roi de Sicile, Jacques d'Aragon, qui « pour l'honneur de la religion » accepta d'hypothéquer l'île pour rétablir la situation. Il devenait ainsi possesseur engagé de Djerba. L'expédition, minutieusement préparée, fut confiée à Pélerin de Patti. Dix-huit galères partirent donc, emportant cent cavaliers et 1.500 hommes d'infanterie. Cette expédition se termina par un véritable désastre. Presque tous les Chrétiens furent tués ⁽¹⁹²⁾. Le Cheikh des Misconah, aidé par le Hafsîde de Tunis, se rendit maître de l'île et bloqua le château de telle sorte « qu'il n'en pût sortir un chat ». Aussi, messire Pélerin et les survivants durent payer rançon pour garder la forteresse.

Le Roi de Sicile, voulant se relever d'une telle humiliation, donna le commandement d'une nouvelle expédition à Raymond Muntaner qui chargea trois navires de vivres de sorte, disait-il, « que je ferai combattre les habitants les uns contre les autres ». Il put ainsi acheter l'appui de la fraction des Beni-Smoumen (Moabia) et fit la guérilla aux Misconah. « Nous les acculâmes enfin dans un coin de l'île, rapporte-t-il, et il y eut parmi eux une telle disette, qu'ils faisaient du pain avec de la sciure de palmier » ⁽¹⁹³⁾. Les troupes arabes venues venues du continent ne purent traverser la passe gardée par les bâtiments espagnols. Entre-temps, le Roi de Sicile envoya du renfort et la bataille eut lieu le 27 mai 1340. « Or, en ne vit jamais, reconnaît le chroniqueur espagnol, gens plus acharnés que ceux-là. En vérité, on n'aurait pu en trouver parmi eux un seul qui ne voulut se faire tuer » ⁽¹⁹⁴⁾.

« Et ainsi, à la fin, ils furent tous tués, sans qu'il en restât un seul de ceux qui étaient dans ce camp qui ne fut tué. Ils avaient mis les vieillards, les femmes et les enfants dans un beau château qui se trouvait en cet endroit... Et quand tous les Maures furent tués, nous allâmes à leur château, nous l'attaquâmes et enfin le prîmes: on passa au fil de l'épée tout homme au-dessus de douze ans et fîmes

(192) Le chroniqueur espagnol indique 2.500 tués alors qu'il nous signale 1.600 partants. Cela nous indique le coefficient de vérité qu'il faut attribuer à ces chiffres.

(193) III, p. 50.

(194) III, p. 53.

esclaves, tant femmes qu'enfants, au moins douze mille personnes ». Sans insister sur l'esprit humanitaire qui animait dans ces tristes équipées les combattants espagnols, on ne peut manquer une fois de plus de s'étonner qu'après de tels massacres — même en supposant exagérés les chiffres indiqués — Djerba ne soit pas devenue un désert. Effectivement pour quelque temps les révoltes cessèrent faute de révoltés.

Muntaner reçut en récompense les droits et revenus de Djerba et des Kerkenna pendant trois ans (1310-1314). Puis, pendant deux ans. Il resta donc en tout sept ans (1308-1315). Ce furent les plus désastreuses de l'histoire de l'île. Les trois quarts de la population avaient disparu, l'économie était ruinée et par l'absence de main-d'œuvre et par les taxes abusives des Espagnols. Les successeurs de Muntaner furent pires par leurs exactions et leur tyrannie. Aussi, dès qu'il y eut des hommes en âge de porter les armes, en 1333, l'insurrection éclata. Elle fut encouragée par le hafside de Tunis Abou Yahya Abou Bekr. Son officier, Maklouf ibn el Kemad, se rendit maître de l'île en l'an 1337 (738 de l'Hégire)⁽¹⁹⁵⁾, et en prit le commandement. Le gouverneur de Gabès, Ibn el Mekki, reçut peu après, d'Abou Yahya le hafside, le gouvernement de l'île.

Si Djerba se retrouva ainsi de nouveau sous la domination musulmane, elle n'en continua pas moins à être déchirée par les guerres civiles entre les sectes hérétiques ouahbites et nekkariennes, entretenues par les discussions qui régnaient au sein même du gouvernement de Tunis. C'est ainsi qu'en l'an 1361 (753 de l'Hégire), Ibn Tafraguin, encouragé par les Djerbiens mécontents d'Ibn el Mekki, envoya contre l'île son fils Abou Abdallah à la tête d'une armée, secondée par une flotte. Il pénétra dans l'île, mit le siège devant Bordj-el-Kébir et l'occupa. Il laissa alors comme gouverneur son secrétaire Mohamed ibn Ali 'l Oïoum. Sur cette période, nous sommes renseignés par un témoin oculaire de choix, Ibn Khaldoun⁽¹⁹⁶⁾. C'est lui qui nous apprend que « pour suivre la ligne de conduite suivie par ses voisins, les gouverneurs de Gabès, de Tripoli et du Djérid,

(195) Cf. XLIX, t. III, p. 18.

(196) Cf. XLIX, t. III, pp. 66, 86, 87 et 122.

celui de Djerba cessa d'obéir au Sultan... et adopta les allures d'un prince indépendant » (197). S'étant allié avec les Beni-Smoumen, cheikhs de Djerba, il maintint son indépendance sous les règnes d'Abou-Ishac et d'Abou 'l Baca Khaled. La prise de Tunis par Abou el Abbas le hafside (6 septembre 1370) le poussa à se joindre à la coalition défensive organisée par les cheikhs du Djérid contre ce souverain. Celui-ci, une fois soumise les villes maritimes, envoya son fils Abou Bakr à la tête d'une armée contre Djerba qui devait être, en outre, bloquée par une flotte. Ibn Abi 'l Oïoum s'enferma dans Bordj-el-Kébir dont Abou Bakr put s'emparer à la suite de la défection des populations berbères de l'île. Le rebelle fut envoyé à Tunis où il devait finir en prison. Djerba reçut un nouveau gouverneur, Mansour, qui, par esprit de tradition, prit des allures indépendantes. Omar Abou Hafs, fils du sultan Abou el Abbas, pénétra alors dans l'île, tandis que Mansour, suivant jusqu'au bout l'exemple de son prédécesseur, s'enfermait dans Bordj-el-Kébir (El-Cachtil) qu'il dut livrer peu après (1393).

Mais ce malheureux pays n'était pas au bout de ses malheurs. Quarante ans plus tard, en 1432, Alphonse X d'Aragon, avec un déploiement de force considérable, prenait pied dans l'île, pas pour longtemps, car Djerba ne tarda pas à reprendre son indépendance. C'est alors que semblent s'organiser pour la course, à la faveur de l'anarchie qui règne au Maghreb, les principaux ports d'Afrique du Nord, y compris ceux de Djerba. Cette course, à la suite de l'expulsion des Maures d'Espagne à la fin du xv^e siècle, prend un caractère beaucoup plus religieux qu'économique. C'est aussi dans un but religieux que la *reconquista* achevée (1492), les souverains espagnols occupaient l'un après l'autre les grands ports barbaresques : Mers-el-Kébir, Oran, Bougie, Tripoli. Le 30 juillet 1510, Pierre de Navarre, chargé par Ferdinand le Catholique de la conquête du littoral barbaresque, arriva devant Djerba.

Après un premier échec, il revint un mois plus tard accompagné de 15.000 hommes et du duc d'Albe. Une partie de cette armée fut

(197) Cf. XLIX, t. III, p. 87.

décimée par la soif⁽¹⁹⁸⁾, le reste tomba dans une embuscade près des puits d'eau douce. La déroute fut totale, « on perdit 15.000 hommes dont 1.000 environ de soif »⁽¹⁹⁹⁾. Le duc d'Albe était parmi les morts.

Le récit donné par cheikh Mohamed Abou Rass⁽²⁰⁰⁾ est quelque peu différent. Sous le commandement du cheikh Sliman Yahya es Semoumi, les Musulmans, après la prière du vendredi, coupèrent les Espagnols de la mer et les assaillirent « en criant comme un seul homme » : la illaha illa Allah (il n'y a de Dieu qu'Allah). « Le nombre des morts pour la foi dans cette brillante victoire ne dépasse pas le chiffre 20; quant aux infidèles, le nombre de leurs morts fut d'environ 10.000 ».

Peu nous importent les divergences des chiffres entre le chroniqueur musulman et espagnol; ce qu'il faut relever, c'est l'expression significative : « les morts pour la foi ». Il s'agit d'un épisode de la guerre sainte. Les guerriers musulmans sont des *moudjahidin*, tandis que chez les Espagnols souffle l'esprit des croisades.

En 1520, le vice-roi de Sicile, Hugues de Moncad, chargé par Charles Quint d'une expédition, obtint des Djerbiens, par les armes et par la diplomatie, « une déclaration de vasselage et une promesse de tribut »⁽²⁰¹⁾, déclaration et promesse qui furent sans lendemain.

Cependant, l'île devenait un nid de pirates. Barberousse et son élève Dragut, Sinan Reys et d'autres, non moins célèbres, en avaient fait leur point de relâche, voir même leur quartier général. Ils disposaient chacun d'une flotille et de l'appui tacite ou effectif de la Turquie. Celle-ci est en conflit depuis de longues années avec la Maison d'Autriche, représentée par Charles Quint. Soliman le Magnifique est aux portes de Vienne. La lutte maritime qui affronte les deux puissances en Méditerranée va mettre en vedette quelques îles méditerranéennes et tout particulièrement Derjba. Monchicourt dans sa magistrale étude sur *L'Expédition espagnole de 1560* a fort bien

(198) Voir plus haut, p. 53.

(199) Ces chiffres, sans doute exagérés, sont indiqués dans d'Avezac, p. 62.

(200) *liv*, pp. 16, 17.

(201) *l.iii*, p. 1.

montré que les événements qui se passent à Djerba dans ce XVI^e siècle ne sont qu'un épisode de la lutte hispano-turque. « Djerba, écrit-il, se trouva ainsi mêlée à un conflit dont la portée dépassait de beaucoup la valeur intrinsèque de cette île » (202). Mais ce choix marque une fois de plus l'importance stratégique de Djerba en Méditerranée.

Charles Quint confia à l'amiral André Doria le soin de donner la chasse à Dragut en 1549. L'amiral prit la ville de Mahdia où s'était réfugié le fameux corsaire. Mais celui-ci s'échappa avec sa flotte et se mit à intercepter les navires de ravitaillement qui rejoignaient Mahdia. En 1551, il surprit Dragut dans le canal d'El-Kantara. Il lui barra aussitôt le passage et envoya chercher du renfort. Pendant ce temps, Dragut recourut à son fameux stratagème; il fit creuser durant les nuits, à travers les bancs impraticables des hauts fonds, un canal d'où après huit jours de travail, sans éveiller aucun soupçon, il put rejoindre Adjim avec ses navires. L'amiral qui faisait toujours le guêt s'aperçut un peu tard de la manœuvre. Il leva l'ancre et partit non sans avoir perdu quelques navires dont s'était emparé Dragut. Celui-ci, après s'être emparé de Tripoli, prit Djerba par ruse, au grand mécontentement de ses habitants (203).

Philippe II, successeur de Charles Quint, eut à cœur de réparer l'humiliation de 1551 et d'en infliger une au protégé turc. Il résolut pour cela d'envoyer contre Djerba la formidable expédition de 1560, véritable préfiguration de *l'Invincible Armada*, commandée par le vice-roi de Sicile, Jean de la Cerda, duc de Médina Coeli (204). L'armée, estimée à 30.000 hommes par D'Avezac, n'aurait compris, selon Monchicourt, que 12.000 hommes. Quant à la flotte, Monchicourt la dit formée de 54 embarcations de guerre et de 36 de charge. Les

(202) LIII, p. 1.

(203) Les Djerbiens s'étant plaint de la tyrannie dont ils étaient l'objet auprès du Souverain de Tunis, Dragut débarqua avec ses troupes et chercha l'auteur de cette protestation. On lui indiqua alors que le responsable en était un de mes ancêtres, le docte gouverneur cheikh Daoud Et-Tlati (Abou Sliman Daoud ben Ibrahim Et-Tlati). Dragut le fit comparaitre et lui demanda des explications. « Le cheikh Daoud, ajoute Abou Rass (p. 10), répondit qu'il était juriconsulte et qu'il ne s'occupait pas des affaires politiques. Dragut n'ajoutant pas fois à la véracité de ses paroles le fit mettre à mort dans les premiers jours de Djoumad et Tani 967 ».

(204) Se rapporter pour cet événement à l'excellente étude de MONCHICOURT, *L'Expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba* (LIII).

contingents étaient fournis par plusieurs nations : Espagne, Royaume de Naples et de Sicile, Lombardie, Allemagne, France, Papauté (Chevaliers de Malte).

Deux escarmouches sérieuses, le 16 et 17 février, marquèrent les deux tentatives de ravitaillement en eau à l'aiguade de la Rochetta, que Monchicourt localise avec raison près de Sidi-Garous, à l'Ouest de la Sebkha, que protège la presqu'île de Bine-el-Bahreïn au Sud de Rass-Taguermess.

Le 7 mars s'opéra le débarquement au Nord-Ouest de l'île, près de l'emplacement actuel de Bordj-Djellidj. Le 8, un combat impétueux opposa les adversaires et, le 11 mars, le cheik Messaoud, chef de la famille des Beni-Smoumen, rendit le bordj d'Houmt-Souk au duc de Médina Coeli et accepta la suzeraineté espagnole. Mais le cheikh Messaoud n'était rien, c'est Dragut qu'il fallait vaincre. Or celui-ci, accompagné d'une flotte turque commandée par Piali Pacha fit brusquement son apparition devant l'île. Ce fut un beau désarroi. Comme le rapporta par la suite Cirni, le conseil de guerre réuni en hâte décida qu'« une belle fuite valait mieux qu'un brave combat »⁽²⁰⁵⁾. La nuit du 10 au 11 mai se passa dans une confusion extraordinaire, les uns se préparant à fuir sur leurs galères, les autres à s'enfermer dans le Bordj-el-Kébir. Aussi le combat naval qui se déroula le lendemain fut-il un désastre complet. Ce ne fut pas un combat, ce fut une panique générale. Seules trois galères purent s'échapper pour aller porter à l'Europe chrétienne la nouvelle de cette débâcle.

Alors commença l'investissement de la forteresse presque privée d'eau potable sous un ciel inexorable. Le siège dura du 11 mai au 31 juillet 1560. Après une ultime tentative de sortie dans la nuit du 28 au 29 juillet, l'assaut général était donné par les Turcs du Pacha et de Dragut. Il y eut 5.000 à 6.000 tués ou prisonniers. Cette expédition qui se soldait par la perte d'une importante flotte chrétienne et d'une armée de près de 15.000 hommes était un coup terrible pour l'Espagne en Méditerranée. Elle perdait définitivement pied dans cette partie de l'Afrique où s'implante la domination turque. La prise de La Goulette, dernier préside chrétien de la Régence, en 1574, est

(205) LIII, p. 109.

une conséquence de l'affaire de Djerba. La Tunisie entière devenait ottomane.

Sur le sol de l'île, le souvenir de la prise de Bordj-el-Kébir resta fixé dans le Bordj-er-Rouss (tour des crânes), macabre trophée élevé par Dragut après sa victoire. Ce bordj, en 1832, avait encore la forme d'une pyramide de 34 pieds de diamètre de base, entièrement construite de crânes⁽²⁰⁶⁾.

Ce triste monument, qui disparut en 1848 sur l'ordre du Bey de Tunis, mettait comme un point final à cette longue période d'agitation sanglante qui durait depuis plus de quatre siècles (1435-1560), au cours de laquelle Chrétiens et Musulmans s'étaient laborieusement massacrés. Djerba, avec l'appui turc, sortait victorieuse de la lutte. Tous les déploiements de force de la Chrétienté n'avaient jamais réussi à soumettre l'île pendant plus de dix ans. Elle sortait victorieuse mais épuisée, exsangue, anéantie. La résistance surhumaine qu'elle opposa lui coûta la vie des meilleurs de ses enfants, la perte de ses meilleures richesses. Il eut fallu des siècles à une grande nation pour réparer tant de misères. L'énergie des Djerbiens compensa leur nombre. Pendant plus de trois siècles, l'île des Lotophages allait échapper à toute emprise européenne. Allait-elle enfin réaliser son rêve d'autonomie ?

CHAPITRE V

DJERBA DANS LA PERIODE MODERNE ET CONTEMPORAINE

(1560-1881)⁽²⁰⁷⁾

Durant ces trois siècles, le peuple djerbien ne fut guère heureux et, cependant, il n'eut pas d'histoire, du moins comparativement à

(206) LIII, pp. 152-164.

(207) Pour cette période, on dispose de très peu d'ouvrages. D'avezac n'est plus d'aucune utilité. Monchicourt ne va pas au delà de 1560. Restent les deux documents arabes de Kayser et de Bossoutrot, cités plus haut, une *Monographie de l'île de Djerba* du lieutenant BRULARD (Besançon, 1885), *Le Golfe de Gabès en 1888* de SERVONNET et LAFITTE (Paris, 1888) et l'article de G. YVER, *Djerba*, dans l'Encycl. de l'Islam.

la période antérieure. Le moment est donc opportun pour envisager la situation économique de l'île.

Léon l'Africain nous en fournit précisément une description assez détaillée en 1550. « Gerba, écrit-il, est une île prochaine de terre ferme... garnie d'une infinité de vignes, dattes, figues, olives et autres fruits. En chacune de ces possessions est bâtie une maison et là habite une famille à part tellement qu'il se trouve à force hameaux mais peu qui ayent plusieurs maisons ensemble. Le terroir est maigre, voir qu'avec si grand labour et soin qu'on puisse mettre à l'arroser avec l'eau de quelques puyz profonds, à grande difficulté y saurait-on faire croître un peu d'orge... tout près du fort, y a un gros village là où logent les marchans étrangers, comme chrétiens, mores et turcs et s'y fait toutes les semaines un marché que l'on prendrait quasi pour une foire à cause que tous les habitants de l'île s'y assemblent; joint aussi que plusieurs arabes de terre ferme s'y transportent avec leur bétail, y portans des laines en grande quantité. Mais ceux de l'île vivent de la facture et trafique des draps de laine, lesquels ils portent vendre ensemble le raisin sec dans la cité de Thunes ou d'Alexandrie »⁽²⁰⁸⁾.

Ce tableau est complété par les renseignements fournis par Cirni qui a séjourné en 1560 dans l'île : « ... La population s'élevait jadis à 40.000 âmes, mais elle est réduite maintenant à 35.000... Djerba ne contient châteaux, terres ou bourgades, mais seulement trois ou quatre hameaux; le reste des habitations consiste en petites chaumières éparses presque dans toute l'île. Celle-ci est pleine de palmeraies donnant infiniment de dattes, d'olivettes fournissant pas mal d'huile et d'une grande quantité de vignes dont le fruit est utilisé moins pour la fabrication du vin que pour celle du raisin sec. On trouve aussi des figues, des poires, des pommes... Les habitants tissent avec de la laine fine de très beaux baracans (férachia) en étoffe mince, ornés de soie et plus longs qu'un tapis ordinaire »⁽²⁰⁹⁾.

Ainsi, en 1560, la physionomie de Djerba ne différait guère beaucoup de celle d'aujourd'hui. On y trouvait cet habitat dispersé qui

(208) Cité dans LIII, p. 75.

(209) Cité dans LIII, p. 76.

caractérise son peuplement actuel, son agriculture, basée surtout sur les cultures arbustives, son industrie textile renommée, son commerce qui portait les Djerbiens vers les ports lointains de la Méditerranée. Mais cette prospérité relative de Djerba, si compromise par les ravages des expéditions chrétiennes, allait être achevée par les lourdes contributions de la domination turque.

Djerba soutint vaillamment la lutte contre son maître Dragut. De sérieux combats opposent les Turcs et leurs protégés tripolitains aux gens de l'île. Dragut disparaît en 1565 au siège de Malte. Mais Djerba devait dépendre de Tripoli jusqu'en 1605. En 1570, la contribution fut si forte et l'année si mauvaise que presque tous les habitants durent quitter l'île et se disperser sur le continent⁽²¹⁰⁾. Le lourd boulet de l'histoire avait anéanti les conditions géographiques. Jadis les habitants des pays voisins, les voyageurs, les persécutés affluaient de partout vers Djerba. A présent, les ravages de l'homme en ont fait une terre maudite que l'on fuit. Disette et famine remplacent pour de longues années la richesse d'antan. L'orge, aliment de l'homme, les noyaux de dattes, nourriture des chameaux, atteignent des prix invraisemblables. En 1594, un grand nombre de personnes meurent de faim. Et le texte traduit par Bossoutrot ajoute : « cet état de choses se prolongea jusqu'en 1885 »⁽²¹¹⁾. Telle était la rançon de la période espagnole suivie de l'occupation turque.

Djerba reconnaissait l'autorité turque tout en restant administrée par des cheikhs héréditaires. A la famille des Semumni, qui exerçait cette fonction au XVI^e siècle, succède celle des Djeludiyin, dont le fondateur Moussa ben Djeloud avait été nommé par Dragut. Ils gouvernèrent l'île pendant 172 ans (années musulmanes) et ne furent destitués qu'au XVIII^e siècle par le bey Ali ben Hassine.

En 1599-1600, la révolte éclata contre le pacha turc. Ce furent des années sanglantes.

En 1605, elle change de maître, passe du Pacha de Tripoli à Othman, dey de Tunis. Turcs et Tripolitains tentèrent de reprendre

(210) Daprès xxxviii, p. 52.

(211) Ceci est exagéré. Djerba retrouva sa prospérité bien avant cette date.

l'île. Ils furent massacrés par les Djerbiens, surtout ceux de Sedouikech dont les femmes participèrent à l'action.

Les années qui suivent sont marquées par la continuation des luttes intestines et des querelles partisans. Une curieuse affaire de concession de pêcherie opposa en 1610 les gens de Sedouikech à ceux d'Oursiren. Les contestations de pêcheries sont, en effet, aussi communes à Djerba et aux Kerkenna que les querelles de pacages en pays de montagne.

La disette qui se prolonge au début du xvii^e siècle pousse les habitants à aller en 1616 cultiver la Dakhla (sans doute la presqu'île de Zarzis). Cette émigration agricole annuelle devait se continuer par la suite et se continue encore.

Les siècles suivant virent quelques épisodes de la lutte de Tripoli et de Tunis pour la possession de l'île. En 1794, elle fut de nouveau attaquée par les Tripolitains⁽²¹²⁾. Le caïd Hamida ben Ayad, alors gouverneur, s'empessa de quitter l'île devant les troupes du Pacha de Tripoli, Kara Mohamed, pour aller avertir le souverain de Tunis, Hamouda Pacha, qui envoya aussitôt sa flotte⁽²¹³⁾. Les vaisseaux tripolitains s'enfuirent et Kara Mohamed fut défait dans une bataille où il eut recours à des tranchées. Après le départ des Tripolitains, les soldats tunisiens mirent l'île au pillage; aussi, lors de leur retour à Tunis, leur chef fut-il sévèrement puni.

Depuis, divers caïds se sont succédés à Djerba. Les principaux appartinrent à la famille Ben Ayad, dont le luxueux palais au Nord de Mahboubine, aujourd'hui en ruines, atteste des exactions auxquelles ils se livrèrent et qui sont encore en la mémoire de bien des Djerbiens. Après la révolte de 1871, le Mahdi Sénoussite connut beaucoup d'adeptes à Djerba.

Pendant le siècle dernier, la situation économique semble rétablie et la prospérité de Djerba rappelle alors les belles périodes de l'antique île des Lotophages.

De nouveau Djerba devenait le principal marché des produits venant du Sahara et du cœur de l'Afrique. Là, viennent aboutir comme

(212) Cf. R. T., t. XIII, p. 286.

(213) Cf. LIV.

jadis toutes les caravanes venues du continent, du Fezzan jusqu'au Sénégal. « On y rencontrait, écrit Servonnet, des indigènes venus du Raoussa, Kanou, Bornou... Khordofan. Les habitants de Tombouctou traitaient des affaires avec ceux de Ouargla. Nègres, Sénégalais, Touaregs s'y mêlaient »⁽²¹⁴⁾.

Sur le marché, des hordes d'esclaves venues du Sénégal voisinaient avec les produits des caravanes, depuis l'ivoire, les plumes d'autruche ou la poudre d'or jusqu'aux peaux de fauves. Les ateliers des tisserands résonnaient du bruit des métiers. Les étoffes de choix en laine et en soie se tissaient sous les mains habiles des Djerbiens et étaient réputées sur tout le continent comme jadis les teintures de l'île des Lotophages. La paix revenue à la fin de la période héroïque médiévale ranime l'esprit commerçant. Djerba retrouve son rôle d'intermédiaire entre l'Afrique et la Méditerranée. Les pachas de Tripoli, jaloux, essayèrent de détourner vers leur capitale ce courant commercial. Ils organisèrent des compagnies de brigands pour inquiéter les caravanes djerbiennes. Ce fut en vain.

En 1846, par esprit de libéralisme, Ahmed Bey supprima l'esclavage. Comme les Antilles et tout le continent américain, Djerba souffrit beaucoup de cette mesure, la main-d'œuvre servile étant alors à peu près la seule qu'il y eut à Djerba⁽²¹⁵⁾. Désormais les caravanes préférèrent rejoindre Tripoli où elles pouvaient continuer à écouler leur « bois d'ébène ».

En 1881, à la suite de l'établissement du protectorat, la France installait une garnison au Bordj-el-Kébir de Djerba, garnison qui resta jusqu'en 1890, date à laquelle la forteresse fut remise à l'autorité civile⁽²¹⁶⁾.

Et ainsi nous parvenons à la période actuelle. Les querelles partisans semblent s'être éteintes et l'antagonisme arabo-berbère ou entre sectes paraît avoir pris fin. L'animosité des kharedjites contre les orthodoxes et réciproquement est bien atténuée, mais subsiste sous la cendre. Les orthodoxes se sont plu de tous temps à charger les

(214) LV.

(215) Les descendants de ces esclaves noirs subsistent entre Midoun et Arkou.

(216) Cf. LIII, p. 151.

Djerbiens kharedjites de tous les péchés d'Israël et leur ont fait sur le continent une réputation détestable. El Békri s'en fait l'écho lorsqu'il nous dit que ce sont des « gens perfides et méchants » (217). M. Delaporte, consul de France à Tunis, écrivait, vers 1840, que le nom de Djerbien était presque une injure.

Telle était la réputation totalement injuste que les orthodoxes firent à leurs compatriotes kharedjites. Ceux-ci, n'appréciant guère les plaisanteries de ce genre, gardèrent en eux-mêmes une haine solide pour leurs détracteurs et surent la leur manifester dans les continues petites frictions qui les opposent. Ce sont là des traits qui s'atténuent mais qui demeurent et se transmettent dans cette société traditionaliste à l'excès.

Notre promenade à travers l'ethnologie et l'histoire de cette petite île touche à son terme. Nous n'en tirerons point une conclusion qui, du reste, se dégage d'elle-même.

De même qu'en géologie, l'étude des couches antéquaternaires était nécessaire pour saisir l'explication du relief actuel, de même en géographie humaine et économique, pour embrasser le présent, il était indispensable de se laisser aller au fil des méandres captivants de l'histoire de ce pays. Dans cette île où tout est solidaire, l'interpénétration de l'histoire et de la géographie confine à la fusion. Dans presque tous les pays, on fait appel à la géographie pour comprendre l'histoire. La chose est indispensable pour pénétrer la destinée de Djerba, si profondément différente du continent. Mais il était non moins indispensable pour comprendre la géographie actuelle de l'île de faire appel à son histoire, démonstration permanente des influences physiques sur le milieu humain.

Quittons à présent ce passé pour pénétrer de plain-pied dans la vie bourdonnante de Djerba, cette enfant terrible de l'Afrique, enivrée de Méditerranée.

(217) EL BÉKRI, *Description de l'Afrique* (trad. de Slane), p. 48.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

- XXXIII. BASSET (R.). — Note de lexicographie berbère (*Journal asiatique*, 1883).
- XXXIV. BERTHOLON (docteur). — Exploration anthropol. de l'île de Gerba (*L'anthropologie*, t. VIII, 1897).
- XXXV. BERTHOLON (docteur). — Origine et formation de la langue berbère (*Rev. Tun.*, t. X, 1903).
- XXXVI. BERTHOLON (docteur). — Le peuplement du Nord-Est de l'Afrique avant les Phéniciens (*Rev. Tun.*, t. XVIII).
- XXXVII. BERTHOLON (docteur) et CHANTRE. — Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale, Lyon, 1913.
- XXXVIII. BOSSOUTROT (E.). — Documents pour servir à une histoire de Djerba (*Rev. Tun.*, t. X, 1903, pp. 50-65).
- XXXIX. BRAUDEL (P.). — Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577, *Rev. Afr.*, 1928.
- XI. BRULARD (lieutenant). — Monographie de l'île de Djerba (Besançon, 1885).
- XLI. CAHEN. — Histoire des Juifs de l'Afrique Septentrionale.
- XLII. CAZÈS (D.). — Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie.
- XLIII. COLLIGNON (docteur). — Ethnographie générale de la Tunisie (*Bulletin de géog. histor. et desc.*, 1887).
- XLIV. DIEHL (Ch.). — L'Afrique Byzantine.
- XLV. DIEHL (CL.) et MARÇAIS (G.). — Le monde oriental de 395 à 1081 (*Glottz*, t. III, du Moyen-Âge).
- XLVI. GRÉVIN (E.). — Djerba, l'île heureuse et le Sud tunisien.
- XLVII. GSELL (St.). — Histoire ancienne d'Afrique du Nord (8 vol.).
- XLVIII. JULIEN (Ch.-A.). — Histoire de l'Afrique du Nord (1931).
- XLIX. IBN KHALDOUN. — Histoire des Berbères (trad. de Slane).
- L. IBN KHALDOUN. — Histoire de l'Afrique sous les Aghlabites (trad. Noël des Vergers).

- LII. LE BŒUF (capitaine). — La colonisation romaine dans l'Extrême-Sud Tunisien (*Rev. Tun.*, t. x, 1903, pp. 352-366).
- LIII. MASSÉ (H.). — L'Islam.
- LIII. MONCHICOURT (Ch.). — L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba (1913).
- LIV. MOHAMED ABOU RASS EN NACEUR (cheikh). — Description et histoire de l'île de Djerba (trad. Exiga dit Kayser).
- LV. SERVONNET et LAFITTE. — Le golfe de Gabès en 1888 (Paris, 1888).
- LVI. SLOUSCHZ (N.). — Hébraéo-Phéniciens et Judéo-Berbères (*Arc. maroc.*, t. XIV, 1908).
- LVII. SLOUSCHZ (N.). — Voyage d'études juives en Afrique.
- LVIII. STABLO (R.). — Les Djerbiens (1941).
- LIX. YVER (G.). — Djerba (article dans *l'Encyclopédie de l'Islam*).

Ouvrage déjà cité

- III. AVEZAC (D'). — Les Iles d'Afrique (*Univers Pittoresque, Afrique*, t. IV, pp. 26-126).

TROISIEME PARTIE

LES MODES DE VIE ACTUELS

Le voyageur qui arrive dans l'île des Lotophages ne peut manquer d'être frappé par le spectacle saisissant de la surpopulation. Autour de l'île, plusieurs centaines de barques aux formes curieuses circulent. Lorsqu'on débarque, des gens partout, vont, viennent, s'affairent. La traversée de l'île confirme cette impression. Des hommes à pied, sur des ânes ou sur des chameaux, des femmes en groupe, le plus souvent avec des bambins, se pressent dans les petits chemins qui serpentent entre les jardins.

A travers la verdure des oliviers, derrière les plumeaux des palmiers, éclate toujours la blancheur de quelques maisons. Des coupes, des mosquées à profusion, et aussi des cimetières, beaucoup de cimetières; la surpopulation est évidente, non seulement dans le présent, mais aussi dans le passé. Les chiffres confirment cette impression. La densité est extraordinaire, surtout pour un pays d'Afrique. Djerba compte 52.000 habitants, sur une étendue de 514 kilomètres carrés, c'est-à-dire 401 habitants au kilomètre carré. Cette densité tient du paradoxe lorsqu'on songe à la densité des pays voisins : Tunisie 24, Algérie 3.

A quoi est due cette surpopulation ? Nous le verrons lorsque nous aborderons l'habitat.

Ce qui nous intéresse pour l'instant, est de savoir comment tant de gens arrivent à vivre sur une terre qui n'est guère plus fertile que la presque île des Mehabeul, presque déserte.

L'exploitation laborieuse de la terre est une ressource importante du moins dans la majeure partie de l'île.

Mais là où la terre est trop pauvre et l'eau trop saumâtre, la pêche apporte de très appréciables compléments. C'est, dans certaines parties, une source de revenus importants.

Là où la pêche ne peut compléter efficacement les ressources du sol, l'artisanat a pris un essor important et rémunérateur.

C'est sur ce solide trépied que repose toute l'économie djerbienne.

Nous verrons que malgré toute son ingéniosité, le Djerbien n'est pas arrivé à se suffire de cette seule économie et qu'il a été contraint d'aller chercher à l'extérieur d'autres sources de revenus.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE AGRICOLE

I. — LE REGIME DE LA PROPRIETE

L'immense manteau sombre des oliviers, d'innombrables milliers de troncs sur lesquels débordent les gerbes étoilées des palmes : Djerba mérite bien l'appellation d'île-jardin⁽²¹⁸⁾. Mais c'est un jardin extrêmement morcelé; le réseau serré des chemins vicinaux que bordent les « tabias », des clôtures l'atteste éloquemment. La surpopulation et l'attachement très grand du Djerbien à sa terre expliquent ce morcellement. Le Djerbien aime non seulement vivre sur son petit « lopin de terre », mais encore il se plaît à le cultiver lui-même avec amour, avec aussi une certaine fierté de vivre du fruit de son labeur. Plusieurs conséquences résultent de cette mentalité qui met en honneur le travail de la terre.

D'abord, la majeure partie des habitants sont cultivateurs.

Sur 12.000 Djerbiens adultes, il y a, en effet, 5.000 cultivateurs environ, c'est-à-dire 41,6 % des adultes et 2.500 ouvriers agricoles, c'est-à-dire 20,8 %. Il y a donc 62,4 % de la population d'hommes adultes qui vivent de la terre⁽²¹⁹⁾.

(218) « La grande quantité de palmiers; d'oliviers, de figuiers et d'autres arbres fruitiers y fait partout un agréable couvert qui rend cette île une des plus délicieuses du monde ». (Récit du père Philemon de la Motte, III, p. 34).

(219) D'après les statistiques de R. Stablo (LVIII), 57 % des agriculteurs seraient wahabites et 43 % malékites.

Une autre conséquence est que la plupart des Djerbiens sont propriétaires du sol qu'ils cultivent. En effet, il y a plus de 500.000 hectares de terre melk, c'est-à-dire privés, et 3.000 hectares de terre habous. Les propriétaires ne vendent leur terre que dans des cas exceptionnels, ce qui amène naturellement une plus-value dans la valeur du sol.

Enfin, de toutes ces conditions, il résulte un morcellement ou plutôt un émiettement poussé de la propriété. La propriété de 3 à 5 hectares est la plus répandue : il y en a 5.600. Les plus petites se situent dans la zone « d'eau douce » de Oualagh, Mahboubine, Midoun. Leur étendue dépasse rarement 2 hectares. Par contre, les propriétés de 5 hectares dominent sur les terres pauvres et d'eau saumâtre du Nord-Ouest et du Sud-Ouest.

Ces propriétés, indépendamment de leur étendue, sont de quatre types :

a) Le « menzel », celui qui est le plus répandu, est un jardin où est bâtie la ou les maisons du propriétaire. Il est clôturé par une imposante « tabia »⁽²²⁰⁾ et complanté d'arbres, le plus souvent de palmiers.

b) La « senia » est un jardin généralement planté d'arbres fruitiers (figuiers, vignes ou palmiers), mais où ne se trouve aucune maison bâtie.

c) Le « jnan » est un terme plus général que la « senia ». C'est un jardin sans maison, mais un jardin qui n'est pas irrigué, alors que la « senia » est plutôt un jardin irrigué.

d) La « fraya », enfin, est une parcelle de terre plantée d'oliviers où n'a été bâtie aucune maison.

Il va sans dire que la séparation entre ces divers types n'est pas rigoureuse et qu'il y a des types mixtes. Mais on peut remarquer qu'aucun nom spécial ne désigne la terre à céréales.

La conséquence morale de ce morcellement a été, en même temps qu'un attachement très grand du Djerbien à sa terre, une sollicitude plus grande à soigner le terrain qu'il exploite.

(220) Voir le chapitre iv sur l'habitat.

Néanmoins, depuis quelques années, l'essor considérable du commerce extérieur a porté un rude coup à l'agriculture.

Tout l'élément jeune de la population préfère quitter le pays pour se livrer, à l'extérieur, au commerce, source plus lucrative de revenus. Ceux qui restent à cultiver le sol sont généralement ceux qui ne peuvent plus mener la vie pénible de commerçant. Ceux qui émigrent confient leur propriété à quelques vieux parents et à leur femme; ils reviennent, une fois tous les deux ans, se retremper six ou sept mois dans l'atmosphère reposante de leurs pays natal. Aussi résulte-t-il, de ces conditions nouvelles, un certain abandon, un certain laisser-aller dont il ne faut, du reste, pas exagérer l'importance.

Les départs sont, en effet, compensés, parfois avantageusement, par la venue périodique des nomades du Sud, sur les points de plus grande émigration.

Comme le plus souvent, ces points sont parmi les plus pauvres de l'île, il n'en résulte guère de changements très sensibles. Et l'attachement du Djerbien à sa terre demeure. Presque aucun des Djerbiens qui s'expatrient ne reste plus de deux ou trois ans sans revenir passer six mois ou un an dans son « menzel ». La plupart, fortune faite, reviennent s'installer sur la terre de leurs ancêtres et achever leur vie dans le pays où ils ont coulé leurs jeunes années.

Cette économie agraire, objet de tant d'affection, repose presque exclusivement sur l'arboriculture et la céréaliculture.

II. — L'ARBORICULTURE

Les arbres

L'arbre-roi, à Djerba, est le palmier (*Phœnix Dactylifera*, « nakhla » en arabe, « taghla » en djerbi). Il est partout, partout il complète le paysage et on ne saurait imaginer un paysage djerbien sans une mosquée et un nid de palmiers. Avec ses dix, quinze ou vingt mètres de haut, le palmier a partout fière allure et donne à la campagne de Djerba cette élégance qui en fait le charme. Nulle part on ne le rencontre en cohortes serrées comme dans les oasis; ici la pauvreté de la

nappe superficielle impose une semi-dispersion qui est partout vérifiée.

L'espace qui sépare les troncs est très variable, mais l'aspect de palmeraie très claire demeure (voir photos). Du reste, on ne rencontre pas toujours des troncs isolés, mais souvent de véritables nids, de deux, trois, quatre et même neuf palmiers. Ce sont généralement les rejetons d'un même ancêtre qui parviennent à vivre « en famille » lorsque la nappe souterraine est assez abondante; ils prennent alors la silhouette d'une gerbe de feu d'artifice (voir photo planche VIII).

L'île de Djerba possède en tout 572.000 palmiers. Leur répartition est assez inégale. D'une façon générale, c'est le centre qui en est le plus dépourvu. Toute la périphérie de l'île est recouverte d'une bande plus ou moins large de palmiers; il y a là une affinité marquée pour les zones côtières qui ne peut s'expliquer que par le besoin insatiable des palmiers de plonger leurs racines dans un sol plus humide. Les régions qui peuvent s'enorgueillir de la plus riche parure de palmiers sont, sans conteste, la presqu'île d'Adjim d'abord, puis au Sud-Est, la presqu'île de Tarbella et Rhardaïa, au Nord-Est, enfin, toute la côte de Houmt-Souk à Rass-Taguermess.

Les palmiers sont de plusieurs espèces, donnant des fruits généralement assez médiocres quoi qu'en disent les habitants. Par ordre de valeur décroissante, on peut indiquer :

- 1° Le « lemsi », au fruit long, doré, doux, avec un arrière goût acide;
- 2° Le « aguiwa » au fruit jaune et court;
- 3° Le « mtata » au fruit verdâtre.

Ce sont les trois espèces cultivées, c'est-à-dire irriguées, les autres comme le « rotbi », le « temri », le « aami », vivent à l'état sauvage.

Le fidèle compagnon du palmier, le « réactif méditerranéen » par excellence, l'olivier (*olea europea*, « zitoun » en arabe, « tazemmourt » en djerbi) occupe ici la seconde place par le nombre, mais non peut-être par l'importance.

Le feuillage léger et sombre de l'« arbre de la paix » surmonte des troncs aux formes barroques et disloquées, aux proportions imposantes qui témoignent de leur âge vénérable. La majeure partie des oli-

viers de Djerba sont, en effet, plusieurs fois centenaires et un certain nombre datent probablement de l'époque romaine⁽²²¹⁾.

Divers indices, comme la multitude des huileries anciennes, laissent supposer que les oliviers étaient plus nombreux autrefois qu'à présent.

Il y a présentement 394.500 oliviers⁽²²²⁾. La répartition des propriétaires, possédant plus de 100 pieds par cheikhat, est particulièrement suggestive, quant à la localisation des oliviers :

Cheikhat de Taourit.....	1
— de Mahboubine.....	2
— d'Oualagh.....	7
— de Midoun.....	8
— d'Arkou.....	8
— d'Adjim.....	9
— de Beni-Maaguel.....	11
— de Sedouikech.....	12
— de Sedriane.....	13
— Beni-Diss.....	25
— d'El-May.....	36
— de Guellala.....	42

Les régions du Sud, du Centre et de l'Ouest ne sont qu'un vaste jardin d'oliviers. La disposition de ces arbres, sauf dans le cas assez rare de plantations récentes, est assez irrégulière et présente plutôt l'aspect d'un bois que celui d'une plantation.

Les distances entre les arbres sont extrêmement variables et on ne saurait même indiquer de distances approximatives.

Palmiers et oliviers par leur entremêlement sont caractéristiques du paysage djerbien, mais il serait erroné de croire, comme nous venons de le voir, que chacun de ces arbres ne possède pas sa zone de prédilection.

D'autres arbres et arbustes d'importance secondaire, mais encore fort appréciable, mettent une note originale dans l'arboriculture djerbienne.

(221) Voir plus haut p. 97.

(222) Sur ce chiffre plus de 50.000 appartiennent aux Halous.

PLANCHE XII



Semis de palmiers à Tiwadjen

A l'horizon, plantations d'oliviers et mer de Bou-Grara



Clichés S. TLATLI

Un des plus vieux oliviers de Djerba situé sur la route de Houmt-Souk - Hara-Kbira

Les 655.000 pieds de vigne sont presque exclusivement au centre (Oualagh, Tianest, Houmt-el-Arbah, Oued Ez-Zbib, Es-Sgala, Houmt-Bedouine, Mahboubine, Bahbah, El-Kraïna, Beni-Maaguel, etc.). Les variétés sont les variétés communes en Tunisie : le « tounsi » (raisin blanc), le « arichi » comprend les autres espèces.

Les régions d'El-May, Beni-Maaguel et Oued Ez-Zbib sont celles où la vigne est la mieux cultivée. Elle n'est nulle part grimpante.

Les 55.000 pieds de figuiers (*Ficus Carica*, « kerma » en arabe, « tamdit » en berbère), auxquels elle est associée, sont généralement de petits arbres présentant un aspect buissonnant et bas.

Les fruits sont petits et très sucrés, la peau est blanche (ko'ti), ou violette (soltani) et parfois jaune vert (daargi). Au Nord, dans la zone d'eau douce, on cultive des figuiers donnant des figues énormes, verdâtres et savoureuses (le « beïthar »).

Oliviers, palmiers, vignes, figuiers, tous arbres méditerranéens par excellence, constituent les éléments dominants de l'arboriculture de Djerba, mais non tous les éléments. Il y a, en effet, la « huerta » de la zone d'eau douce.

Ici tout a changé, le sol, l'eau, le paysage. Au sol lourd et relativement imperméable de la zone des oliviers du centre, a fait place une terre nettement sableuse et légère, l'eau douce a remplacé l'eau saumâtre; les bois d'oliviers et la ceinture de palmiers ont abouti à un verger touffu, à une « huerta » espagnole.

Pêchers (3.000)⁽²²³⁾, pommiers (25.000), poiriers (2.000), abricotiers (10.000), amandiers (25.000), pruniers (1.000) mêlent leur verdure, leurs fleurs et leurs fruits à ceux des orangers (8.000), des mandariniers (1.000), des citronniers (5.000), des grenadiers (25.000), etc. C'est une véritable fête pour la vue, pour l'odorat, pour l'ouïe, que de vivre quelque temps sous cet Eden enchanteur.

Sous des dômes de verdure embaumée, piquetée de fleurs aux nuances discrètes ou criardes, sous les branches qui plient sous les

(223) Ces chiffres m'ont été fournis par le Contrôle Civil de Djerba. En les rapprochant de ceux qu'indiquent M. Gendre (xii), on note certains changements : les palmiers sont passés de 372.600 en 1906 à 572.528 en 1937. Les oliviers de 309.000 à 394.500. La vigne de 510.000 pieds à 655.000. Et les arbres fruitiers, en général, de 3.900 à 160.000. Les augmentations sont donc très sensibles.

fruits lourds et gonflés de sève, serpente, à travers les nervures mobiles de l'ombre sur le sable blanc, l'eau qui chante son éternelle romance dans les étroits « saroutes », et qui introduit partout la gaieté et le bien-être dans une zone que côtoie de toute part un pays qu'étreint la sécheresse. Comme on comprend ici que les anciens aient déifié les éléments, et que les Egyptiens aient fait de leur Nil un Dieu omnipotent !

A l'ombre des arbres, ondulent les toisons des céréales ou se détachent, en lanières réunissant toute la gamme du vert, les carrés des primeurs, tomates et piments surtout, qui feront la joie des gastronomes tunisiens. Les légumes sont abondamment représentés, surtout par les carottes, navets, oignons, fèves, lentilles, etc.

Et l'on se remémore la phrase de Pline ⁽²²⁴⁾ « ... et tout cela produit en une même année et tous ces produits vivent de leur ombre mutuelle ».

Nous n'avons vu jusqu'ici de l'arboriculture que les arbres, c'est-à-dire le côté statique, mais notre intérêt doit se porter aussi sur le labeur de l'homme qui a créé de ses mains ce vaste jardin et qu'il entretient inlassablement; et nous nous demandons aussi, par réciprocité, quel est le rendement de ce travail, comment la nature récompense ces efforts. Nous sommes également amenés à envisager le complément de l'arboriculture : la culture des céréales.

III. — LES TRAVAUX ET LES JOURS

A. — Les labours

L'année agricole débute ici avec les premières pluies d'octobre-novembre.

Après la longue attente de l'été, les pluies de novembre donnent le signal des labours.

De tous côtés, de bon matin, on part pour les labours. Les uns vont labourer leurs olivettes, les autres leurs vignes, la plupart labourent pour les semailles qui se font le plus souvent dans l'espace

(224) Voir plus haut, p. 100.

laissé entre les arbres. La terre à labourer est tout près du « menzel » et, en général, le « menzel » se trouve dans la propriété même.

Donc assez peu de déplacements, sauf pour les olivettes qui sont surtout des « frawas ». La charrue, que partout on utilise, est l'antique araire qui a gardé sa simplicité primitive. Elle est le plus souvent traînée par un chameau, ou un mulet, ou même par un âne, mais jamais par des bœufs, trop coûteux à entretenir dans une île où les pâturages sont chose inconnue. Ceux qui labourent sont toujours les hommes, parfois à peine des adolescents, mais toute la famille travaille, et les femmes font des travaux parfois aussi pénibles que ceux des hommes, surtout chez les Berbères du Sud. Là, pendant que l'homme laboure le vignoble par exemple, la femme pioche, autour des pieds de vigne, l'espace que la charrue n'a pu atteindre, et les enfants vont garder les bêtes : quatre ou cinq moutons ou brebis. Si l'espace à labourer est trop vaste, on embauche des ouvriers. Ces ouvriers sont, soit des petits propriétaires qui ont achevé leur travail, soit surtout des nomades. L'ouvrier est ici très mal payé : cinq francs en général pour une journée de 10 à 12 heures, les repas étant sur le compte du propriétaire. De plus on ne prend des ouvriers que pour les travaux pénibles, car on préfère faire soi-même les autres.

Les labours effectués, on sème le plus souvent tout de suite, car on craint que la maigre humidité du sol se volatilise avant que les graines n'aient germé. Mais dans les zones d'eau douce ou même simplement d'eau abondante permettant quelque irrigation, on prend ses dispositions en conséquence pour avoir un bon rendement. La terre est labourée plusieurs fois, parfois fumée, avant de recevoir les grains.

On sème généralement de l'orge⁽²²⁵⁾, surtout dans la partie Sud,

(225) Voici quelques noms berbères agricoles :

Olivier : « fazemmourt »;

Huile : « oudhi »;

Palmier : « taghla »;

Vigne : « tizimourin »;

Figuier : « tametchif »;

Blé : « yerden »;

Orge : « tamzin »;

Lentille : « tinifin »;

Sorgho : « Illi ».

un peu de blé, et même beaucoup quand les pluies ont été abondantes, beaucoup de lentilles également et aussi des fèves ⁽²²⁶⁾.

L'assolement n'est pas pratiqué régulièrement. Il est fonction de la pluie. Tel terrain pourra, pendant les vaches grasses, porter successivement deux récoltes d'orge et une récolte de lentilles, alors qu'il restera en jachère lorsque les vaches maigres seront venues.

La période des labours est relativement courte. Généralement et sauf des pluies tardives, au début de décembre, tous les labours sont terminés, toutes les semailles ont été faites.

On a à peine le temps de souffler quelques jours, car la récolte d'olives est proche et il faudra bientôt s'y atteler.

B. — L'époque des olives

La cueillette débute dès les premiers jours de la mi-décembre, parfois même avant si l'année est bonne.

Malgré l'hiver et parfois les coups de froid, toute la famille quitte le « menzel » avant le lever du jour et on s'achemine dans les petits sentiers creux, vers la « fraÿa » d'oliviers. Comme la plupart des olivettes sont situées dans le centre de l'île, on parcourt une distance en rapport avec l'éloignement de son « menzel ». L'homme marche généralement à pied. La femme est sur un petit bourriquot trotteur ou au sommet d'un chameau indolent, des enfants sont logés, de part et d'autre, dans le creux des « zambil ».

Dès qu'on arrive on s'installe pour la cueillette. On étend sous l'olivier plusieurs couvertures, celles mêmes que portaient les femmes pour venir, et la cueillette commence. C'est presque exclusivement une œuvre féminine. Elles sont là, deux ou trois, grimpées sur les branches et, avec agilité, font tomber la pluie des olives. Lorsque la récolte est bonne, la joie est sur tous les visages; les vieux refrains fusent derrière les feuillages et les enfants ramassent les olives égarées hors des couvertures. Cette joie méditerranéenne de la cueillette des olives connaît une intensité particulière dans l'île des Lotophages;

(226) R. Stablo indique (L.VIII, p. 68) 754 hectares de blé et 5.621 hectares pour l'orge en 1938.

ceux qui cueillent sont presque tous, en effet, propriétaires de leurs oliviers qui ont été ceux de leurs ancêtres et qu'ils ont connu tout bambins lorsqu'ils venaient eux aussi à la cueillette.

Cette même « joie méridionale de boire le vin de sa vigne »⁽²²⁷⁾, on la retrouve ici transposée pour l'huile.

Pendant que la femme et les enfants procèdent, en effet, à la cueillette, l'homme, juché sur son chameau, se charge du transport des olives vers les « maasseras », ces pressoirs d'un autre âge. Elles méritent par leur originalité et par leur nombre (284) qu'on s'y arrête un instant.

Lorsque vous demanderez à un Djerbien de vous conduire à une « maassera », il vous mènera devant une coupole qui surgit à ras de terre, et vous dira que vous êtes arrivé. En réalité vous n'êtes que devant la partie extérieure, souvent, du reste, négligée. La « maassera » ne se trouve pas sur terre : elle est en dessous.

On y pénètre par un étroit couloir qui s'enfonce rapidement sous terre. Avant l'entrée se trouve un petit puits dont l'eau, chauffée, fera surnager l'huile au moment opportun. L'intérieur est une vaste salle assez sombre, voûtée, de près de 8 mètres sur 2 mètres. Les côtés sont percés de vastes ouvertures, en face s'ouvre une large porte voûtée.

Les ouvertures du côté gauche sont au nombre de quatre, cinq ou six, et chacune d'elles donne sur une espèce de petit placard creusé à même la roche (le « maghsen »), qui communique avec la partie supérieure par une petite ouverture. Lorsque le chameau arrive avec sa charge, on l'arrête à côté de l'ouverture extérieure de ce « placard » par laquelle on verse ainsi les olives. Cela évite au chameau de faire du chemin en plus, et de plus chaque cultivateur a son « placard » à lui où il peut accumuler ses olives en attendant que son tour vienne de les presser.

La porte située en face s'ouvre sur une salle circulaire, celle précisément située sous la coupole extérieure; son diamètre est d'environ 4 mètres (voir planche XIII).

(227) J. STON, *La France méditerranéenne*, p. 121.

Au milieu de cette salle s'élève, à près de 50 centimètres au-dessus du sol, un « haoudh » circulaire de près de 2 mètres de diamètre, sur lequel sont disposées les olives. Deux énormes pierres en forme de tonneau, les « akikas », roulent autour de l'axe central sur la surface du « haoudh ». Un petit âne ou un mulet, attelé à l'extrémité du bâton qui entraîne les « akikas », permet à ces « tonneaux en pierre » de tourner et d'écraser de la sorte les olives répandues sur le « haoudh ».

La pâte ainsi obtenue s'écroule dans le « nencir », canal circulaire disposé autour du « haoudh », d'où on la retire pour la placer dans des espèces de paniers en alfa, plats et circulaires : les « chamis ». C'est la première opération qui s'achève.

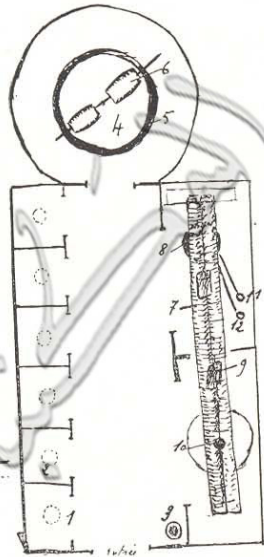
Les deux ouvertures qui donnent sur le côté droit permettent d'entrer dans une salle contiguë à la première : c'est là que s'effectue la seconde opération.

Dans une extrémité de cette salle se creuse, dans le sol, un trou circulaire d'un diamètre égal à celui des « chamis ». C'est là qu'on place ces paniers gonflés de pâte d'olive. Lorsqu'on en a entassé un certain nombre, on fait jouer la presse (boudraar) qui est placée au-dessus d'eux. Cette presse est constituée par deux troncs de palmiers accolés, sur lesquels on a disposé des pierres pour les alourdir.

Ce « boudraar » est descendu par un système placé à l'extrémité opposée au trou des « chamis ». Ce système comporte une vis en bois (ech-chamâa) qui passe entre les deux palmiers et qui est terminée par un poids en pierre. Deux hommes au moyen d'un axe font monter le poids, puis, lorsque tous les « chamis » sont disposés, laissent le poids (le « cheikh » comme on l'appelle dans le Nord de l'île et le « bantal » comme on le désigne à Guellala) descendre et entraîner avec lui les deux troncs écraseurs des palmiers (boudraar). La pâte pressée laisse s'écouler l'huile qui vient remplir une vaste jarre placée en terre. Entre-temps on a facilité la séparation du « marjin » (déchets) de l'huile en versant l'eau chaude dont nous avons parlé. Telle est la seconde et dernière opération du pressage des olives.

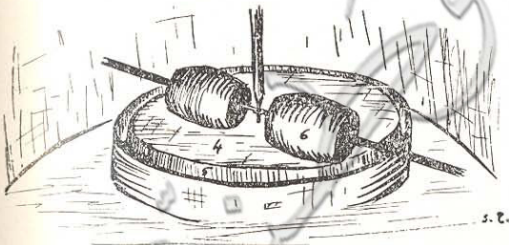


Entrée d'un "maassera" souterrain



Plan d'une « maassera »

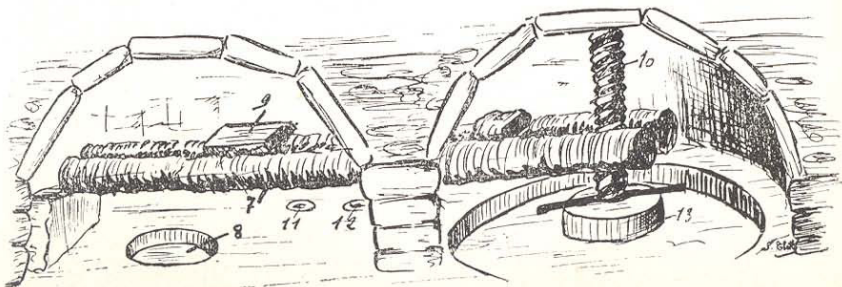
- 1: magasin pour olives.
- 2: ouverture supérieure du magasin.
- 3: puits
- 4: « haoudh » (surface d'écrasement).
- 5: « nemicr » (canal récepteur).
- 6: « akika » (tonneau compresseur).
- 7: « boudraar » (tronces de palmiers compresseurs).
- 8: trou où l'on dispose les « chouami ».
- 9: poids.
- 10: « ech-chamaa » (vis de compression).
- 11: jare où s'accumule l'huile.
- 12: jare où s'accumule le « marjin » (déchets).
- 13: « ech-chaieb » ou « bental » (servant de poids).



Instruments d'écrasement



"chamma" remplie de pâte. Solive



On voit donc que la méthode et les instruments sont demeurés rudimentaires, mais non dénués de cette ingénuité que donne une longue expérience. Ils montrent bien ou plutôt confirment l'ancienneté de toute cette civilisation oléicole de Djerba.

Une seule question demeure obscure et inexplicable : Pourquoi les « maasseras » sont-elles creusées sous terre ?

Il y a de quoi s'intriguer de prime abord, et puis on pense que le pressage des olives s'effectue toujours en décembre-janvier, c'est-à-dire dans une saison froide; or la séparation de l'huile du « marjin » doit s'effectuer dans une atmosphère chaude; seul le sous-sol pouvait fournir cet isolement thermique et cette tiédeur.

Ces types de « maasseras », avec quelques variantes, mais un aspect toujours vétuste, sont presque les seuls employés. On a bien créé trois ou quatre pressoirs modernes du côté de Midoun, mais le résultat a été plutôt décevant. Les Djerbiens, traditionalistes dans l'âme, ont préféré rester fidèle à leurs bonnes vieilles « maasseras », qui, mieux que les pressoirs modernes, laissent tout son sauvage parfum à l'huile de Djerba.

L'huile ainsi obtenue est soigneusement renfermée dans les énormes jarres de Guellala, dont chacun possède une collection.

Le rendement des oliviers de Djerba est extrêmement capricieux. Il est facteur de la pluviométrie et aussi de l'âge des arbres.

On peut, néanmoins, compter en moyenne une récolte appréciable tous les trois ou quatre ans. Un exemple est très éloquent à ce sujet : La Direction Habous possède 50.000 oliviers à Djerba. Or le rapport de ces oliviers a été, en 1936, de... 400 francs et, en 1937, de... 800.000 francs⁽²²⁸⁾.

Ainsi le rendement lors des meilleures années ne dépasse guère 16 francs par pied en moyenne. Il est très nettement insuffisant et même mauvais.

(228) Ces chiffres m'ont été obligeamment fournis par le représentant des Habous, Si Djilani Chalakhi; je l'en remercie vivement, ainsi que des services qu'il m'a rendus lors de mon séjour à Djerba.

Est-ce que cette production permet une exportation à l'étranger ? A peine, car d'une année à l'autre la production est très instable⁽²²⁹⁾.

Certaines années mauvaises, Djerba importe même de l'huile d'arachide⁽²³⁰⁾.

Les oliviers ne donnent donc pas ce qu'on en attendait. Outre l'huile, ils fournissent néanmoins, par leurs tailles, des quantités de bois, combustible par excellence pour les fours des potiers.

Les feuilles même des oliviers servent souvent de fourrage au menu bétail pendant la taille, lorsque l'herbe s'est faite rare.

Avec la mi-janvier a pris fin la campagne des olives. Pour de longs mois, jusqu'en avril, commence le repos de l'hiver qu'on remplit de menues occupations.

C. — Occupations hivernales

Pendant trois mois au moins, de janvier à avril, les cultures n'exigent pour ainsi dire pas de soins, du moins dans la majeure partie de l'île et permettent à l'homme de se reposer ou de consacrer son activité à un autre domaine; c'est cette solution qu'adoptent la plupart des agriculteurs.

Que font-ils ?

La plupart se transforment en tisserands; déjà, pendant les périodes précédentes, ils avaient occupé les loisirs que leur laissaient l'agriculture à tisser dans leur atelier familial, situé le plus souvent dans leur propriété même. Nous aborderons plus loin cet aspect de l'économie djerbienne.

D'autres vont participer à la campagne de la pêche aux éponges.

Certains, les petits propriétaires surtout, s'embauchent comme ouvriers agricoles dans la « huerta » de la zone d'eau douce, car dans cette partie de l'île l'agriculture, par sa variété même, n'autorise aucun repos.

(229) Voir le tableau sur les exportations et importations, pp. 182-183. En moyenne, production d'un million de kilogrammes d'huile tous les cinq ans (LVIII, p. 169).

(230) Voir le même tableau

Orangers, citronniers, mandariniers sont, en effet, en pleine récolte. Les arbres ont d'excellents rendements qui suffisent non seulement à la consommation familiale, mais permettent une exportation intéressante vers les territoires militaires du Sud. Les territoires militaires constituent, en effet, un débouché appréciable, non seulement pour les agrumes, mais encore pour tous les autres fruits d'été et de printemps, ainsi que pour les primeurs. Il y a là une source de revenus qu'il dépend des Djerbiens d'accroître en organisant et en intensifiant en conséquence leur travail.

En quoi consiste ce travail ? Presqu'exclusivement dans l'irrigation : arbres et légumes ne peuvent se maintenir qu'au prix d'un arrosage constant qui ne cesse qu'un mois ou deux durant toute l'année.

L'irrigation comprend deux opérations : l'extraction de l'eau et sa répartition.

Comment se fait l'extraction ?

C'est le vieux système employé dans toute l'Afrique du Nord et maintes fois décrit : le « senti » ⁽²³¹⁾.

Un terrain fortement incliné (la mojra), ayant une longueur égale à celle du puits, permet au chameau qui tire l'eau de monter la pente lorsque le « dlou » qui puise l'eau est vide et de la descendre lorsque le « dlou » est chargé.

Là réside toute l'ingéniosité du système.

Un adolescent, parfois même une femme, se charge de conduire le chameau dans l'interminable navette de la « mojra ». Et, interrompant le chant plaintif de la « jarara » (la poulie), le « dlou », débordant d'eau, se déverse dans un éclaboussement de fraîcheur dans un étroit bassin, le « hjir », d'où l'eau s'achemine vers le bassin (voir photo planche XIV).

En quoi consiste la répartition ?

Lorsque le bassin est rempli, on le débouche. La pression qui s'exerce permet à l'eau de serpenter assez loin dans le réseau des canaux. Ces canaux (les « sakiats » des Arabes, les « sarouts » des

(231) De là est venu le mot « senia » (jardin) dont le sens primitif est celui de terre irriguée.

Djerbiens) sont généralement bâtis en pierre pour que l'eau ne se perde pas dans le sable. Leur largeur, toujours exiguë, n'atteint jamais 20 centimètres. Chaque « chrak », qui est une subdivision du jardin, possède son « sarout » principal et parfois plusieurs. Des canaux secondaires en terre viennent s'embrancher au « sarout » en pierre pour conduire l'eau vers le carré qui entoure chaque arbre. De même que la cueillette des olives, l'irrigation est presque essentiellement féminine. La Djerbienne aime, en effet, aussi bien que son mari, « cultiver son jardin ». Elle préside, une pioche à la main, à la ration de chaque arbre. Celui-ci est-il plus jeune, plus vigoureux ou bien plus fécond, sa ration en eau est aussitôt augmentée en conséquence; ce palmier devenu vieux, improductif, subit de sévères restrictions. Le carré à peine rempli, elle ferme son entrée par un peu de terre et passe au suivant. Les légumes (carottes, navets, oignons, ail, maïs, fèves, poivrons — beaucoup de poivrons primeurs — tomates; en été : melons, pastèques, courges, etc.) se pressent sous les arbres qui les ombragent. L'eau alimente en même temps légumes et arbres fruitiers.

Mais cette irrigation ne s'exerce pas seulement dans la zone d'eau douce. Elle se pratique dans toute l'île pour certaines espèces de palmiers : le « lemsi », le « aguiwa » et le « mtata ».

Les mêmes procédés sont employés.

Souvent autour du puits, lorsque la terre est sableuse, on s'efforce d'entretenir quelques carrés de légumes, carottes, piments et melons, surtout des lentilles — beaucoup de lentilles ⁽²³²⁾ — et un peu de gesse comme fourrage. C'est le cas en particulier de Tiwadjen qui utilise le sable fertile de la plage surélevée de Tlatt, et quelques jardins autour de Houmt-Souk que le puits artésien alimente en eau assez impropre au jardinage ⁽²³³⁾.

(232) Se plante en automne et se récolte en mars.

(233) L'eau artésienne est utilisée pour à peine une cinquantaine de jardins. On paie suivant l'étendue de sa propriété. Autrefois, le puits arrosait davantage, mais l'eau diminuant, on a limité l'étendue des jardins.

A Adjim, l'eau artésienne est rejetée vers la mer sans avoir été utilisée, alors qu'elle est bien meilleure que celle de Houmt-Souk. On assiste ainsi à cet état de choses paradoxal d'une terre fertile et nue, cotoyant une eau abondante et douce, qui va se jeter inutilement dans la mer.



Dans la « huerta » de Mahboubine

Au premier plan : un bassin collecteur d'eau qui arrive d'un puits dont on aperçoit la poulie (derrière le palmier à droite). De là l'eau rayonne dans les ramifications des « sakiats ».

Au second plan : à gauche, le « magasin de la paille » et, derrière le bassin, l'écurie des bêtes.

Cette disposition est fréquente dans une grande partie des jardins de la « huerta ».



Clichés S. TLATLI

Verger d'orangers et d'arbres fruitiers dans la « huerta » du Nord-Est

Noter une canalisation d'eau à fleur de terre

Autour de Houmt-Robana, la nappe d'eau douce réapparaissant, on retrouve la « huerta » du Nord sur un domaine bien plus limité.

D'autres moyens d'irrigation à la fois plus curieux et plus rares sont employés.

Le long de la falaise de Guellala, à travers les ravins qui burinent ses flancs, la main de l'homme a amenagé une petite culture étagée si spécifiquement méditerranéenne. Quelques pieds de vignes, des figuiers, un nid de palmiers, constituent la maigre parure de ces minuscules jardins en cascades.

Evidemment on est loin, bien loin, de la « huerta » du Nord et même des jardins du Sud, mais il y a là une adaptation curieuse pour le seul relief de l'île qui méritait d'être noté. De petits barrages en terre, les « chaaba », les mêmes qu'on retrouve dans le Djebel Nefousa⁽²³⁴⁾ retiennent quelques temps les eaux de pluie de l'automne et de l'hiver. Cela crée ces modestes jardins en miniature qui mettent un trait original dans la nudité désolante des marnes gypseuses de la falaise.

En février-mars se fait l'importante opération de la fécondation des palmiers (le « todkar ») : le pollen d'un palmier mâle (dhokar) est secoué sur les fleurs du régime du palmier femelle. Avec le mois d'avril cesse le repos hivernal — repos tout relatif du reste — car la belle saison est toute proche. Jusqu'au 20 avril, les terres laissées en jachère sont plantées en sorgho (le « gsab » des Djerbiens) si la pluviométrie n'a pas été avare. Les récoltes de « lagmi » et de céréales sont proches, et on se prépare de nouvelles moissons de sorgho pour la fin de l'été.

D. — La belle saison : « lagmi » ; moissons ; dattes

Pendant six mois, de novembre à avril, on a peiné et sué pour se préparer une « belle saison » pour avoir une abondante récolte de « lagmi », de céréales et de dattes. Ce sont après les six ou sept mois de labeur, les cinq ou six mois de récompense... ou de déception.

(234) IX, pp. 97-103.

I. LE « LAGMI ». — En avril commence la récolte de la sève de palmier (le « lagmi »); elle dure jusqu'en octobre. Dans un pays où la « pénitence de l'eau » est de rigueur, surtout pendant la saison chaude, le lagmi est un secours providentiel très apprécié.

L'extraction du « lagmi » du palmier est une opération très délicate, et le Djerbien préfère en laisser la responsabilité à un de ces nombreux arrivants accaras, ou nomades du Sud, spécialistes en la matière, qui bénéficiera de la moitié de la production.

L'arbre est débarrassé de sa touffe de feuilles et l'on creuse, sur le cône de végétation, une rigole circulaire autour de laquelle on attache deux ou trois gargoulettes pour recevoir la sève. On arrive ainsi à recueillir, pendant six mois, une quantité quotidienne voisine de dix litres. Cette terrible hémorragie est parfois fatale au palmier; aussi a-t-on soin de choisir un sujet jeune et vigoureux. Certains arrivent ainsi à supporter sept ou huit saignées, et l'on peut s'en convaincre en comptant sur le tronc de l'arbre le nombre d'anneaux qui marquent ses blessures. L'Etat s'efforce également de préserver la forêt de palmiers en percevant une taxe d'une vingtaine de francs sur chaque saignée.

Mais le Djerbien aime trop son « lagmi » pour y renoncer. Au petit jour, il grimpe à son palmier au moyen de la « ouasla » (voir photo planche xv) et descend ses deux ou trois cruches ruisselantes de rosée et débordantes de « lagmi », glacé par la fraîcheur de la nuit.

D'un aspect blanchâtre et trouble, le « lagmi » a un goût sirupeux aigrelet assez agréable, qui devient piquant et acide dès qu'on le laisse fermenter, c'est-à-dire après une durée de 24 heures. Les Djerbiens, comme tous les gens du Sud, en sont très friands et ne dédaignent pas de le consommer fermenté malgré les prescriptions formelles de la religion.

Le « lagmi » est vendu au marché de chaque agglomération et certains palmiers arrivent à rapporter au cours d'une saison jusqu'à 150 francs; les revenus dépendent de la qualité du « lagmi », qui suit la même échelle de valeur que celle des fruits: « lemsi », « aguiwa », « mtata ». Les autres espèces sont très rarement saignées.

Mais le « lagmi » n'est pas le seul produit du palmier, dont le

nom seul « taghla » signifierait précieux. En principe, rien ne se jette du palmier :

1° Les dattes servent de nourriture pour l'homme; les noyaux, concassés ou « nwa », constituent une nourriture fortifiante pour les chameaux, les noyaux sont un produit très courant, se vendant au marché comme s'il s'agissait d'orge ou d'avoine. Le « nwa » de Djerba est, du reste, insuffisant et l'on doit en importer des Kerkenna⁽²³⁵⁾.

2° Le « lágmi » est une véritable source végétale.

3° Les palmes sèches sont utilisées pour constituer les barrages des pêcheries, où elles sont renouvelées généralement chaque année. Les palmes, après leur arrachage, ne sont pas inutilisées : les feuilles arrachées servent de combustible, la tige médiane, divisée en filets plus fin, sert à la confection des nasses pour les « achouchas »⁽²³⁶⁾ (chambre de prise des poissons).

4° Les palmes vertes permettent de tresser d'excellents cordages, des coufins, des éventails et les charmants pétases dont la forme reflète la croyance de celles qui les portent. Les femmes wahabites ont, en effet, le pétase classique à bords étroits, la « dhalala » comme elles l'appellent, les femmes orthodoxes, malékites ou hanéfites portent le chapeau à larges bords, la « mdhala » nord-africaine.

5° La gaine du pétiole sert de combustible.

6° Le régime dépourvu de ses dattes donne une espèce de crin qui remplace la laine pour les matelas et qui permet également de faire des cordes très solides, ainsi que des nasses.

7° Les troncs, ou plus exactement les stipes des palmiers morts, sont sciés en deux dans le sens de la longueur et fournissent les « sanour » ou poutres du plafond, ou bien constituent des instruments de pressoir (boudraar), ou un point d'appui pour la poulie des puits.

(235) « Le troc se fait souvent d'une façon curieuse, la jarre est échangée contre son contenu (melia) en noyaux de dattes, plus souvent l'échange se fait contre deux ou trois melia » (VIII, p. 24).

(236) Voir plus loin p. 156.

On comprend à présent tout le culte et l'affection dont les Djerbiens entourent leur palmeraie et pourquoi chaque palmier poussé n'importe où, même dans la cour d'une maison, n'est jamais arraché.

II. LES CÉRÉALES. — La culture des céréales est ici, comme dans tout le Sud, comme dans toute l'Afrique du Nord, une simple tentative, un essai où le hasard joue le rôle prépondérant. On ne laboure et on ne sème que lorsqu'il a plu en automne. Ainsi en 1938 il n'a pas plu et on n'a pas semé. Dans ce cas là, il n'y a plus de hasard. Mais lorsqu'on a semé, les pluies d'hiver et de printemps influent sur les résultats de la récolte.

En général, lorsque les graines ont bien germé au début, elles craignent les impondérables pluviométriques, à Djerba, moins que dans tout le Sud pour deux raisons. A cause des rosées et aussi de l'irrigation, car, sauf année exceptionnelle, les céréales sont arrosées à l'eau de puits, pendant le printemps, à peu près sur toute l'île. Mais si les pluies d'hiver et de printemps ont fait défaut, l'irrigation est insuffisante, l'épi ne peut se former et la tige se dessèche. Aussi peut-on compter en moyenne, sur trois années, une bonne récolte, une très médiocre ou nulle et une médiocre.

Pour une région africaine de 33° 50', ce n'est pas si mal que cela. Cependant la plaine de Casablanca-Rabat, située à la même latitude, peut soutenir très avantageusement la comparaison avec Djerba à cause de sa pluviométrie plus abondante.

Moissons et battages des grains se font vers la fin mai, début juin. Ils utilisent des instruments fort simples : La faucille pour moissonner, le sabot des mulets tournant sur la surface bâtie de la « mandra » (l'aire) pour le battage.

On plante surtout de l'orge, moitié moins de blé dur et autant de sorgho.

La production est évidemment assez variable⁽²³⁷⁾.

En 1937, on a récolté 12.000 quintaux d'orge.

(237) « 10.739 quintaux de blé en 1937 et 16.279 en 1939; les années 1938 et 1940 n'ayant vu mûrir aucun épi. De même au cours de cette période la seule récolte importante d'orge fut celle de 1939 avec 15.562 quintaux. Le sorgho n'a produit que 1.063 quintaux en 1937 et 809 en 1939 » (I.VIII, p. 68).

En 1938, on ne récoltera rien puisqu'on n'a pu semer.

Cette production est très nettement insuffisante et ne peut nourrir, à moins d'année très bonne, la population djerbienne que pendant quelques mois. Aussi Djerba doit-elle importer de grosses quantités de céréales. La variation énorme de ces importations concrétise l'instabilité des récoltes ⁽²³⁸⁾.

Les chiffres montrent bien combien Djerba est tributaire de l'extérieur et qu'elle est très loin de se suffire à elle-même, puisque certaines années, comme 1934, elle a dû importer 23.000 quintaux de céréales. Cette préoccupation pour une île est d'une importance capitale.

De même que l'alimentation en eau, l'alimentation en céréales soulève donc un sérieux problème, bien moins aigu, il est vrai, que celui de l'eau. Mais on voit déjà que les problèmes vitaux commencent à être nombreux pour cette île surpeuplée. Cela explique dans une très large mesure l'émigration ⁽²³⁹⁾.

Par contre, la surabondance des palmiers explique l'immigration annuelle qui se fait vers Djerba.

Elle se fait principalement vers la fin juin et le début juillet, et parfois au début d'août, lorsque les nouveaux venus ont achevé leur récolte. Ce sont surtout des Accara, des Ouergemma, des Jbalia (les gens de la montagne) qui arrivent en particulier de Médénine et Tataouine. Ils viennent d'autant plus nombreux que leur récolte a été plus mauvaise. 300 à 400 familles ⁽²⁴⁰⁾ arrivent ainsi chaque été, les uns ayant suivi l'itinéraire Médénine-Djorf-Adjim, les autres Médénine-Zarzis-El-Kantara. Ils se rendent principalement dans les zones de palmiers, c'est-à-dire au Nord, Nord-Ouest et Ouest, et font toutes sortes de travaux agricoles en attendant la récolte des dattes.

Ils irriguent le sorgho, les légumes d'été ou la « huerta » de l'Est. Les Djerbiens, qui ont besoin, à la fois, d'ouvriers agricoles et d'ache-

(238) Voir tableau sur les importations, pp. 182-183.

(239) Voir le chapitre des « Djerbiens hors de Djerba ».

(240) Ces chiffres m'ont été communiqués par M. le Contrôleur Civil de Djerba à qui je renouvelle mes remerciements.

leurs pour leurs dattes, voient d'un très bon œil cette immigration et même la favorisent ⁽²⁴¹⁾.

Les immigrants restent jusqu'à la fin de l'été et ne repartent qu'après la récolte de dattes, emportant avec eux leur provision de dattes et de figues séchées pour l'hiver.

Le moment est venu pour eux, en effet, de songer à leurs propres semailles sur le continent.

Toutes les espèces de dattes ne peuvent se conserver. Le « rotbi » et le « mtata » doivent se manger frais lors de la cueillette, le « aammi » sert le plus souvent de nourriture pour les bêtes, les chameaux en particulier. Le « temri » se conserve, mais est d'une qualité médiocre, enfin le « lemsi », la meilleure datte de Djerba, se conserve, mais se vend surtout fraîche, à l'extérieur, à Tunis, Sousse et Sfax.

A la même période, la plupart des arbres fruitiers de la « huerta » et du reste de l'île produisent abondamment.

La vigne produit de grosses quantités de raisin qui est principalement consommé frais. On en expédie beaucoup vers les territoires militaires et le restant, séché, constitue le « zbib » ⁽²⁴²⁾ dont on fait des réserves pour l'hiver.

Mais malgré tout, la quantité de raisin permettait d'autres débouchés. Aussi les Djerbiens en ont-ils fait du vin. Ils ne vous diront, du reste, jamais qu'ils fabriquent du vin.

Ils s'en défendent, scandalisés, car la religion musulmane le défend. Mais ils sont assez subtils pour tourner la difficulté.

Avec la qualité de raisin dite « asli » (mielleux) ils fabriquent du « aacir », c'est-à-dire du « pressé » qu'ils considèrent comme du jus de raisin.

« ... Ainsi tel moine, d'un roman célèbre, écrit finement Monchi-court, qualifiait de poisson, une poularde, afin d'en pouvoir goûter durant une période d'abstinence. Le AACIR est un vin riche en alcool,

(241) Mais, aimant avoir la sécurité chez eux, ils soumettaient les arrivants à une curieuse coutume qui consistait à les dépouiller de leurs armes à Adjim et El-Kantara, sous prétexte d'avoir une caution en cas de vol. Les objets déposés leur étaient rendus lors de leur départ.

(242) Qui a donné son nom à Oued Ez-Zbib.



La « ouasia »
On monte le long des palmiers au moyen d'une « ouasia »,
qu'utilise ce Djerbien (premier plan)



Clichés S. TLATLI

Hommes et femmes collaborent au labour des figuiers
Au premier plan, un enclos en pierres (région d'Oursiren).

titrant 16 à 17 degrés et qui ressemble au Madère ou au Samos. Il serait excellent s'il était bien préparé et si on ne le conservait souvent dans des jarres mal odorantes » (243).

La fortune de Djerba sera faite le jour où une coopérative dirigée par les minorités non musulmanes de l'île (244) s'organisera pour fabriquer proprement, pour l'exportation, du vin de cru, qui pourra rivaliser avec celui de l'Archipel grec.

Les Juifs des deux haras fabriquent bien du vin, mais il s'agit simplement de vin « cachir » destiné à leur consommation propre.

Les figues qui mûrissent en été se mangent surtout fraîches, une petite partie est séchée et constitue la « chriha » que le Djerbien conserve dans l'huile pour son alimentation hivernale.

Dans la « huerta », la plupart des arbres fruitiers énumérés portent leurs fruits pendant les mois d'été.

Ainsi, dans cette belle saison, les productions s'échelonnent de manière à équilibrer la répartition des diverses espèces de fruits, à travers le temps, pour permettre au Djerbien de savourer constamment les produits de sa terre et de son labeur.

La vocation agricole de Djerba est donc indéniable et attestée par son long passé. Malheureusement, un conservatisme étroit a maintenu les vieilles méthodes de cultures et de production. Faut-il le regretter. Il ne semble pas, car on voit difficilement Djerba parcourue par des tracteurs et des charrues américaines, et son atmosphère empuantie par la fumée des presses mécaniques. Cela serait une espèce d'anachronisme. Djerba cesserait de vivre dans la majesté de son atmosphère biblique. Tout y perdrait, le charme, la poésie et aussi le rendement, car la terre serait vite épuisée.

Mais si sobre et si économe que soit le Djerbien, il ne peut se suffire de l'agriculture trop déficiente. Il sera obligé de recourir à l'importation pour combler cette insuffisance, et il sera, par là même,

(243) MONCHICOURT, *Mœurs indigènes : répugnances ou respects relatifs à certains animaux* (R. T., t. xv, p. 17).

(244) Car la religion musulmane défend à ses fidèles de fabriquer toute boisson fermentée.

amené à chercher, dans d'autres domaines, un ou plusieurs compléments à cette économie. C'est une idée dont il faut se pénétrer avant d'aborder ces autres domaines. L'agriculture n'a pas permis de spécialisation, elle a été plutôt un stimulant pour des économies nouvelles : c'est elle qui a fait du Djerbien un pêcheur et un marin hors pair, un tisserand d'une rare habileté, un potier artiste et laborieux, et même un émigré professionnel.

CHAPITRE II

LA VOCATION MARITIME

« La mer a ordinairement été le champ, semé de dangers et d'incertitudes, de ceux qui n'en avaient pas d'autres à cultiver ».

(Ch. PARAIN, « La Méditerranée », p. 55).

Les incertitudes et les déceptions de l'agriculture ont poussé le Djerbien de très bonne heure vers la mer. La prodigalité de celle-ci en a fait un marin dans l'âme. Mais on retrouve toujours un rapport étroit entre la pauvreté ou la richesse du sol, et le plus ou moins grand développement de la vie maritime. La « huerta » du Nord-Est a, par sa richesse, retenu l'homme à la terre, et on ne trouve pratiquement ni pêcheurs, ni pêcheries dans cette partie de l'île. La presque île déshéritée d'Adjim ou la zone pauvre de Melita ont poussé leurs habitants vers la mer. Ils se sont livrés soit à la pêche, soit au cabotage.

I. — LA PECHE AUX POISSONS

1. — Le milieu

Le littoral de la Méditerranée est très inégalement favorisé pour la pêche qui, en partie, dépend de l'extension du plateau continental. A ce point de vue, le golfe de Gabès est, à coup sûr, un des lieux les plus favorisés de la Méditerranée. La faible profondeur des fonds (on n'y

trouve presque jamais plus de 30 mètres de fond ⁽²⁴⁵⁾ permet une luminosité et une chaleur particulièrement favorable à la vie animale et végétale. D'immenses prairies de *Zostères* et de *Posidonies* matelasent, de leurs longs rubans enchevêtrés, le fond moelleux de vase et de sable fin, des hauts-fonds de la Petite Syrte, et retiennent dans leur épaisse chevelure la gelée vivante du *plankton*, et une foule de petits organismes animaux ou végétaux, menu quotidien d'une infinité de poissons, d'invertébrés, de crustacés et de coquillages.

Près des éponges, qui ont une tendance particulière à se fixer sur les rhizomes de *Zostères*, se tapissent les oursins, les étoiles de mer, le murex, les pieuvres, les seiches, etc... Aux cohortes frétilantes et aventurières des daurades (arabe : « ouarka ») viennent se mêler les troupes migratrices des bonites (arabe : « balamit »), des maquereaux (arabe : « scoumbri »), les loups (arabe : « karous »), les marbrés (arabe : « mankouss »), les pageaux (arabe : « morjane), les mulets (arabe : « bouri »), voisinent avec des poissons plats comme les raies, soles, etc...

Dans les cavités rocheuses du travertin qui entoure Djerba se logent l'imposant merou (arabe : « menani ») ou les fameux rougets de roches (arabe : « boukit ») à la livrée éclatante, qui atteignent des proportions presque uniques au large de Guellala. Des poulpes et des pieuvres (arabe : « karnit ») coulent leur masse visqueuse aussi bien dans les cavités que sur les prairies d'algues que peuplent de nombreuses seiches (arabe : « sibia »).

Et toutes ces espèces si nombreuses, si variées, ne sont pas représentées seulement par quelques individus, mais par une foule pullulante qui donne à ces eaux une richesse particulière.

C'est que, outre la faible profondeur du plateau continental, un autre facteur a considérablement favorisé ce développement intense de la vie animale et végétale : les marées ⁽²⁴⁶⁾.

La marée, par ses mouvements, par son flux et reflux, par les courants qu'elle entraîne, a été à la fois un instrument de nourriture et de nettoyage. Elle a contribué à entraîner constamment la gelée vivante

(245) Voir plus haut p. 18.

(246) Voir plus haut p. 21.

du *plankton* et les petits organismes animaux ou végétaux. Ce renouvellement, ce brassage quotidien de la nature nourricière, a été à la base du développement de la faune marine. Une preuve très simple en est donnée par le fait que les lieux de développement maximum de la pêche en Méditerranée correspondent à peu près aux lieux où se produisent les marées : golfe de Gabès et golfe de l'Adriatique⁽²⁴⁷⁾.

Les courants de marées ont considérablement favorisé cette mine de richesse inépuisable que sont les bancs d'éponges. Ils ont permis à la matière vivante d'arriver jusqu'aux organismes fixes des éponges et d'entraîner et d'épurer constamment leurs déchets.

Mais ils ont réduit, dans une certaine mesure, le nombre d'espèces animales, car seuls les animaux euryhalins, pouvant supporter sans disparaître de notables variations de salure, ont pu se maintenir dans cette zone de balancement des marées.

L'eurythermie va, du reste, de pair avec l'euryhalinité. Aussi la plupart des espèces que nous avons déjà vues sont-elles adaptées à ces conditions.

Les marées ne sont pas seulement à la base de la vie, dans la Petite Syrte, elles sont aussi à la base des procédés de pêche; car ce sont elles surtout que l'homme utilise pour la capture des poissons.

2. — Les moyens

Ils sont de deux sortes : ou bien capturer le poisson dans des pêcheries fixes, ou bien aller à sa recherche en haute mer.

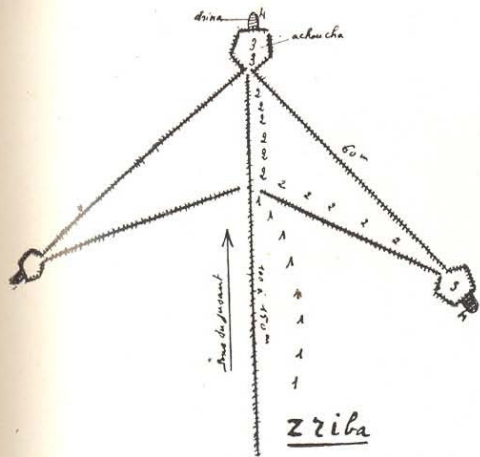
a) LES PÊCHERIES FIXES⁽²⁴⁸⁾. — Ce sont les « cherfias » lorsqu'elles touchent à la côte et les « zroub » (singulier « zriba ») lorsqu'elles sont sur les bancs. Le principe sur lequel repose leur installation est le même. Le poisson entraîné par le courant, il s'agit :

1° D'arrêter le poisson;

2° De le diriger sur une ouverture dans laquelle il pénétrera;

⁽²⁴⁷⁾ Voir Ch. PARAIN, *La Méditerranée (Coll. de Géogr. humaine)*, p. 65.

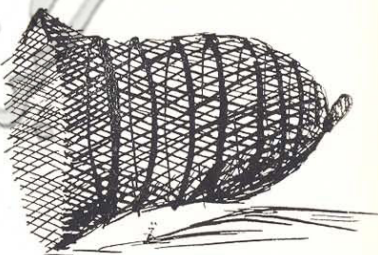
⁽²⁴⁸⁾ Les procédés et engins de pêche employés en Tunisie ont été décrits dans LV, LXII, LXIII et VIII.



cloison de palmes



clayonnage (bassina) pour achoucha -



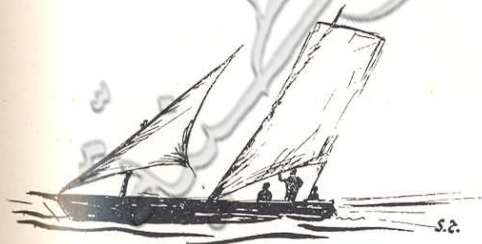
Nette pour zroub (drina)



le mirois



Formes de harpons pour Eponges



Un Caribe (boute avec voile latine à l'avant)



Eponges de Bordj Duplidy



Eponge Grolle (Gross Molluske)



S.E.
Epong. Gross Tugaresness -

3 De le faire entrer dans des chambres d'où il ne pourra plus s'échapper.

Le flux vient de l'Ouest et le jusant de l'Est. Il y a donc un double courant que suit le poisson.

Une haie, faite de palmes plantées les unes auprès des autres dans la vase du banc, est placée perpendiculairement à la direction du courant ⁽²⁴⁹⁾. Ainsi à Houmt-Souk, toutes les haies ont une direction Nord-Sud, c'est-à-dire opposée à celle du courant de marée Ouest-Est.

Ces haies, dont une très faible partie émerge et qui zèbrent ainsi la mer de leur alignement, ne peuvent donc s'établir que sur des bancs ne dépassant pas 1 m. 50 à 2 mètres à marée haute et seulement sur ceux dont la nature vaseuse ou sablo-vaseuse permet la fixation. Aussi n'en trouverons-nous pas sur les parties rocheuses comme entre Rass-er-Ramel et Taguermess.

La longueur et la position de ces barrages est variable. Dans certains endroits, comme à Bordj-Djellidj, elles rejoignent la plage. Mais d'une façon générale, on s'efforce, pour qu'aucun barrage ne gêne celui de la pêche voisine, de les disposer en escalier, et de laisser entre eux une distance minima de 300 mètres.

Le poisson, entraîné par le courant et se trouvant en face des palmes, s'inquiète de cette présence insolite et juge bon de prendre le large. C'est le cas de le dire. C'est sur cette manifestation constante de l'esprit de conservation qu'est basé tout le système des « zroub ». L'homme transforme l'instinct de conservation en un instrument de perte certaine.

Le poisson, ne pouvant remonter le courant, s'écarte de la côte en longeant la haie (position 1 de la planche xvi) et pénètre ainsi dans une vaste chambre en forme de V (position 2).

Il y pénètre d'un côté ou de l'autre, suivant le sens du courant de marée. Deux solutions s'offrent à lui : continuer sa route vers le large, ou rebrousser chemin. Ces deux solutions le mènent également à une des trois chambres de mort « achoucha » placées aux extrémités du V. Cette chambre faite entièrement de nattes de tiges de palmes tressées

(249) Voir, au sujet de l'ancienneté de ces haies, LXIV, p. 58.

« hassor », permet, par un dispositif, au poisson d'entrer et de ne plus sortir (position 3).

Mais la prison est encore grande, il faut la réduire pour retirer plus facilement le produit de la pêche.

Pour cela, on va faire miroiter l'appât infallible de la liberté. En effet, à travers les sombres barrières des nattes de l'« achoucha », l'homme a découpé une minuscule ouverture. Derrière, c'est la lumière émeraude qui baigne d'immenses prairies d'algues, c'est le pays de la liberté...

Il n'y a plus d'hésitations possibles. Précipitamment, le poisson s'engouffre dans la minuscule ouverture, qui n'était que celle d'une souricière, en loccurrence une nasse « drina » où l'on peut pénétrer, mais d'où jamais on ne ressort... par ses propres moyens. Le lendemain matin, le pêcheur, avec sa petite barque, viendra vider sa « drina » et la replacer pour de futures victimes.

Tel est le système.

Le résultat ? Il est fructueux. Sa variation dépend de deux facteurs : la ponte et le courant.

Les algues, en effet, exercent leur attraction non seulement en tant que nourriture, mais aussi en tant qu'abri pour les œufs. Aussi est-ce au moment de la ponte que les poissons s'approchent surtout des bancs... et que les nasses sont pleines à craquer.

Le courant, lors de la pleine lune, devient un facteur essentiel. La marée dépasse 1 m. 80 en vives eaux, à Houmt-Souk, et le courant a la vitesse horaire de 2 nœuds. L'attraction devient irrésistible et, en ce cas encore, la pêche est miraculeuse.

Par contre, il est des vents défavorables, tant pour les pêcheries fixes, que pour la « pêche mobile » : ce sont les vents du Sud. Leur souffle chaud éloigne le poisson vers le large, hors de portée des pêcheries. Heureusement que le nombre de jours de « guibli » est infime ⁽²⁵⁰⁾.

Les tempêtes sont également fort rares et arrivent surtout de l'Est. Cette raison, ajoutée à la nature rocheuse du rivage, explique l'absence de pêcheries aux environs de Rass-er-Ramel à Aghir. Au contraire,

(250) Voir Les Vents, p. 48.

le même cap de Rass-er-Ramel qui protège contre les bourrasques de l'Est la crique d'Houmt-Souk justifie le nombre important des pêcheries qui se fixent d'Houmt-Souk jusqu'à Bordj-Djellidj. On en trouve également un grand nombre dans le détroit d'Adjim, et d'Aghir à Sebkhath-bine-el-Oudiane. Sur ces côtés, les tempêtes sont aussi très rares ⁽²⁵¹⁾.

b) AUTRES TYPES DE PÊCHES. — Les pêcheries fixes ne permettent que l'exploitation des bancs de 2 mètres tout au plus. La « pêche mobile » s'étend sur un domaine plus vaste. Ses divers aspects ont été assez suffisamment décrit par M. Servonnét ⁽²⁵²⁾ pour qu'il soit besoin d'y insister.

Entre 3 et 4 mètres de fond se pratique la pêche à nasses « drina » où l'on prend toutes espèces de poissons. La pêche avec la ligne de fond n'est pas inconnue, mais est de venue relativement récente.

Deux autres systèmes de pêche assez curieux se pratiquent la « djemaa » et la « demessa ».

La « djemaa », c'est-à-dire assemblée, représente une association de pêcheurs, réunis pour exploiter un espace assez grand, généralement dans les périodes de « sizygies ». L'un d'entre eux est choisi comme « amin ». Arrivée sur le lieu choisi, la petite escadrille de barques se dispose en cercle. Les nasses sont posées. Des pêcheurs à l'intérieur effraient, en faisant force bruit, le poisson qui se fait prendre dans les « drina ». L'« amin » partage le produit de la pêche.

La « demessa » a exclusivement pour but de capturer le mullet sauteur. Les pêcheurs disposent en rond un long filet, fait de deux parties, l'une maintenue verticale et l'autre horizontale, faite de nattes « hassor » en forme de couronne. Des hommes à l'intérieur frappent la surface de l'eau en poussant des hurlements « à faire fuir des lions ». Le mullet juge bon de s'en aller, saute et se prend sur le filet horizontal.

La pêche aux poulpes utilise l'instinct de ce céphalopode à se cacher dans les cavités. Aussi dispose-t-on pour le prendre une ligne

(251) On m'a néanmoins signalé une tempête qui a duré 8 jours et qui a anéanti une grande partie des pêcheries. Mais de tels accidents sont exceptionnels.

(252) I.V, pp. 333-402.

de fond où les hameçons sont remplacés par des gargoulettes imitant plus ou moins une forme rocheuse. Quelques heures plus tard, on retire de ces étranges abris des quantités de poulpes ⁽²⁵³⁾.

Signalons, également, la pêche si curieuse du merou (manani) qui se pratique exclusivement pendant la saison chaude. Elle se fait à la plongée. Le plongeur presque nu, un crochet en fer à la main, plonge dès qu'il voit un creux susceptible de servir de refuge à un merou. Une fois à quelques dix ou quinze mètres sous l'eau, il inspecte la cavité. Le merou, animal essentiellement stupide, au lieu de prendre une fuite salutaire, s'entête à rester sur place et dresse toutes ses nageoires et ses piquants pour se retenir à la roche. Le plongeur, avec quelques difficultés, lui enfonce son crochet qui est attaché à une corde et remonte. On hisse alors le merou sur la barque (certains dépassent les 50 kilogrammes).

Enfin, nous envisagerons à part la pêche aux éponges qui a une importance toute particulière.

3. — Organisation, préparation et rendements

a) ORGANISATION. — Plus de 1.300 hommes, adultes, représentant 10,9 % de la population djerbienne mâle adulte, vivent de la pêche aux poissons et possèdent près de 300 barques de pêche ⁽²⁵⁴⁾.

Comment s'organisent-ils ?

Il y a deux catégories de pêcheries : les pêcheries privées, dont on loue l'emplacement au propriétaire de 20 à 200 francs par an, et les pêcheries dont on loue l'emplacement à l'état moyennant une redevance de 15 fr. 60 par « achoucha ».

Quiconque peut installer une pêcherie, et rester le temps qu'il désire, à condition d'être en règle avec l'Etat et de ne pas gêner les pêcheries voisines. Tout cela est, du reste, minutieusement réglementé ⁽²⁵⁵⁾.

(253) « Entre Ras Arhir et Djerba, on pêche un genre de tortue dont la carapace est d'une couleur noir-jais » (LXII, p. 66). Sa chair aurait, selon les Djerbiens, des propriétés aphrodisiaques.

(254) 80 % sont wahabites (LVIII, p. 117).

(255) Voir LXII, pp.135-170.

Pour installer une pêcherie moyenne, il faut compter environ 2.000 francs ⁽²⁵⁶⁾ pour placer les 10.000 palmes, le treillis des chambres, les nasses, etc... Tous les pêcheurs n'ont pas ce capital; ils s'adressent alors à un petit capitaliste, un tisserand par exemple, pour former une association.

Lorsque le pêcheur djerbien ou maltais qui s'occupe de l'entretien et de l'exploitation possède la barque pour le transport de la pêche, les revenus sont partagés à parts égales.

Lorsque c'est le capitaliste qui donne la barque, il reçoit les deux tiers du revenu, et donne l'autre tiers au pêcheur.

Mais d'une façon générale, les pêcheurs les plus nombreux sont ceux qui exploitent eux-mêmes leur pêcherie; car le Djerbien est économe, et rares sont ceux qui ne parviennent pas à être propriétaires.

Les étrangers sont beaucoup moins nombreux qu'autrefois, et les Italiens de Bari et Naples ont supplanté les Grecs dans la pêche aux éponges. Seuls les Maltais sont restés fidèles à la pêche aux poissons et habitent l'île, surtout à Houmt-Souk.

b) VENTE ET PRÉPARATION. — Tout le poisson pêché est vendu à la criée par chapelet. A toutes heures du jour, surtout le matin, un ou plusieurs crieurs sont mobilisés pour la vente sur le marché, en particulier à Houmt-Souk, à Adjim, à Guellala, à Sedouikech, etc... Le crieur est là, son chapelet à la main, épiant les moindres gestes de ses auditeurs qui lui signifient ainsi leur hausse.

A Houmt-Souk, les clients arrivent de tous les environs, surtout des Juifs des deux haras, gros amateurs de poissons.

Tout le produit de la pêche n'est pas consommé frais, une bonne partie, surtout le menu fretin, les raies, les poulpes sont séchés, à Adjim principalement.

Les raies sont nettoyées et fendillées par tout un carrelage fait au couteau, puis séchées sans avoir été salées, le sel de la mer les ayant suffisamment imprégné. Le menu fretin est simplement séché.

(256) une « zriba » comporte de 8.000 à 15.000 palmes et coûte de 800 à 1.000 francs. Les palmes sont vendues de 10 à 20 francs le cent. Tous ces prix sont de 1938.

Les poulpes sont vigoureusement battus, malaxés, puis desséchés.

Tous ces poissons salés constituent un article d'exportation très apprécié dans tout le Sud, et étaient jadis exportés jusqu'au Soudan.

c) LE RENDEMENT. — De grosses inégalités se manifestent au cours de l'année. La « pêche mobile » au filet, ne se fait pas pendant une grande partie de l'hiver. Dans les pêcheries fixes, les mois de juillet sont généralement creux, car l'eau devenue chaude fait refluer le poisson vers le large.

De même d'une année à l'autre, les revenus sont changeants, mais beaucoup moins qu'en agriculture.

Ils sont généralement proportionnels à l'importance de la Zriba.

Celle-ci, le plus souvent, rembourse en une année, son prix et celui de la barque et laisse un bénéfice très sujet à variations. Mais les pêcheurs de poissons enrichis sont chose rare. Ils vivent assez pauvrement. Il suffit de visiter Melita pour s'en rendre compte. Aussi, cherchent-ils, lorsqu'ils ont quelques économies, à acheter un lopin de terre et à mener cette vie mixte où pêche et agriculture se complètent.

Que rapporte la pêche à l'économie djerbienne ? L'exemple des années 1932, 1933, 1934, 1935 nous l'indique⁽²⁵⁷⁾.

Les chiffres indiqués par les statistiques ne se rapportent qu'aux poissons vendus. Mais la réalité est sensiblement différente, car une partie du poisson pêché est consommée par le pêcheur.

Nous notons, néanmoins, une baisse très sensible dans les rendements de 1932 à 1935.

La valeur du produit de la pêche est tombée de plus de moitié à Houmt-Souk (279.000 francs à 136.000 francs).

Elle est passée de 254.500 francs à 180.000 francs à Adjim. Elle s'est maintenue dans les petits ports d'El-Kantara et Aghir.

A quoi est dû ce recul très net ?

Est-ce à la crise générale ?

Est-ce à l'appauvrissement des bancs en poissons ?

(257) Voir le tableau des statistiques de la pêche en mer en fin de chapitre.

Est-ce à la désertion des pêcheurs vers le commerce extérieur ?

Est-ce au développement de l'exploitation spongiaire ?

C'est plutôt à tous ces facteurs réunis. Mais on ne saurait trop dire quelle est la raison qui a primé les autres.

Il y a présentement un redressement certain qui s'effectue, mais on semble encore très loin des années antérieures à la crise.

II. — LA PECHE AUX EPONGES

A. — Notions générales

L'importance que jouent les riches gisements spongifères dans l'économie du golfe de Gabès a attiré, de bonne heure, l'attention des naturalistes. De multiples études en sont résultées⁽²⁵⁸⁾. Nous n'insisterons donc pas sur les considérations générales, sur le classement, la reproduction et le milieu naturel des éponges.

On sait, en effet, que l'éponge commerciale tunisienne (*Hippospongia equina* var. *elastica*) comporte plusieurs variétés, dont le prototype peut se réduire à un sac cellulaire. L'animal est constitué presque essentiellement par ces sacs (ostioles) entre lesquels se trouve une matière cellulaire dans laquelle est noyé le squelette de l'éponge. Ce squelette, selon sa nature, permet la classification en éponges calcaires, siliceuses et cornées. Le squelette de ces dernières constitue l'éponge du commerce. La reproduction de l'*Hippospongia equina* se fait par œufs, dont la formation commence en octobre et se termine en janvier, et qui sont placés dans la matière gélatineuse de l'éponge. A cette époque, un centimètre cube d'éponge contient jusqu'à 400 œufs. Les larves ciliées s'échappent surtout en mai. La température optimale pour l'émission serait de 17 degrés. Une température de 25 degrés amène la mort des larves, de même qu'un froid de 8 degrés. L'influence thermique est donc décisive. Puis la larve se fixe et se développe surtout au printemps et en automne. Elle atteint la taille commerciale de 0 m. 30 de diamètre au bout de la deuxième année.

(258) Citons LIX et LXII.

B. — La pêche

La plénitude et la complexité des manifestations de l'activité humaine étouffent à la longue dans le cadre étroit et figé de nos éternelles dissections, en paragraphes, de la continuité du réel. « Disséquer est une vengeance » disait Flaubert. C'est surtout une vengeance de la pensée sur la matière vivante à moins que ce ne soit l'inverse.

Echappons-nous donc un instant de ce sentier artificiel et voguons un moment en compagnie de ces petits-fils de corsaires devenus pacifiques pêcheurs d'éponges.

.....

Le temps est humide et brumeux et collant. La longue jetée du port d'Adjim, ruisselante de rosée, se perd dans la grisaille d'un ciel bas, sans lumière, malgré l'heure avancée (7 heures du matin). Les petites barques de pêche, aux reflets glauques, quittent une à une, dans le silence ouaté du matin, leur point d'attache et fondent dans la brume. Les unes après les autres, elles sont toutes parties; la dernière dénoue son amarre.

Plus d'hésitation possible. Un bref salut au patron, un saut et me voilà sur l'eau. Une rapide manœuvre nous éloigne de la jetée. Un petit vent d'Est gonfle la voile, hissée en un clin d'œil; et nous mettons le cap sur la côte occidentale de la presqu'île des Mehabeul.

Notre barquette est une embarcation légère de 4 m. 50 de long, bien assise sur l'eau, et dont l'arrière est carré. Dans la petite teugue d'avant, un trou a été aménagé, dans lequel se placera dans un moment le « chercheur d'éponges », et qui, en attendant, abrite « le miroir ». Sur les deux côtés de la barque reposent, sur des crochets, les longs « kamakiš », tridents aux formes variées (voir planche XVI).

Les hommes d'équipage sont au nombre de quatre : le patron (reiss) une tête ronde, tannée et enturbanée, la voix rauque, me fait les honneurs de sa propriété. Il s'excuse de la modestie de sa barque, de l'absence de tout confort et même de la brume du ciel, et, tout en parlant, déploie et étend un bon vieux tapis, allume un réchaud, fait « chuchoter » le thé dans la classique théière bleue horizon, et poursuit toujours ses excuses.

Je lui fais comprendre que je suis très touché de son aimable accueil, et lui souhaite une pêche fructueuse.

Pendant ce temps, le vent étant tombé, nos deux rameurs montrent toute leur agilité à manœuvrer leurs rames. L'un est jeune, une vingtaine d'années, le visage ouvert, sympathique et souriant toujours de son large sourire franc qui mettait de la blancheur dans son visage osseux de Berbère; l'autre, un vieux marin finaud, avait gardé la fraîcheur de son optimisme de jeunesse.

Le quatrième membre de l'équipage est Béchir, un petit mousse d'une dizaine d'années, maigre, bronzé comme les autres, aux yeux malins et perçants.

Tous sont d'Adjim, tous sont Berbères, sauf, peut-être, le patron.

Nous côtoyons la ligne gris-mauve des falaises de Djorf qui se détache en blocs titanesques. La mer a perdu peu à peu son aspect zébré et tacheté et pris une teinte plus uniformément sombre. « Nous sommes sur le gouffre d'Adjim », nous dit le « reiss ».

A l'intérieur, le moussaillon fait le service : les interminables tournées de thé commencent.

« Le thé, m'explique, en arabe, le vieux rameur qui se révèle un bavard endurci, c'est notre soleil pendant l'hiver. Si vous étiez venu l'été, vous nous auriez vu plonger à demi-nus jusqu'au fond de la mer, à dix, quinze, vingt mètres de profondeur. Une grosse pierre nous sert de lest. En bas, dans les algues, la marche est pénible, mais nous pouvons voir les éponges...

— Comment dites-vous éponge en berbère ?

— « Tirbes »..., nous en cueillons deux, trois, parfois nous n'en trouvons point et, bientôt, l'air manque le sang commence sa tambourinade folle dans les tempes, dans les oreilles, on tire la corde et ceux qui sont restés dehors nous aident à remonter.

— Combien de temps restez-vous sous l'eau ?

— Trois minutes, parfois davantage, au moment de monter, on s'aperçoit parfois qu'on n'a pas vu une grosse éponge, on veut la cueillir, mais on est exténué, un bourdonnement sourd et l'on est à demi-évanoui. Lorsqu'on sort, on est congestionné, et l'on perd du sang par les oreilles et le nez; à partir d'octobre, on ne peut plus plonger, la mer est trop froide, on pêche alors au « kamakis ».

Les rameurs ralentissent leur train, le « reiss » me dit, en se plaçant dans le trou de la dunette avant : « Nous pêcherons sur ce banc aujourd'hui ».

Les manches relevées, il a pris des deux mains le miroir, le « specchio » des Italiens, simple boîte cylindrique en métal, ouverte à une extrémité et fermée à l'autre par une vitre, et qui, enfoncée à demi dans l'eau, supprime les ondulations de la surface. Le « reiss », plié en deux, la tête plongée dans le miroir, scrute, filtre, fouille et brasse du regard l'épais matelas des algues. Il donne des ordres de direction, mais il parle bas, sa voix se perd dans le « specchio », et Béchir, attentif, assis derrière le « reiss », joue le rôle de récepteur, transmetteur et amplificateur de son. Le « haut-parleur » laisse tomber de sa voix égale : « ahda » (en arrière), « sia limin » (à droite), « ouahi » (en avant), « ahda », « sia lissar » (à gauche), « ouahi ». Et la barque, devenue silencieuse, vire à droite, à gauche, avance, recule, tourne en rond... « mais l'œil regardait toujours ».

Soudain, le « reiss » se relève, il demande un « ghani » (trident), les rameurs s'arrêtent, le mousse passe un premier « ghani » au « reiss », puis un second qui est fixé à l'extrémité du premier. Le « ghani » a 6 mètres de long, l'éponge est à 12 mètres de fond. Le « reiss », toujours derrière son miroir, vise : un coup sec, une rotation du poignet, l'éponge est arrachée. Le mousse hisse les « ghanis », une petite masse noirâtre, de la grosseur d'une pamplemousse, émerge : c'est notre première éponge. Mais quelle marge entre ce petit corps noirâtre, ruisselant, enrubanné d'algues, et la blonde et douce éponge de toilette que les coquettes de France ou d'ailleurs utilisent pour leur hygiène personnelle. Il est si curieux de penser que cette petite chose gélatineuse et sale puisse devenir, un jour, un instrument de propreté ; et que des centaines de Berbères, de Maltais, de Grecs et d'Italiens, montés sur des centaines de barques, luttent et peinent par tous les temps, plongent, étouffent et saignent pour que des élégantes puissent faire agréablement leur toilette...

Le « reiss » a repris sa place et le moussaillon, tout en détachant les algues de l'éponge, a repris de sa voix calme : « ouahi, ahda, sia limin... ».

Le vicux marin m'explique que la couleur des éponges change sensiblement, suivant la profondeur, la nature du fond et la saison.

Mais voilà que le « reiss » s'interrompt à nouveau et m'appelle pour me montrer une magnifique « tirbes » qu'il vient d'apercevoir sur le fonds. La surface de l'eau est sombre, obscure, mais à travers le miroir, la mer a la clarté et la transparence d'un aquarium. Sur le travertin verdâtre, se détachent les touffes épaisses des algues où se fixe la sombre boule de l'éponge. Le mimétisme est parfait, et il faut un œil exercé pour le déceler.

Notre seconde éponge est énorme et donne le sourire à tout l'équipage. Le vieux rameur me confie qu'elle leur rapportera, à elle seule, plus de trente francs.

Et la pêche continue... et, avec elle, notre conversation.

Je demande au rameur :

— Comment êtes-vous payés ?

— Nous recevons une partie du produit de la vente.

— Quelle partie ?

— Il y a cinq parts : une pour le « reiss », une pour le propriétaire de la barque (dont 25 % pour le « reiss » et 75 % pour le propriétaire) et les trois autres parts pour les marins, qui sont généralement au nombre de trois (deux rameurs et un « haut-parleur »).

Mais souvent le « reiss » est propriétaire. Il touche alors deux parts et nous autres trois.

— Et Béchir touche autant que vous ?

— Bien sûr. Il faut bien qu'il puisse ramasser quelque argent pour devenir plus tard « reiss ».

Le gamin sourit de son large sourire de petit loup de mer. Devenir « reiss ». Cela représente, pour lui et pour les autres, un monde plus ou moins inaccessible.

— Gagnez-vous beaucoup dans cette pêche ?

— Ça dépend des jours, des saisons, de la chance. Parfois, nous retirons pour cent ou deux cents francs d'éponges en une matinée, d'autres jours, nous vendons à peine pour dix francs. Mais vous pourrez remarquer, à Djerba, qu'aucun pêcheur n'est riche; nous sommes tous plus ou moins pauvres, quoique les éponges se vendent à un bon prix à présent; les étrangers, qui nous font une concurrence sérieuse, sont mieux outillés que nous. Ils prennent en un jour ce que nous mettons des mois à pêcher.

— Comment sont-ils outillés ?

Il m'explique alors, que tandis que tous les Djerbiens font de la « pêche noire », c'est-à-dire vendent leurs éponges fraîchement pêchées sans leur faire subir de préparation, les Italiens pratiquent la « pêche blanche ». Ils partent nombreux sur un bateau-dépôt, véritable magasin flottant et centre de ralliement, autour duquel les harponneurs rayonnent sur leurs barquettes. Chaque soir, après la pêche, les éponges sont lavées et séchées sur le bateau-bœuf, le « bovo » comme l'appellent ces Italiens, en majeure partie Siciliens, qui tendent peu à peu à remplacer les pêcheurs grecs. Ceux-ci pêchent à la drague ou « gangava » et quelquefois au scaphandre.

Le chalut ou « gangava », dont la largeur atteint jusqu'à 12 mètres, est un « instrument aveugle » qui racle et détruit les fonds spongieux. La « gangava » est remorquée par ces petits bâtiments qu'on appelle les « sacolèves ». Ce système, surtout sur les bancs que n'atteint ni le harpon, ni le plongeur, donne des résultats très fructueux, sans compter que l'éponge n'est point déchirée comme par le trident. Mais il appauvrit les fonds malgré les restrictions de la réglementation.

Tous ces pêcheurs grecs et italiens ont certains emplacements où la pêche leur est prohibée, comme la mer de Bou-Grara qui est réservée aux Djerbiens et aux Accara.

— Où se trouve leur port d'attache ?

— Jadis, ils rejoignaient, lors de la pêche, les ports de Djerba. Depuis le creusement du chenal de Sfax, ils se sont transportés dans ce port, qui est ainsi devenu un marché d'éponges important.

A présent il était midi passé. Le temps demeurait incertain, le vent se remit à souffler. La pêche avait été bonne et la dunette avant était tapissée d'éponges soigneusement rangées. Il était temps de repartir. Les rameurs firent monter les rames et Béchir hissa la voile. Le vent était contre et nous étions obligés de louvoyer. D'autres barques aussi rentraient.

— Vous m'aviez dit tantôt, repris-je, que, Grecs ou Italiens, gagnaient en quelques jours autant que vous en un mois. Pourquoi donc ne vous organisez-vous pas en association, et n'employez-vous pas les méthodes plus productives qu'ils emploient ? Vous pourriez

ainsi, en quelques jours, gagner vous aussi autant qu'en une année, et consacrer le reste de votre temps à cultiver votre jardin.

— Lorsque des pauvres s'associent, ils ne peuvent devenir riches. Il faut, pour une telle entreprise, un capital dont ne dispose aucun de nous. Nous préférons vendre au jour le jour ce que la mer nous réserve.

Assis sur la dunette avant, notre jeune rameur tressait entre ses longues mains osseuses le fil en feuilles de palmier, qui servira à enfiler, en un long chapelet, notre quinzaine d'éponges. Sur son sourire sceptique errait un nuage de rêverie.

— Il n'y a pas que l'absence de capital, dit-il, qui nous empêche de constituer une association, il y a notre individualité. Chacun veut pêcher « pour lui », sur sa barque « à lui », être maître « chez lui ». Cela compte pour nous, bien plus que le gain et que la richesse. Un seul jour par an, tous les pêcheurs d'Adjim s'associent lorsqu'ils pêchent pour leur marabout. Tout le produit de la pêche de cette journée lui est offert. Et même cette vieille habitude se perd par manque d'entente.

Nous voilà presque arrivé à Marsat-Adjim.

Je leur pose une dernière question :

— Où se vendent les éponges de Djerba ?

— Chaque jour, il y a marché d'éponges à Adjim. Les chapelets d'éponges sont vendus à la criée au plus offrant. Quelques Grecs ou quelques Maltais font les intermédiaires, achètent ici et revendent à Sfax. Les éponges que nous avons pêchées sont celles du banc de Djellidj, celles de Rass-Moustpha, à l'Est, et celles de Houmt-Souk, au Nord, sont vendues directement à Sfax.

En quittant ces braves gens, je les remerciais vivement et leur souhaitais bonne chance pour la vente, car la chance et le hasard sont les grands patrons des pêcheurs d'éponges.

C. — Les résultats ⁽²⁵⁹⁾

Les revenus de la pêche aux éponges sont parmi les plus importants dans l'économie de Djerba.

(259) Voir tableau de la pêche aux éponges en fin de chapitre.

Une année normale, comme celle de 1932, arrive à un rendement de près d'un million. L'importance de ce chiffre réside en ce que l'éponge est essentiellement un produit d'exportation. Tout ce qui est pêché est vendu dehors : c'est donc une source d'enrichissement de tout premier plan. Les éponges arrivent en tête de toutes les exportations, agricoles ou industrielles.

Les années 1933, 1934 et 1935 sont des années anormales, des années de crise, due non à l'appauvrissement des fonds, mais à la diminution des demandes sur le marché européen. La situation s'est nettement redressée en 1936, puisque la pêche noire a donné, à Adjim seulement, un total de 13.417 kilogrammes, représentant une valeur de près de 750.000 francs, c'est-à-dire près du double des quatre années précédentes. Il y a donc un essor très grand de la pêche aux éponges à Djerba.

Malheureusement, on note la quasi disparition de la pêche blanche. Il y a là une source de revenu très sensible qui se perd pour Djerba. La main-d'œuvre, fort peu coûteuse, permettrait, en effet, de faire sur place la préparation nécessaire pour transformer la pêche noire en pêche blanche. Il y a là une initiative très heureuse à prendre, qui avantagera grandement les Djerbiens et les dispensera de la tutelle de Sfax.

D'autre part, la richesse même des fonds spongifères devrait inciter le Gouvernement à limiter le plus possible, par des taxes coûteuses, la concurrence étrangère. Djerbiens, Kerkenniens ou Accara sont, par eux-mêmes, assez pauvres pour qu'il soit besoin de leur disputer les quelques ressources qu'ils tirent de la mer. L'Etat serait aussi bien inspiré de les protéger contre les étrangers mieux outillés, de leur réduire leur taxe de pêche ⁽²⁶⁰⁾ et d'encourager l'organisation, à Djerba, de la pêche blanche, susceptible d'utiliser à bon compte la main-d'œuvre féminine.

De ces mesures dépendra l'avenir du plus sûr atout de l'économie de Djerba.

(260) Permis de pêche : 4 francs; permis pour pêche aux éponges : 80 francs pour trois hommes d'équipage et 20 francs par homme en plus. Le permis va du 1^{er} juin au 31 mai (chiffres de 1938).

Poissons et éponges jouent, en effet, dans l'économie de ces insulaires, un rôle prépondérant. Malgré l'archaïsme des instruments de pêche ⁽²⁶¹⁾ s'apparentant à ceux employés depuis des siècles dans les étangs bordant la Méditerranée ⁽²⁶²⁾ et qui s'adaptent aux conditions locales (marées, très faible profondeur des fonds, transparence de l'eau), malgré l'absence, bien méditerranéenne aussi, de tout esprit d'organisation collective, les revenus de la mer sont plus importants, sinon plus réguliers que ceux de la terre ou de l'industrie.

Cette exploitation maritime, à la fois si primitive et si fructueuse, se complète par une navigation de faible envergure : le cabotage.

III. — LE CABOTAGE

Tout le génie maritime des Djerbiens d'antan se reflète bien pâlement dans le cabotage. La réputation de ces marins qui sont, paraît-il, les meilleurs de Méditerranée, est nettement établie. Mais la navigation à vapeur du siècle dernier, a été presque mortelle pour cette navigation millénaire. Son rayon d'action s'est considérablement restreint, mais la machine ne parvenait pas à anéantir la vocation maritime dans l'âme des Djerbiens. Est-il besoin de dire aussi, que cette machine, jamais ils ne l'adoptèrent pour leurs bateaux.

Le cabotage actuel est de deux sortes, celui qui se propose uniquement de relier l'île au continent, et celui qui consiste dans le transport de diverses marchandises sur les points de la côte tripolitaine, tunisienne ou algérienne.

Le premier se fait exclusivement sur des loudes, bateaux exclusifs de la Syrte Mineure, construits à Sfax, aux Kerkenna et à Adjim. « C'est une grande barque, la plus petite de cette famille de bateaux appelées « carèbes », bateaux à fond plat, à mât incliné vers l'arrière et à voile rectangulaire... Le loude a de 8 à 12 mètres de long; il est ponté à l'avant jusqu'au grand mât, car il est fait pour voguer

(261) Il serait souhaitable, dans un sens, d'organiser, pour l'exportation vers Tunis et Sfax d'une partie des 200 ou 300 tonnes de poissons tirés annuellement, un service frigorifique. Mais cela désavantagerait les consommateurs ichthyophages djerbiens, qui ne pourraient plus acheter le poisson à des prix dérisoires comme à présent.

(262) LXIV, p. 58.

sur une mer, sans profondeur, et il n'y a d'embryon de quilles qu'aux deux extrémités. La carcasse est entièrement faite en bois d'olivier... à l'avant, parfois, un petit mât porte une voile triangulaire : c'est alors un « carèbe » » (263).

C'est sur ces bateaux légers qui évoquent, par leur fond plat, les embarcations des lagunes et, par leur voile rectangulaire, les trières de la Grèce antique que se fait le trafic entre l'île et la côte voisine.

Ce trafic se fait principalement entre Adjim, El-Kantara, Aghir et les points correspondants de la côte : Tarf-ej-Djorf, Tarf-el-Kantara et Marsek-Aghir. Les loudes transportent voyageurs — surtout lors de la venue des nomades pour la récolte des dattes —, bêtes de boucherie ou de travail, marchandises de toutes sortes. Mais ce mouvement est fortement concurrencé par les deux embarcations à vapeur qui relient l'île au continent par le détroit d'Adjim et d'El-Kantara.

Aussi la cinquantaine de loudes qui effectuent cette navette s'est-elle groupée, à Adjim, en une association d'autant plus curieuse qu'elle est, sans doute, unique dans ce pays d'individualistes. Les recettes sont collectées par un « amin » nommé par tous les trafiquants, généralement leur doyen, et réparties entre les équipages des loudes. Un trait significatif vaut d'être noté. Tous les vieux marins qui ont effectué jadis ce trafic et qui ne peuvent plus le faire viennent, au moment de la paie du soir, toucher leur prime.

C'est une sorte de « caisse de retraite pour les vieux travailleurs » réalisée de façon originale depuis des siècles.

Mais le vrai cabotage se fait sur des « chkaf » pontés, hauts sur mer et d'un assez fort tonnage. Ils relient les quatre ports de Djerba (264) : Houmt-Souk, Adjim, El-Kantara et Aghir, aux autres ports de la côte tunisienne, en particulier à Sfax, Zarzis, Gabès, Sousse, Tunis, Bône, ainsi que quelques ports tripolitains.

Ils partent chargés de poteries de Guellala, de tissus de Houmt-Souk, d'huile, de primeurs, de fruits et de poissons séchés, et ils reviennent, selon les régions, chargés de céréales, de combustibles et de bestiaux. Le trafic avec Sfax et Tunis est le plus important. Malgré

(263) Voir VIII, p. 40.

(264) Une description assez complète en est donnée par Gendre (XII).

PLANCHE XVII



Le port d'El-Kantara au petit jour

La majeure partie des embarcations sont des « loudes »



Clichés S. TLATHI

Un chemin creux dans la « huerta » du Nord-Est

C'est là que les « tabias » de cactus et d'aloès connaissent leurs plus grandes hauteurs.

la concurrence très sérieuse que lui font les petits paquebots à vapeur, le cabotage joue le rôle principal ⁽²⁶⁵⁾.

En 1932, par exemple, alors que le port d'Adjim exportait, par bateaux caboteurs, 22.700 quintaux et importait 11.300 quintaux, les navires à vapeur, qui font le trafic sur les mêmes lignes et sur d'autres à plus larges rayons, importaient dans le même port 1.200 tonnes de marchandises et en exportaient 1.960 ⁽²⁶⁶⁾.

Mais la concurrence que fait au cabotage le rail (Sfax-Gabès) et les camions, vient augmenter les effets de celles des bateaux à vapeur. Signalons, enfin, qu'un grand nombre de Djerbiens, en particulier de la région d'Adjim et de Sedouikech, travaillent sur les compagnies de navigation qui sillonnent la Méditerranée et la Mer du Nord.

Pêches et navigation révèlent ainsi par leur adaptation aux conditions locales (marées, hauts-fonds) toute l'ingéniosité qu'ont déployée ces insulaires pour tirer de la mer le maximum de profit. Leurs efforts n'ont jamais été déçus.

Il en est résulté cette économie mixte à la fois agraire et maritime qui se complète si harmonieusement et qui affirme une fois de plus toute l'énergie créatrice de ce petit peuple, héritier d'une longue civilisation méditerranéenne, énergie que viennent prouver encore, s'il le fallait, les multiples aspects, si originaux, des petites industries locales.

(265) Statistique de 1932 :

Cabotage; mouvement par port d'expédition et de destination

PORTS	POIDS DES CARGAISONS PAR PORTS	
	d'expédition	de destination
	Quint. mét.	Quint. mét.
Houmt-Souk.....	25.108	84.654
Aghir.....	1.544	14.817
Adjim.....	22.702	11.299
El-Kantara.....	1.992	2 126

(266) Voir statistique de la pêche des éponges, p. 174.

Statistique de la pêche en mer de 1932 à 1935

CENTRES DE PÊCHE	TUNISIENS		ITALIENS		FRANÇAIS		ANGLO-MALTAIS		TOTALS			ENGINS EMPLOYÉS	PRODUIT de la pêche en kilos	VALEUR en francs		
	Bateaux	Équipages	Bateaux	Équipages	Bateaux	Équipages	Bateaux	Équipages	Bateaux	Équipages	Pêcheurs à pieds					
Année 1932																
Houmt-Souk...	79	87 234	»	»	4	4	29	74	112	120	361	3	Filet, nasse, palangre, filet trainant.	112.900	279 600	
Adjim.....	132	164 486	»	»	»	»	»	»	132	164	486	6	Ligne, filet, nasse, palangre, trident.	103 600	254.500	
El-Kantara.....	33	43 91	»	»	»	»	»	»	33	43	91	»	Ligne, filet, nasse.	11.200	41.000	
Aghir.....	40	16 37	»	»	»	»	»	»	10	10	37	2	Filet, nasse, épervier, filet, fouine.	5 300	8.000	
Année 1933																
Houmt-Souk...	82	97 204	2	3	4	»	26	24	63	110	124	271	6	Nasse, filet trainant, tarone, palangre.	172.150	270.900
Adjim.....	138	180 534	»	»	»	»	3	4	9	141	184	543	»	Nasse, filet, trident, ligne, palangre.	101 900	249.125
El-Kantara.....	24	33 65	»	»	»	»	»	»	24	33	65	»	Nasse, filet, ligne.	12.591	50 045	
Aghir.....	10	12 37	»	»	»	»	»	»	10	12	37	18	Nasse, filet, fouine.	5.200	9.675	
Année 1934																
Houmt-Souk...	72	55 189	2	3	4	1	29	34	61	104	93	255	3	Nasse, hameçons, filet.	69.100	163.250
Adjim.....	163	199 612	»	»	»	»	»	»	163	199	612	2	Ligne, trident, filet, nasse, palangre.	71.100	162 601	
El-Kantara.....	52	66 150	»	»	»	»	»	»	52	66	150	»	Ligne, filet, nasse.	26.800	49 400	
Aghir.....	7	14 37	»	»	»	»	»	»	7	14	37	12	Nasse, filet, fouine, épervier.	9.300	11.655	
Année 1935																
Houmt-Souk...	74	84 184	»	»	»	»	31	35	68	105	119	252	8	Nasse, hameçons, filet.	71 800	136.100
Adjim.....	132	153 476	»	»	»	»	»	»	132	153	476	10	Ligne, trident, filet, nasse, palangre.	79.540	179 940	
El-Kantara.....	40	45 120	»	»	»	»	»	»	40	45	120	»	Ligne, filet, nasse.	27 200	40.170	
Aghir.....	3	3 7	»	»	»	»	»	»	3	4	7	14	Nasse, filet, fouine, épervier.	7 225	10.910	

CHAPITRE III

TISSAGE ET POTERIE

I. — LE TISSAGE

L'industrie djerbienne, nous l'avons vu, ne date pas d'aujourd'hui. Les teintureriers, si florissantes à l'époque romaine⁽²⁶⁷⁾, s'étaient transformées, sans doute lors de la conquête arabe, en ateliers textiles aussi prospères. Djerba fut, jusqu'au siècle dernier encore, le grand centre manufacturier pour les tissus de laine de tout le Nord de la Berbérie, et même d'une partie du centre africain. Les milliers de métiers, qui remplissaient l'air de leur tapage, « étaient à peine suffisants pour répondre aux demandes des trafiquants cosmopolites, qui faisaient pénétrer, jusqu'au cœur du Soudan, les belles étoffes de l'île tunisienne »⁽²⁶⁸⁾. Ibn Khaldoun vantait les étoffes rayées ou unies fabriquées à Djerba⁽²⁶⁹⁾.

Mais les luttes de la période pré-protectorat et plus encore l'établissement du protectorat, par la main-mise sur le marché extérieur de Djerba et par la concurrence des tissus d'Europe, ont été particulièrement néfastes à cette industrie textile.

Les 428 ateliers et les 2.524 ouvriers tisserands que comptait l'île en 1873 passaient à 672 ouvriers dès 1882. Ils étaient réduits de trois quarts. En 1888, M. Servonnet⁽²⁷⁰⁾ signale à peine 400 ou 500 métiers. En 1907, il y avait 254 ateliers et près de 700 ouvriers. On compte à présent 1.500 ouvriers et plus de 400 ateliers.

Le recul sur le passé est donc assez net, mais la lente reprise et l'adaptation aux nouvelles conditions du marché extérieur est également à noter.

La matière première de ces étoffes est surtout la laine, mais aussi la soie et l'« oubar » (poils de chameau). La laine (tadzouft) provient

(267) Voir plus haut, p. 96.

(268) LV, p. 299.

(269) XLIX, t. III, p. 63.

(270) LV, p. 299.

en partie des 8.000 ovins dispersés dans l'île, qui vivent, non en troupeau, mais en petits groupes de cinq ou six, au voisinage de chaque propriété. Mais la majeure partie de la laine (voir tableau des importations) vient de l'extérieur, du Sud (en particulier de la région de Zarzis) et même du Centre (région de Kairouan), certains fils de laine, en particulier « la chaîne » entre laquelle on tisse « la trame », étaient importés en partie d'Angleterre ⁽²⁷¹⁾.

La soie provient presque exclusivement de France, alors que l'« oubar » est fourni par les 2.500 chameaux de Djerba.

La laine est généralement filée par les femmes ⁽²⁷²⁾ et tissée par les hommes.

Les ateliers de tissage ont tous la même forme, et l'on peut, de loin, les distinguer des autres bâtiments. Ils consistent en une longue salle voûtée, fermée à ses deux extrémités par un mur perpendiculaire à l'axe de la chambre, mais plus large et ayant, dans la partie supérieure, la forme d'un fronton grec. La poussée de la voûte unique est contenue à l'extérieur par des arcs-boutants. La porte d'entrée est percée dans l'un des murs à fronton triangulaire. Une variante assez répandue de ce type consiste en une modification du toit. La voûte unique est remplacée par une série de voûtes perpendiculaires à l'axe principal, s'appuyant sur des arcs également perpendiculaires à cet axe (voir photos planche XVIII).

L'ensemble a un aspect qui pique immédiatement la curiosité du voyageur, qui ne s'explique point l'utilité du double fronton qui couronne tous ces édifices. On retrouve du reste une forme absolument identique, en plus réduit, de ces ateliers dans les « magasins à paille », car la paille est ici si précieuse qu'on lui aménage un abri que bien des humains envieraient. Ce goût marqué pour les frontons triangulaires, qu'on vérifie avec la rigueur d'une loi mathématique

(271) Toutefois, les artisans wahabites du Sud fabriquent eux-mêmes la chaîne (kiam).

(272) Lorsqu'une femme se marie, on spécifie généralement que le fruit de son filage reste sa propriété personnelle. C'est le plus souvent de cet argent qu'elle achète le trousseau de sa fille. Les femmes pour filer se réunissent autour d'une « matmoura », creusée en terre, pour permettre à leur quenouille d'aller librement. On prétend même que certaines, pour obtenir un fil égal, le font passer par l'ongle percé de leur main gauche.

dans tous les ateliers de tissage et tous les « magasins à paille », ne peut être l'effet d'un pur hasard. Il y a là, certainement, un reste, qui s'est perpétué au cours des siècles — car les Djerbiens sont très traditionalistes — d'une influence extra-africaine, peut-être égéenne. Et l'on a l'impression, en se promenant devant ces curieux édifices, dans l'atmosphère biblique de Djerba, que vingt-cinq siècles d'histoire ne se sont point écoulés et que l'on vit encore dans une petite colonie grecque du siècle de Périclès.

L'intérieur confirme cette impression. Le métier est particulièrement primitif, la navette se lance à la main et n'a rien du dévidoir mécanique. Mais comme toujours, et c'est là le grand mérite des Djerbiens, d'un instrument rudimentaire, ils tirent des chefs-d'œuvres de finesse et d'élégance qui justifient la réputation dont jouissent ces produits chez tous les orientaux du Nord de l'Afrique.

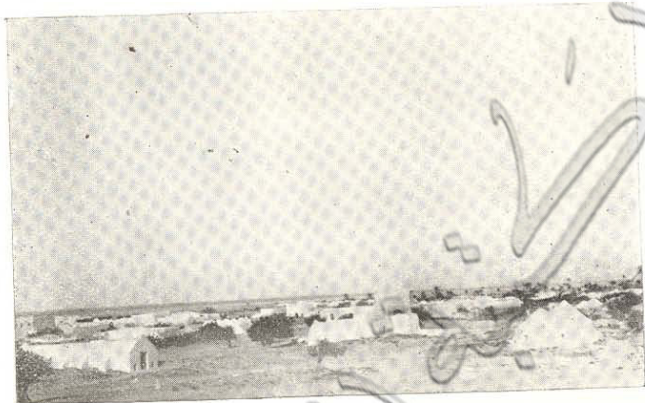
Outre ces couvertures en laine (farachia, batania, ouezrah), aux rayures multicolores, qui rappellent certaines étoffes suédoises, les artisans djerbiens tissent des burnous d'une facture parfaite, des tissus en laine et soie, ou en soie et « oubar » pour « gandourah », des « haïk » en soie et laine, des « foutas » en soie, etc., etc.

Leur agilité et la sobriété de leur goût, qui ne s'appuie sur aucun modèle, est particulièrement frappante. Et l'on demeure étonné devant le contraste singulier de ces tissus de laine, fins, très légers, sortis de métiers si primitifs.

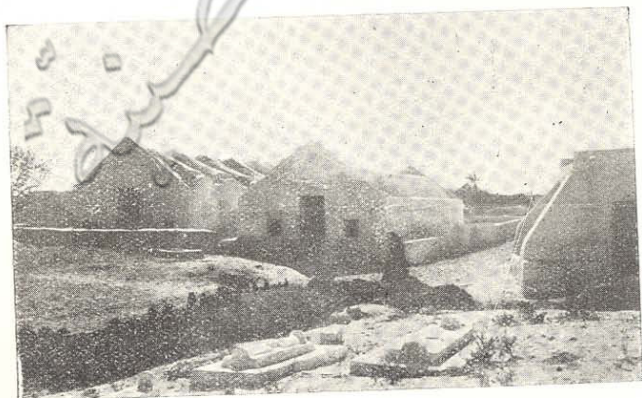
La plupart de ces ateliers se dispersent à travers la campagne djerbienne, car le tisserand, étant, dans ses moments perdus, cultivateur, préfère avoir son métier dans son « menzel ».

Mais on rencontre des agglomérations spécialisées dans le tissage, comme on rencontre des agglomérations spécialisées dans la poterie, où les ateliers se groupent par petits paquets. Tels sont : Taourit. Beni-Diss, El-May, Oualagh, Adjim. D'une façon générale, le tissage se localise dans le Nord et plus particulièrement le Nord-Ouest, tandis que le filage se pratique sur toute l'étendue de l'île. Chaque atelier comporte trois ou quatre métiers manœuvrés par le propriétaire et deux ou trois ouvriers payés à la journée.

La valeur des exportations de ces textiles, qui s'élevait, en 1932, à 904.000 francs (cabotage non compris), est tombée, en 1936, à



Un quartier de tisserands à Taourit



Clichés S. TLAÏI

Les deux types d'ateliers de tissage de Djerba
Au premier plan, un cimetière

378.000 francs. La crise a donc eu des effets désastreux sur le marché extérieur qui se trouve de plus en plus encombré par les produits fabriqués étrangers. Aussi, le retour vers une économie fermée en Afrique du Nord semble redonner à l'industrie textile de Djerba son ancienne importance, d'autant que l'école de tissage de Houmt-Souk contribue à répandre la technique de procédés nouveaux, en particulier en teinturerie.

II. — LA POTERIE

Plusieurs fois millénaire, la poterie de Djerba remonte sans doute au delà de la période phénicienne⁽²⁷³⁾, puisqu'on admet généralement aujourd'hui qu'elle a subi une influence égéenne entre le second et le premier millénaire av. J.-C. Depuis, ni les moyens employés, ni les objets fabriqués ne semblent avoir changé sensiblement.

L'argile plastique (en berbère : « taghouri ») est extraite dans des « boyaux » qui s'enfoncent jusqu'à 80 mètres à l'intérieur des marnes gypseuses de Guellala. Ces « ghiran » sont d'une étroitesse telle que l'ouvrier est parfois obligé d'extraire l'argile plié en deux. Sa journée, pour cette raison, se réduit à deux ou trois heures de travail. Parfois, après les pluies, les éboulements qui se produisent peuvent lui coûter la vie. L'argile, extraite à l'aide d'une courte pioche et transportée dans des couffins, est ensuite chargée à dos de chameaux jusqu'à l'atelier (voir photo planche XIX). Là, on l'étale au soleil pour la sécher, puis on la casse en grains très fins qu'on place dans des bassins creusés dans le sol (hödz) et qu'on remplit généralement d'eau de mer pour donner à la marne plus de blancheur. Après avoir séjourné ainsi une journée, l'argile est retirée et pétrie avec les pieds. La pâte obtenue a une teinte ocre jaune et la plasticité de la cire chaude. Elle est alors prête à être façonnée.

La plupart des potiers possèdent leurs carrières d'argile et l'exploitent eux-mêmes.

Le travail se fait sur des tours particulièrement primitifs (en berbère : « taïena », en arabe : « jarara ») faits de deux plateaux cir-

(273) Voir plus haut, p. 92.

culaires en bois fixés à un axe vertical. Le plateau inférieur est actionné par le pied et donne un mouvement de rotation au plateau supérieur sur lequel est placée la matière plastique. Ce tour est placé dans une vaste salle, très basse, couverte d'une toiture en troncs de palmiers (sanour), appuyée sur des arcs en pierre très surbaissés. L'obscurité et la fraîcheur qui y règnent permettent aux poteries de sécher pendant deux à trois mois dans une atmosphère appropriée. Puis c'est la cuisson.

Les fours (en berbère : « tforent ») (voir photo planche XIX), restés aussi primitifs que les autres instruments de fabrication, s'enfoncent sous le sol. On y pénètre par un arc surbaissé à peine maçonné. La partie extérieure, de forme circulaire, est constituée par un mur fait de grandes jarres qui maintiennent, par l'intercalation de leur couche d'air, un certain isolement thermique. Un dôme d'argile, percé d'une cheminée, leur tient place de toit. La contenance de ces fours, chauffés au bois d'olivier surtout, est variable. Les grands fours contiennent plus d'une centaine des énormes jarres de Djerba. Les déchets de cuissons sont assez considérables. Les monticules de débris qui s'amoncellent près des fours en témoignent.

Que fabriquent ces potiers ?

Il y a d'abord et surtout toute la gamme des cruches, depuis la jarre énorme à la panse rebondie, où un homme de forte taille tiendrait aisément et appelée là-bas « amiris », jusqu'à l'humble et minuscule gargoulette (« tbokalt » en berbère), en passant par la « khabia », la « fille de la khabia », le « zir », le « abaar », etc. Toutes les tailles, toutes les formes, toutes les contenance y passent⁽²⁷⁴⁾ :

(274) Voici la liste complète établie par ordre de taille :

ARABE	BERBÈRE
Jarra ou sefri	Amiris
Khabia	Tkhabit
Bent el'khabia	Tajrebt
Zir	Zir
Fils du zir (40 l.)	Ethemeni
Petit zir	Ethemeni emchkou (c.a.d. petit)
Kolla	Abaar
Bent el kolla	Taabart
Charbia	Tajedouth
Bokal	Tbokalt

PLANCHE XIX



L'entrée d'une carrière d'argile



Clichés S. TILLET

Transport des poteries à dos de chameau
A droite un four

on fabrique, en outre, toutes sortes de plats, en particulier des « tbessi », des « keskes » pour le couscous, des coupes, des tambourins (darbouka), des conduites d'eau, etc.

Les motifs d'ornementation sont très sobres et consistent en lignes brisées ou courbes, en triangle, en rosaces, ou sillons parallèles, incisés à la pointe. Mais le plus souvent l'ornementation a totalement disparu, sauf dans la poterie vernissée. La poterie blanche prédomine et constitue le principal article d'exportation. Cependant on trouve de la poterie vernissée surtout pour les ustensiles ménagers. Elle est alors colorée en vert (avec une solution à base de plomb) ou en jaune.

Chez tous les potiers de Djerba, parfois très jeunes, on trouve une étonnante hérédité artistique. Aucun mouvement déplacé, aucun geste inutile ou faux, aucune faute de mesure dans ces lignes harmonieuses et pures qui rappellent, dans toute sa majestueuse simplicité, l'antique céramique du pays de Minos et de Pasiphae. C'est que, depuis des siècles, de père en fils, ils se sont transmis l'exacte cadence qui fait naître de leur glaise docile les souples ondulations de leurs amphores homériques.

Il y avait, en 1906, 151 fabriques de poterie; il y en a actuellement près de 280. Les fours sont répartis presque exclusivement à Guellala ⁽²⁷⁵⁾, Fahmine, Sedouikech et Kasbine. Leur répartition ⁽²⁷⁶⁾ montre que la majeure partie se place à Guellala et à Fahmine.

« On exporte, nous dit M. Servonnet, en Algérie, en Tripolitaine, à Malte, en Sicile, et quelquefois jusqu'en Egypte. Les gargoulettes de Djerba, destinées à rafraîchir l'eau, passent avec raison pour supérieures aux Alcarazas d'Espagne » ⁽²⁷⁷⁾. On en rencontre jusqu'à Ténérife.

(275) Semble venir du pluriel de « kolla » (gargoulette).

(276) D'après XII, p. 63 :

« 11 fours (5 grands et 6 petits) à Kasbine pour la fabrication de la poterie vernissée.

« 45 grands fours et 43 petits pour la fabrication de la grande poterie blanche dans les quartiers de Guellala.

« 16 grands fours et 8 petits pour la fabrication de la grande poterie blanche.

« 91 grands fours et 62 petits pour la fabrication de la petite poterie blanche dans les quartiers méridionaux de Sedouikech ».

(277) LV, p. 300.

STATISTIQUE DU MOUVEMENT DES PORTS DE DJERBA (cabotage non compris)

	1932		1933		Importation
	QUANTITÉ	VALEUR	QUANTITÉ	VALEUR	
	Quintaux	Mille francs	Quintaux	Mille francs	
Laine en masse.....	205	248	287	170	
Lait, fromage et beurre...	13	9	13	8	
Céréales en grains.....	17	2	1.542	170	
Farine de froment.....	20	2	2.736	213	
Pomme de terre.....	1.535	98	1.669	95	
Fruits secs.....	90	83	105	41	
Graines oléagineuses.....	1.279	179	1.129	130	
Sucre.....	15.000	3.147	12.724	2.261	
Café.....	102	64	123	67	
Thé.....	1	2	1	1	
Piment.....	6	6	90	68	
Huile d'arachide.....	110	52	85	21	
Riz.....	2.625	391	2.786	213	
					Exportation
Eponges (1).....	"	"	"	"	
Orge en grains.....	4.378	219	945	47	
Fruits... {	Agrumes.....	8	4	"	"
	Dattes.....	4	1	"	"
	Raisin sec.....	1	1	7	6
	Olives.....	22	9	"	"
Espèces médicinales.....	51	41	50	40	
Huile d'olives.....	136	52	29	9	
Savons.....	22	5	24	4	
Poteries.....	2.036	244	3.591	362	
Couvertures de laine.....	226	904	338	1.014	

STATISTIQUE DU MOUVEMENT DES PORTS DE DJERBA (cabotage non compris)

	1934		1935		1936		
	QUANTITÉ	VALEUR	QUANTITÉ	VALEUR	QUANTITÉ	VALEUR	
	Quintaux	Mille francs	Quintaux	Mille francs	Quintaux	Mille francs	
Laine en masse.....	116	75	97	49	75	35	
Lait, fromage et beurre...	9	5	34	17	"	"	
Céréales en grains.....	18.538	1.255	38	3	2.321	136	
Farine de froment.....	"	"	"	"	690	25	
Pomme de terre.....	1.286	59	563	26	548	29	
Fruits secs.....	74	31	47	10	73	27	
Graines oléagineuses.....	1.313	120	787	72	882	131	
Sucre.....	13.848	1.108	8.828	226	5.773	496	
Café.....	76	34	64	29	103	21	
Thé.....	"	"	"	"	"	"	
Piment.....	45	22	34	17	54	18	
Huile d'arachide.....	232	61	104	28	490	191	
Riz.....	4.600	266	2.671	154	4.870	335	
Eponges (1).....	"	"	"	"	"	"	
Orge en grains.....	"	"	44	9	"	"	
Fruits... {	Agrumes.....	"	"	"	"	"	
	Dattes.....	"	"	"	"	"	
	Raisin sec.....	21	19	"	"	4	1
	Olives.....	"	"	"	"	"	"
Espèces médicinales.....	74	48	22	14	5	2	
Huile d'olives.....	9	3	2	1	2	1	
Savons.....	48	8	"	"	14	13	
Poteries.....	3.795	304	6.149	792	5.307	455	
Couvertures de laine.....	365	910	260	650	151	378	

(1) Voir tableau sur la pêche aux éponges, p. 174.

Aujourd'hui, les exportations, qui dépassent 450.000 francs par an en moyenne ⁽²⁷⁸⁾, se font principalement en Tunisie, où les poteries de Djerba sont d'un usage national et ne craignent pas la concurrence de celles de Nabeul, qui se spécialisent de plus en plus dans la poterie artistique et émaillée.

Le port d'exportation des poteries est le petit mouillage de Guellala ou le port d'Adjim.

Enfin, signalons avant de clore ce chapitre d'autres petites industries locales à caractère plus familial.

Le tissage des nattes (hsorr) pour les pêcheries et pour l'ornementation se fait un peu partout et particulièrement à Cédriane, où l'on confectionne aussi des cordages. Les nasses des pêcheries se font également dans tous les villages de pêcheurs, mais surtout dans la petite agglomération de Houmt-Mizran, au Nord d'Adjim. Melita se spécialise dans la fabrication des coufins djerbi, réputés pour leur solidité.

Les petits pétales qui coiffent les charmantes statuettes vivantes de Tanagra se tressent dans toute l'île pendant les heures de repos. Elles ne sont portées que par les wahabites. Les femmes orthodoxes portent la « mdhala » à larges bords.

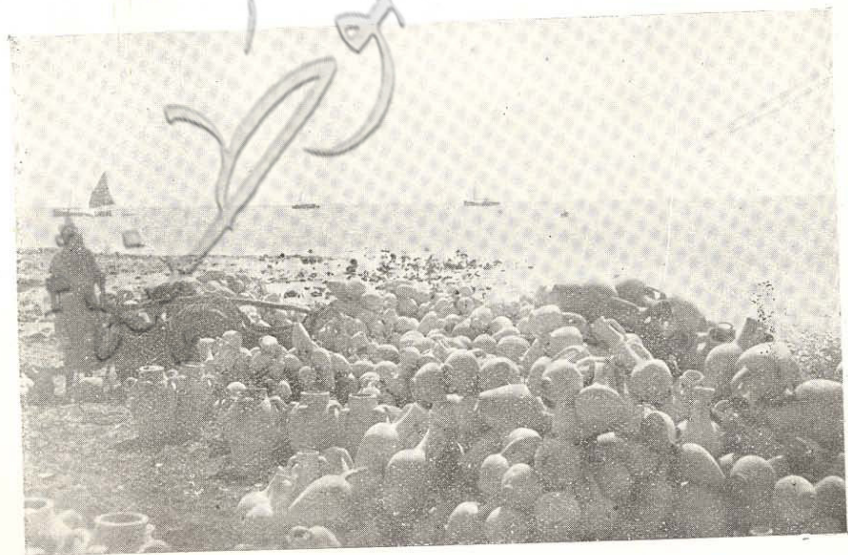
Toute cette foule de petites industries familiales, pittoresques, jointes à la poterie et au tissage, confirme la réputation de gens travailleurs, opiniâtres, habiles à tirer profits des moindres avantages naturels qu'ont, à juste titre, les Djerbiens sur le continent.

Cet archaïsme rigoureux, mais qui sait au besoin s'adapter aux exigences des conditions nouvelles et qui se maintient intacte dans un monde livré au machinisme, est une joie pour le voyageur et un honneur pour les Djerbiens.

(278) Voir tableau des exportations, pp. 182-183.



Entrée d'un atelier de potier à Fahmine
Au second plan, plusieurs fours viennent d'être allumés



Clichés S. TLAHI

L'embarquement des poteries au mouillage de Guellala

CHAPITRE IV

DEMOGRAPHIE ET HABITAT

I. — DEMOGRAPHIE

« ... C'est dans les îles que se rencontrent les peuplements humains les plus denses de la terre » ⁽²⁷⁹⁾.

Et ce peuplement est d'autant plus élevé que les îles sont plus voisines des continents. Le cas de Djerba est significatif.

Tous les auteurs anciens nous ont signalé le surpeuplement de l'île, mais nous ne pouvons tenir grand compte de leurs estimations, beaucoup trop approximatives, et le plus souvent inexactes.

Une excellente preuve du surpeuplement de Djerba, pendant tout le bas moyen-âge et le début de l'époque moderne, est la vitalité avec laquelle l'île a supporté les plus terribles saignées imposées par les chrétiens. Tout autre pays, après ces siècles de désolation, serait devenu un désert.

Le recensement de 1906, indiquait une population tunisienne de 31.800 âmes, habitant 2.072 « menzel », soit une densité de 62 habitants au kilomètre carré.

Trente ans plus tard, en 1936 ⁽²⁸⁰⁾, cette même population était passée à 52.007 âmes, habitants 5.316 « menzel », soit une augmentation de 67 % en 30 ans. Il faudrait du reste, pour avoir l'augmentation exacte, ajouter à ces chiffres les 5.700 Djerbiens qui vivent hors de Djerba, ce qui donne un progrès de 84 % en 30 ans. La densité kilométrique, était passée de 62 à 101.

(279) LX, p. 45.

(280) Le recensement de 1936 indiquait à Djerba :

Français.....	516
Italiens.....	58
Malgais.....	193
Grecs.....	10
Tunisiens musulmans.....	47.118
Tunisiens israélites.....	4.109

Population totale..... 52.007

La croissance est donc énorme et aboutirait, à cette allure, à une population de plus de 380.000 habitants au bout d'un siècle.

Ces chiffres posent une double question : à quoi est due cette densité ? A quoi est due cette croissance ?

Rappelons d'abord pour mettre en évidence la surpopulation djerbienne, que si nous arrivons ici, à une concentration de 101 habitants au kilomètre carré, le Sud Tunisien ne doit guère dépasser 5 habitants au kilomètre carré ; et que la densité kilométrique tunisienne arrive à 21 et celle de l'Algérie à 3. L'écart est donc très sensible.

Il s'explique surtout par la position insulaire de Djerba. Mais aussi par le facteur ethnique et historique.

L'île a exercé son attrait, sans doute, par des conditions naturelles, en particulier climatiques, favorables, mais surtout par son caractère d'île-refuge.

On ne saurait trop insister, en effet, sur le facteur sécurité lorsqu'on envisage la répartition de la population et, surtout, les sites des agglomérations en Afrique du Nord. Les positions faciles à défendre, même désavantageuses du point de vue économique, furent toujours des points de surpeuplement en Afrique du Nord, ce que Jean Bruhnes, a appelé des « Iles humaines », c'est-à-dire des groupements d'individus évoluant en marge des autres. L'exemple des montagnes, comme le Djebel Nefousa, le Djebel Matmata, est aussi concluant que celui des îles comme les Kerkenna, qui arrivent à une densité de 133 habitants au kilomètre carré, ou de Djerba qui dépasse 100.

« L'isolement d'une île, que l'on confond d'ailleurs assez souvent avec son éloignement ⁽²⁸¹⁾ », est ici réalisé par cette ceinture providentielle de hauts-fonds, à la fois barrière contre l'envahissement et source féconde de revenus pour les insulaires.

Mais le facteur sécurité a abouti à l'insécurité. La forte organisation de la race djerbienne et l'intelligente exploitation du sol et de la mer firent bientôt, de cette île, une terre riche, c'est-à-dire enviée.

Cette richesse, jointe à la position stratégique de l'île, amena l'insécurité que nous connaissons. Ceux qui avaient été séduits par l'attrait de Djerba comprirent qu'ils avaient fait trop confiance à ses possibi-

(281) IX, p. 54.

lités de défense. Le refuge ne devenait plus inviolable. On s'efforça bien de retourner contre l'envahisseur cette arme dont les insulaires avaient maintes fois senti la pointe : la soif, mais la chose ne réussit pas toujours, et l'île connût alors le dépeuplement.

Mais le rétablissement de la sécurité correspondit au rétablissement de l'ancienne densité et à l'augmentation énorme que nous avons notée. Cette croissance doit s'expliquer, en outre, par la salubrité du climat, par la forte organisation familiale de la société. Elle est une preuve certaine de la vitalité de cette forte race et de sa force d'expansion, mais elle pose l'important problème des débouchés. L'île atteindra d'ici quelques années son maximum de peuplement. Il faudra songer, alors, à trouver un champ d'expansion pour ce peuple prolifique. Déjà, de nombreux Djerbiens ont débordé sur la presqu'île de Zarzis et sur le littoral voisin, où ils se livrent à une colonisation très fructueuse du sol. Mais l'avenir des Djerbiens semble résider dans le commerce extérieur, auquel ils se livrent de plus en plus et qui finira par englober tout le « trop plein » de l'île.

Cette émigration saisonnière se modifiera alors insensiblement en émigration définitive et essaimera, dans toute l'Afrique du Nord, ces petites colonies qui existent déjà à l'état temporaire.

II. — L'HABITAT

L'individualisme djerbien trouve son plus fidèle reflet dans l'habitat.

L'habitat djerbien n'est ni un habitat rural, ni un habitat urbain, car il n'y a ni ville, ni campagne. C'est l'interpénétration de ces deux modes d'habitat poussée jusqu'à ses limites extrêmes. C'est une sorte de banlieue urbaine verdoyante, avec ses vergers fleuris, ses maisons blanches et ses chemins poudreux bordés de cactus et d'aloès. Mais on chercherait vainement où se trouve la grande ville, aux ruelles tortueuses, aux maisons blotties les unes contre les autres, si familières au paysage nord-africain; ici trois exemples à peine de ce type d'habitat : Hara-Srira et Hara-Kbira, les deux « ghettos » juifs de l'île, où la préoccupation de la sécurité et les exigences d'une pratique commune ont poussé à un habitat groupé.

La fraîcheur de la campagne djerbienne laisse alors place à des ruelles boueuses de saleté, lieu de réunion ordinaire, d'une foule bruyante et agitée. Parfois, l'imposante majesté d'une barbe antique, ou l'éclatant costume d'une jeune fille vient jeter une note de poésie au milieu de ce monde figé dans son inconsciente malpropreté et son conservatisme béat.

Plus aérées et plus avenantes sont les ruelles de Houmt-Souk, capitale administrative de Djerba. Le lundi et le jeudi, jours de marché, arrivent de tous les coins de l'île vendeurs et acheteurs. Légumes et fruits de Mahboubine côtoient les poteries de Guellala, les couffins débordant de poissons salés ou de noyaux de dattes. Plus loin c'est le marché de la laine et, à l'entrée de la ville, le souk des bêtes, où chameaux, ânes, mulets voisinent avec les moutons et les chèvres.

La foule n'est pas moins variée que les produits : nègres d'Arkou ou de Oued Ez-Zbib se mêlent aux berbères venus du Sud de l'île, aux nomades du continent, aux arabes de Houmt-Souk, aux juifs des haras.

Le long boyau du souk du cuir grouille d'animation. Les chaussures, les « balghas », les couvertures de laine multicolores, les bijoux des marchands juifs, tout cela est tâté, soupesé, pressé, avant d'être enfin acheté.

Du côté Sud, les pêcheurs maltais ont constitué leur petit quartier, les Grecs ont leur église; les Juifs, surtout marchands de grains, bijoutiers ou usuriers, ont commencé leur exode vers Houmt-Souk.

Et tout ce monde va, vient, péroré, discute avant de tomber finalement d'accord.

Très peu de disputes à Djerba. Les gens sont calmes et jugent préférable de s'entendre à l'amiable. Et, le soir venu, tout s'endort comme par miracle dans le silence d'une ville abandonnée. Seuls quelques cafés maures maintiennent une lueur de vie et les consommateurs, accroupis autour d'une tasse de thé, écoutent avec avidité le vieux conteur qui leur retrace les vieilles histoires du temps jadis.

Ce calme étrange baigne les campagnes même pendant le jour. Là, chaque petit « menzel » est un petit monde à part. La cellule sociale de la famille y connaît une forte unité. Le Djerbien, bien plus encore que le méridional, aime goûter la plénitude de se sentir « chez lui ».

dans son « menzel ». Aussi les visites sont choses rares et les lieux de conversation usités demeurent le chemin de la corvée d'eau pour les femmes, les mosquées pour les hommes. Les mosquées de Djerba subissant le contre coup de la dispersion de l'habitat sont, elles aussi, essaimées. Et l'on assiste à cette chose unique dans le monde musulman, où la mosquée groupe autour d'elle le village, tout comme le clocher dans les pays chrétiens : des mosquées bâties en pleine solitude, distantes de plusieurs centaines de mètres de la maison la plus proche.

La mosquée n'a pas eu ici d'effet « cristallisateur » ; le Djerbien a préféré s'imposer parfois une longue marche plutôt que de renoncer à avoir « ses coudées franches ».

La solitude des mosquées ne doit pas laisser supposer, du reste, le peu d'assiduité religieuse de ces musulmans. L'île possède, en effet, plus de 280 mosquées, ce qui donne la proportion très honorable d'une mosquée pour 150 habitants.

Une double question se pose à présent : à quoi est due cette dispersion ? Y a-t-il eu depuis l'antiquité une évolution de l'habitat d'une partie vers une autre de l'île ?

Nous avons vu que la dispersion s'expliquait ici surtout par le facteur moral. Le besoin de se sentir chez soi, de ne pas être gêné par des voisins tracassiers. Ce caractère se mesure par un thermomètre fort amusant la hauteur des « tabias ». Leur hauteur est le plus souvent fonction de la susceptibilité du propriétaire. Certaines « tabias » du Nord connaissent des hauteurs invraisemblables. Le talus, à lui seul, atteint, parfois, trois mètres de haut. Les aloès et les cactus qui le surmontent en font un rempart pour l'œil du curieux.

Plus basses, au contraire, sont les « tabias » du Sud et du Centre, faites le plus souvent de pierres et de cailloux superposés. Il faut également noter que le Nord est généralement la zone des musulmans orthodoxes, bien plus intransigeants sur le chapitre du « hijab » (282) que ceux du Sud.

Ce qui confirme, du reste, cette tendance individualiste, c'est l'hospitalité des Djerbiens. Il y a une tradition d'hospitalité généreuse chez

(282) Protection des femmes contre les regards indiscrets.

tous les musulmans du monde. Celle des habitants de Djerba est particulièrement touchante. Il n'est pas un seul « menzel » qui se respecte, qui ne possède sa « maison des invités ». On construit sa « maison des invités » comme d'aucuns bâtissent une cuisine ou une salle à manger. La générosité est certainement pour beaucoup dans cette coutume. Mais l'éloignement dans lequel on tient cette maison de celle des propriétaires, indique suffisamment le désir d'éviter toute promiscuité.

L'individualisme est donc pour beaucoup dans la dispersion, mais d'autres facteurs sont intervenus.

Et d'abord l'eau.

Certains géographes ont cru pouvoir expliquer invariablement l'habitat groupé par le manque d'eau et l'habitat dispersé par son abondance.

C'est là une explication trop facile.

L'exemple de Djerba aboutit à des résultats opposés. Nous avons vu la rareté des puits d'eau potable, et pourtant la dispersion est, on ne peut plus absolue. C'est qu'ici l'eau de consommation provenant presque exclusivement des citernes, la concentration n'avait plus sa raison d'être. Au contraire, le besoin d'avoir de vastes impluviums a certainement contribué à la dispersion.

L'éparpillement des terres cultivables, la prédominance de la petite propriété et aussi un certain attachement du Djerbien à sa terre, ont joué, sans doute, en faveur de cet essaimage, qui demeure un des traits les plus caractéristiques du paysage djerbien.

Peut-on retrouver une évolution dans cette répartition de l'habitat ?

Il semble que de très bonne heure, Djerba ait connu le mode d'habitat actuel. Mais il est probable également que l'habitat ait émigré peu à peu de la côte tournée vers l'Afrique, vers la côte Nord : Meninx, Haribus, Tipasa, etc., sont du côté de l'Afrique. Aujourd'hui, la densité la plus élevée est dans la « huerta » du Nord-Est.

Les raisons de ce déplacement ?

Elles sont multiples. Les agglomérations romaines étaient, en effet, surtout des postes de contrôles sur des routes commerciales. Les

exemples d'El-Kantara (Meninx), de Zita sont significatifs. Djerba était alors surtout tournée vers le continent où s'enfonçaient les voies commerciales les plus importantes.

Par la suite, ce facteur est allé s'atténuant et nous avons vu, comment Tripoli avait su détourner, à son profit, la route des caravanes. Les postes de commande de Djerba n'avaient plus de raison d'être, puisque le courant commercial n'existait plus.

Une seconde raison de cette exode vers le Nord fut également l'insécurité.

Les Djerbiens avaient bien détruit le pont qui les unissait au continent, mais les incursions des Tripolitains, des nomades et des continentaux en général, créaient une insécurité constante pour les habitants du Sud de l'île. Aussi chercha-t-on à se réfugier dans le Nord, plus en sûreté.

Mais les incursions des princes chrétiens sur les côtes Nord et Est atténuèrent ce mouvement.

La répartition de la densité fut le résultat de ces deux facteurs opposés. Aussi trouve-t-on, sauf dans les ports, une tendance très marquée des Djerbiens à fuir les côtes, à se masser vers l'intérieur. Tous les marins du port d'El-Kantara habitent à Sedouikech, à plus de 8 kilomètres à l'intérieur des terres. Le souci de la sécurité a primé celui de la commodité.

Aussi tandis que la terre a contribué à attirer et à fixer l'homme, la mer a été, au contraire, un pôle de répulsion pour l'habitat seulement, car le Djerbien est resté un marin dans le sang.

La répartition de l'eau potable n'a joué qu'un rôle secondaire; les citernes ayant remplacé les puits.

C'est donc surtout de la richesse des bonnes terres de la « huerta » qu'a dépendu le surpeuplement intense de cette région.

A présent, le retour de la sécurité semble devoir dessiner un très timide mouvement d'essaimage de maisons sur la zone côtière Nord, en particulier aux environs de Houmt-Souk. Mais la région côtière, sauf dans la région d'Adjim, demeure la plus dépeuplée de l'île.

Ainsi donc, nous pouvons résumer cette évolution en trois phases :

Dans la première, Djerba est tournée vers le commerce africain, qui fait ventouse sur les habitations, vers le Sud.

Dans la seconde période de repliement et d'économie agraire, l'habitat se concentre dans le Nord-Est et le Centre, mais en évitant les côtes.

Dans la période actuelle, un certain mouvement « vers la mer » uniquement dans la zone Nord.

L'habitation

De même qu'il y a un climat djerbien, une race, une langue et, dans une certaine mesure, une religion djerbienne, de même qu'il y a un mode de pêche, de navigation, d'industrie spécifiques, à Djerba, il y a un type de construction propre à l'île des Lotophages. La maison de Djerba est caractéristique du milieu, du passé, du caractère djerbien. Mieux encore, cette adaptation est si rigoureuse, qu'on trouve pour chaque région de Djerba, un modèle de maison particulier.

Le milieu a exercé son influence par les matériaux de construction, le climat par l'absence d'eau, le passé par les siècles d'insécurité et de troubles, le caractère djerbien par une certaine netteté et propreté, ainsi que par une recherche de la commodité et de l'autonomie.

L'aspect extérieur de la maison (voir photos planche XXII et plans planche XXI) tient à la fois de la villa, du marabout et aussi de la forteresse. Presque toujours carrée ou rectangulaire, sans fenêtres et sans portes autres que la porte d'entrée, elle a un aspect massif et renfermé. Aux quatre coins de la maison, parfois à trois ou deux seulement, s'élèvent, en premier étage, les tours carrées des « ghorfas » percées de chaque côté par une fenêtre d'où la vue s'étend sur les environs. Une profusion de coupoles qui coiffent, de leur harmonie orientale, certaines parties du toit vient reposer la vue des poussées anguleuses des « ghorfas ».

Toute la vie de la maison est tournée vers la cour intérieure comme dans les villas romaines, ou les maisons arabes des villes; c'est

sur elle que donnent toutes les fenêtres et toutes les portes des chambres. De là vient, air, lumière, soleil et fraîcheur pendant l'été.

Mais la saison estivale amène une ascension vers les « ghorfas ». La recherche de la fraîcheur et de la brise marine, qui vient très tôt caresser ce pays sans relief, a poussé, à s'élever en hauteur et à loger dans ces tourelles d'habitation si agréables. Tandis que dans les Matmata, la recherche de la fraîcheur pousse les troglodytes à s'enfoncer à plusieurs dizaines de pieds sous terre, cette même recherche amène ici une solution toute opposée.

Mais le climat n'est pas seul responsable des « ghorfas ». Leur aspect fortifié ne saurait tromper. Jadis, dans les temps pas tellement lointains où les Djerbiens étaient déchirés par les luttes intestines et extérieures, chaque maison devenait une forteresse. Sur l'extérieur, aucune porte (sauf celle d'entrée, très solide) ou fenêtre pour affaiblir la défense; en haut, les bastions des « ghorfas » permettaient un champ de tir fort propice.

Climat et sécurité ont donc collaboré à cette édification traditionaliste que le Djerbien maintient toujours identique.

Quant aux coupoles si parfaites qui ornent les toits, il ne faut y voir qu'un simple embellissement, une recherche du Djerbien pour parer sa demeure.

Le souci de l'eau est marqué par les citernes qui accompagnent toujours la maison. Le plus souvent, l'impluvium du toit est complété par un impluvium en maçonnerie à fleur de terre (voir photo, planche VII).

A quelque distance de la maison se trouve l'entrepôt de la paille qui rappelle à s'y méprendre les ateliers des tisserands, les écuries côtoient l'entrepôt de la paille et la demeure des domestiques ou des ouvriers agricoles.

La maison en pierre s'accompagne très souvent d'un certain nombre de « khoss », huttes de deux à trois mètres de côté et de deux mètres de hauteur, construites en nattes de sorgho « ksab », que soutiennent des branches de palmier, et affectées comme cuisine ou comme dortoir pour domestiques pendant l'été et, parfois, comme logement pour les nomades venus à l'époque des dattes.

C'est pour cette raison que les tentes et gourbis sont choses rares

à Djerba. La répartition des maisons, « khoss » et tentes nous le montre ⁽²⁸³⁾.

CHEIKHATS	NOMBRE DE MAISONS	NOMBRE DE KHOSS	TENTES
Taourit.....	574	»	»
Oualagh.....	135	6	20
Sedriane.....	513	»	»
Beni-Maguel.....	183	69	»
Offar.....	560	90	»
Zefafera.....	157	11	»
Arkou.....	62	14	»
Mahboubine.....	215	38	»
Sedouikech.....	442	41	12
El-May.....	347	28	»
Beni-Diss.....	303	26	5
Guellala.....	502	4	»
Adjim.....	756	25	11
Hara-Kbira.....	305	»	»

Les matériaux de construction très abondants ont facilité le luxe relatif des maisons. Les pierres employées sont surtout le quaternaire marin à défaut duquel on a recourt au travertin, qui, brûlé, fournit une chaux excellente. Le gypse des marnes de Guellala donne également du plâtre; le sable est à profusion. Aussi les murs sont-ils le plus souvent épais et bien construits.

Le toit est fait de troncs de palmier coupés dans le sens de la longueur. Chaque tronc fournit deux poutres : les « sanour ». La surface plane de la poutre est tournée vers le bas, et les « sanour » placés côte à côte. On répand au-dessus de cette couverture une couche d'algues qu'on recouvre de terre puis de mortier qui est ensuite blanchi.

(283) Répartition des maisons, « khoss » et tentes dans différents cheikhats de Djerba :

L'emploi du palmier est concurrencé quelque peu par celui du fer à T dans les maisons de quelques bourgeois qui se piquent de modernisme, mais cet usage est fort peu répandu.

S'opposant à la maison du Djerbien musulman, très accueillante, très propre et qui respire une fraîcheur campagnarde charmante, est la maison juive qui se presse dans les haras.

« La maison juive, nous dit M. A. Bernard, se compose essentiellement d'une petite cour sur laquelle s'ouvrent deux ou trois chambres très modestes, où la malpropreté l'emporte encore sur la pauvreté. Au contraire la maison du musulman djerbien forme avec la maison du juif un contraste violent, tant par l'harmonie de ses proportions, que par sa propreté et sa blancheur » (284).

L'hygiène qui préside au plan, à l'édification et à l'entretien de la villa du Djerbien est certainement pour beaucoup dans la santé des habitants et dans la faible mortalité infantile. L'exemple de Djerba pourrait, à ce sujet, servir de modèle à l'Afrique du Nord et à bien des pays d'Europe.

Il faudrait également faire une mention spéciale pour les mosquées de l'île des Lotophages. De même qu'il y a un type de maison djerbienne, il y a une architecture particulière aux mosquées ibadites de Djerba (voir photos planche XI) qui sont plus de 170 sur un total de 280 mosquées.

Ces mosquées ou habitats, généralement petites, sont « caractérisées par un minaret carré et bas, surmonté d'un lanterneau à piliers qui soutient une pierre cônica verticale, dans laquelle certains croient voir à tort ou à raison, comme dans les mosquées d'Houmt-Souk (voir photo planche XI), une réminiscence d'un culte phallique » (285).

Leur architecture, comme dans les églises du littoral provençal, reflète un souci poussé de défense; certaines, comme celle d'El-May (voir photo planche XI), sont de véritables forteresses. Les murs, attei-

(284) LXI. C'est à ce travail que nous empruntons nos plans de maisons.

(285) LXI, pp. 37-38.

gnant des épaisseurs de 1 m. 50, laissent parfois subsister des traces de créneaux ou de mâchicoulis; dans les murs d'enceinte, des meurtrières sont percées. Des contreforts soutiennent la poussée des murs latéraux.

De cette mosquée-citadelle on pouvait résister longtemps à l'ennemi et, du minaret, surveiller tous ses mouvements.

La sécurité a, comme on le voit, décidé non seulement de la répartition de l'habitat, mais aussi et surtout de l'architecture des maisons et de celle des mosquées. L'insécurité et le manque d'eau eussent fait de l'habitat djerbien un habitat groupé à l'extrême, comme nous en donnent une idée les deux Haras, si l'individualisme de ces insulaires n'avait été si grand.

Et cet individualisme, doublé d'un conservatisme farouche, vient prouver, une fois de plus, que l'homme n'est pas cet instrument docile qui s'adapte invariablement à son milieu, comme certains géographes ont cru le représenter. L'adaptation se fait sans doute, mais dans la mesure où l'homme l'accepte et la veut.

Il apparaît ainsi comme un facteur essentiel, un facteur qui échappe au déterminisme du milieu physique, un facteur instable, capricieux et variable selon les pays.

Ici, l'éducation millénaire de l'individu a abouti à cette exploitation si intelligente du milieu physique, exploitation qui s'est adaptée aux conditions locales, sans tomber dans la soumission et la routine. Mais lorsque ces conditions sont venues froisser les tendances et les aspirations profondes de cet individu, il a agi sans en tenir compte et parfois en en prenant le contre-pied.

Le Djerbien qui s'est raidi, pendant des siècles, contre toutes imixtions étrangères a montré qu'il savait, au besoin, éviter aussi la servitude trop absolue du milieu géographique. Il s'y est soustrait par une émigration originale qui l'a parfois porté très loin de sa petite île.



Dans Fahmine la Mystérieuse

C'est sans doute le coin le plus étrange, le plus impenétrable de l'île. L'étranger y est dévisagé avec curiosité, sinon avec hostilité. On ne parle et on ne comprend que le « tamazigh ». Les femmes marchent silencieuses en longues files indiennes.



Clichés S. TILATI

Maison aux environs de Oued Ez-Zbib

L'aspect fortifié est évident. Remarquer qu'il ne s'agit ici que d'une maison principale, autour de laquelle se sont cristallisés les appartements des enfants et des arrière-enfants.

CHAPITRE V

LES DJERBIENS HORS DE DJERBA ⁽²⁸⁶⁾

I. — EMIGRATION

En Tunisie, Djerbien et épicier sont synonymes : on dit « je vais chez mon Djerbien du coin » pour dire « je vais chez mon épicier du coin ». La nationalité et la profession se confondent à force d'aller constamment de pair. On ne peut concevoir ici un Djerbien qui ne soit pas épicier; la chose serait incroyable, impossible, étrange, et l'esprit le mieux disposé se refuserait à l'admettre. C'est exactement comme si, il y a quelque temps en France, on pouvait imaginer un Suisse qui ne fut portier ou soldat. Petit Jean nous dit même qu'on l' « avait fait venir d'Amiens pour être Suisse »,.

Mais les opinions les plus communément admises ne sont pas nécessairement les plus vraies; et l'on rencontre en Tunisie, sur la presqu'île des Accara exclusivement, des Djerbiens agriculteurs, agriculteurs saisonniers du reste, et qui rentrent chez eux leurs moissons faites. D'autres, comme nous l'avons vu, se livrent au cabotage. Agriculteurs et caboteurs ne constituent qu'une infime minorité et l'on ne peut qualifier d'émigration ce rayonnement saisonnier instable de l'agriculture ou les déplacements sur les bateaux marchands.

Nous ne nous attacherons donc qu'à l'émigration bien définie de ceux qui s'expatrient pour se livrer au commerce.

Et d'abord :

Pourquoi émigrent-ils ?

Il y a à cela des causes lointaines et des nécessités plus immédiates. Les causes lointaines ?

C'est, avant tout, la longue éducation commerciale qui a résulté pour les Djerbiens de la position particulièrement favorable de leur

(286) On trouve dans *Les Djerbiens* (LVIII) de nombreuses statistiques sur l'émigration djerbienne (pp. 75-110).

pays. Nous ne reviendrons pas sur ce caractère que nous avons suffisamment dégagé dans l'esquisse historique de l'île. Il faut cependant soigneusement le noter. La position géographique a fait du Djerbien un commerçant, comme la présence des hauts-fonds en a fait un pêcheur, comme la présence de l'argile plastique en a fait un potier. Il y avait donc là une prédisposition inhérente à son milieu pour la vocation commerçante. Ce caractère est le seul qui puisse nous faire comprendre le succès très grand des Djerbiens dans ce domaine.

Les siècles successifs de l'histoire ont affermi et dégagé cette vocation. Ils ont accumulé chez ces insulaires l'éducation que donne une longue expérience.

Les nécessités plus immédiates ?

C'est à la fois l'ingratitude de la terre, de plus en plus insuffisante à mesure que la surpopulation s'intensifiait.

Et aussi les multiples problèmes inquiétants qui surgissent pour un peuple qui étouffe sur une terre pauvre et de plus en plus étroite. Le manque d'eau, le manque de céréales, l'instabilité des récoltes, la concurrence étrangère dans la pêche aux éponges et aux poissons, la concurrence des lignes de navigation à vapeur pour les petits caboteurs.

Toutes ces raisons et sans doute d'autres encore ont poussé le Djerbien à sortir de son cher petit terroir qu'il n'a que plus aimé en sentant la distance qui l'en séparait.

Cette émigration ne date pas d'aujourd'hui, elle remonte à plusieurs siècles avant le protectorat; c'est ainsi qu'il y a près d'un siècle existait à Nabeul, par exemple, une petite colonie de commerçants djerbiens fortement organisée, ayant son cheikh qui collectait l'impôt tunisien de la « majba », etc. Du reste, il semble que cette ville ait fortement subi l'influence des Djerbiens, puisque ce sont eux qui, paraît-il, y ont introduit l'art de la poterie. Le quartier des potiers porte encore leur nom à Nabeul.

Quoiqu'il en soit et bien que le côté historique de cette émigration serait à préciser, il ne fait pas de doute que cet exode djerbien — exode tout relatif et tout provisoire du reste — connaît un essor, une popularité et un succès nettement plus grand depuis un quart de siècle.

Nous avons vu, en effet, qu'au cours de ces trente dernières années, la population de Djerba s'était accrue de près de 84 %. C'est là un fait essentiel pour comprendre cet essor.

Enfin la dernière raison qui explique ces progrès est l'augmentation des échanges et des produits d'échanges en Afrique du Nord.

La question que nous nous posons ensuite est :

Où émigrent-ils ?

On estime ⁽²⁸⁷⁾ à près de 5.700 le nombre de commerçants Djerbiens qui vivent à l'extérieur, sur ce chiffre, 5.000 environ reviennent périodiquement à Djerba. Où se répartissent ces 5.000 Djerbiens ?

D'abord en Tunisie. Elle en compte 3.000, répartis principalement à Tunis, Bizerte, Le Kef, Mateur, Ebba-Ksour, Siliana, Maktar, Sousse, Souk-el-Arba, etc.

Ils vont donc surtout dans le Nord de la Tunisie. Le Sud paraît plus hostile à la venue de ces « kharedjites », et une ville fortement orthodoxe comme Sfax leur est fermée.

L'Algérie compte près de 300 Djerbiens, groupés surtout dans le département de Constantine. On les trouve d'abord à Constantine, puis à Bône, Philippeville, Souk-Ahras, Aïn-el-Beïda, Khenchla, etc. La concurrence que leur font leurs coreligionnaires « mzabites », aussi adaptés qu'eux au commerce de l'épicerie, réduit très sensiblement les effectifs djerbiens d'Algérie.

Enfin, le Maroc n'en compte guère qu'une douzaine répartis entre Rabat et Casablanca.

Par contre, entre Tripoli, Egypte et Turquie se répartissent près de 1.700 Djerbiens.

On les trouve surtout à Tripoli, Benghasi, Le Caire, Alexandrie, Istamboul.

Ce champ d'émigration est un des plus féconds, quant au rendement. Toutefois, le nombre de Djerbiens installés en Tripolitaine a très sensiblement diminué depuis l'occupation italienne et, au contraire, augmenté pour les pays du Proche-Orient, Turquie en particulier.

(287) Chiffres communiqués par le Contrôle Civil en 1938. Cependant on trouve dans *Les Djerbiens* (LVIII) l'effectif total évalué à 6.444, dont 58 % wahabites. Ce chiffre est sans doute celui de 1940.

Mais ce choix pour la localisation extérieure ne se fait pas au hasard. Chaque région de Djerba a ses centres d'émigration. Il y a donc une sorte de spécialisation d'autant plus curieuse qu'elle est spontanée.

Les gens de Midoun ont tendance à émigrer vers Tunis; ceux d'Oued-*ez-Zib* vers Mateur; ceux d'El-May vers Béja et Sbeïlla; Ceux de Mahboubine et de Beni-Maaguel vers Constantinople ou Constantine ou Maktar.

Pour l'Égypte, il n'y a pas de région « spécialisée », on y va d'un peu partout.

II. — ORGANISATION

Les émigrants partent généralement après les fêtes de l'Aïd el Kébir ou après le jour de l'an musulman.

Leur itinéraire et leurs moyens de locomotion varient avec leur lieux de destination.

Et lorsqu'ils ont le choix entre deux solutions, ils n'hésitent pas à adopter la moins coûteuse, car généreux chez eux, les Djerbiens peuvent, à l'extérieur, rendre des points aux Ecossais eux-mêmes.

Mais le Djerbien n'émigre jamais sans espoir de retour. Son absence dure rarement plus d'un an, pour la Tunisie et l'Algérie tout au moins, car, pour les autres pays, la distance et aussi le coût du voyage peuvent faire retarder le retour. Revenus à Djerba, ils restent, selon les cas, de six mois à un an avant de repartir. Ce temps est considéré comme des vacances nécessaires pour le rétablissement rapide d'une santé souvent compromise par des mois de privations et de fatigues. Le Djerbien qui vit toujours en célibataire à l'extérieur se retrempe dans l'atmosphère sereine de sa famille, fait une cure de repos et une provision d'air pur avant de reprendre le collier.

Ce repos est, du reste, tout relatif. Il consiste plutôt en un changement d'occupations. Le Djerbien, comme passe-temps, fait de l'agriculture, ou parfois dirige une petite boutique d'épicerie de tout repos dans son petit « patelin ».

Ces vacances n'excèdent presque jamais une année. Et il repart alors de nouveau.

Mais cette navette et ce pénible exil ne peuvent se prolonger indéfiniment. Dès l'âge de cinquante ans il prend sa retraite volontairement, et il s'occupe de son petit lopin de terre, en laissant la place aux jeunes pour ce dur métier.

Cette émigration saisonnière, ou plutôt annuelle, ne peut exister sans une certaine forme d'association.

Pendant son absence, l'épicier djerbien doit confier à quelqu'un l'exploitation de sa terre, de même, lorsqu'il rentre dans sa terre natale, il doit laisser le soin de gérer sa boutique à quelqu'autre Djerbien. C'est cette nécessité qui a déterminé l'association « passe-partout » qui est à la base de ce commerce extérieur.

L'association comprend le plus souvent trois personnes :

1° L'associé, c'est-à-dire le patron, gère l'exploitation et participe aux bénéfices, je ne dis pas aux pertes, car le Djerbien est trop fin pour en faire;

2° L'apprenti, généralement un ami ou un parent du patron, est le plus souvent un jeune homme qui s'initie au commerce et touche, pour son travail, une part variable des bénéfices;

3° L'employé, le seul salarié, est un jeune homme qui, du fruit de ses économies, parviendra peut-être, plus tard, à devenir à son tour patron.

Les trois membres de cette association sont liés entre eux le plus souvent par un contrat verbal. Il y a très peu de contestations. Elles sont tranchées par le « cheikh ej-Jraba » (le cheikh des Djerbiens) de chaque région.

Les départs se font par roulement et avec le consentement du triumvirat. Aussi n'y a-t-il jamais moins de deux Djerbiens par boutique.

Quant aux propriétés laissées à Djerba, elles sont entretenues, soit par un vieux parent « en retraite », soit par roulement entre les deux associés.

Ainsi rationnellement organisés, les Djerbiens se livrent à leur commerce.

Presque tous font de l'épicerie. Ces épiceries connaissent, selon les capitaux, selon l'emplacement et selon les villes, plus ou moins d'importance.

Les épiceries des petits centres sont de modestes boutiques. Par contre, dans les agglomérations importantes, comme Tunis, elles constituent de véritables magasins d'alimentation, de droguerie, de tissus, etc..., qui peuvent avantageusement soutenir la comparaison avec les plus grandes épiceries d'Europe.

Le Djerbien y révèle toutes ses qualités d'organisateur méthodique, patient, tenace, sobre et intelligent, qualités qui, il faut bien l'avouer, sont rarement réunies dans nos pays barbaresques, lesquels, en vérité, ne possèdent guère des notions poussées dans le domaine économique.

Les succès, chaque jour grandissants, des Djerbiens dans ce domaine prouvent une extrême et prudente souplesse d'adaptation aux exigences et aux subtilités du commerce actuel.

Ainsi, tous les Djerbiens ne font pas que de l'épicerie à Tunis, à Constantine et dans les autres grandes villes où ils émigrent; certains se spécialisent dans la vente des étoffes, soieries, chéchias, tapis, etc..., mais ils ne constituent qu'une petite minorité auprès des colonies spécialisées en épicerie, qui poussent des ramifications en tous sens.

III. — CONSEQUENCES

Dire que tous les Djerbiens font fortune serait, sans doute, exagéré, car il ne s'agit là que d'un petit commerce et non de commerce en gros.

Cependant, la plupart se taillent d'appréciables bénéfices, et certains, en faisant fructifier constamment leurs capitaux, leur font subir une progression géométrique, qui fait d'eux des multi-millionnaires. Ils deviennent alors les seuls actionnaires d'un véritable « trust » d'épicerie, ce qui n'est pas fait pour restreindre leurs revenus. Pourtant, ces quelques Djerbiens, devenus millionnaires, continuent à vivre très simplement, voir même pauvrement. Ils sont trop fortement traditionalistes, pour que la fièvre des nouveaux-riches leur monte à la tête.

Les bénéfices faits par les Djerbiens, à l'extérieur, s'élèvent chaque année à plusieurs millions sans doute. Sur cette somme 500.000 à 600.000 francs seulement rentrent à Djerba.

Le reste continue à fructifier, à l'extérieur, pour le plus grand bien de ce peuple intelligent.

L'enrichissement et l'apport de capitaux en argent liquide a certainement des répercussions très importantes sur les divers modes de vie et sur leurs améliorations dans l'île des Lotophages.

Cependant, nous ne nous y attarderons pas, et nous chercherons plutôt, s'il découle de cette émigration, des conséquences d'un ordre différent.

D'abord, dans le domaine moral.

Il semble, en effet, que la communauté de vie à l'extérieur, le sentiment de se sentir en pays étranger aient resserré les liens de solidarité entre Djerbiens et aplani, dans une certaine mesure, tout esprit de clan et de querelle partisane. C'est là un grand bien.

D'autre part, la fréquentation et les relations avec des gens de tous pays, de toutes races, de toutes religions semblent avoir fait, quelque peu, éclater le cercle des idées étroites et passionnées, qui résultaient du repliement sur soi-même, de la période antérieure.

Leur long séjour à l'extérieur leur a fait subir des perfectionnements de toutes sortes.

Leur intelligence se manifeste dans leur facilité à apprendre les langues étrangères. Il en est même qui, sans l'avoir appris, parlent italien, français, turc, arabe, berbère, etc.

Certains ont même subi l'influence des arts et architectures des pays où ils ont vécu : tel cet habitant de Mahboubine qui, en souvenir de son séjour à Constantinople, construisit chez lui cette mosquée qui rappelle tellement la silhouette de celle de Sainte-Sophie.

Il faut signaler, dans un autre ordre d'idées, les conséquences de l'émigration sur l'habitat.

Comme ce sont les femmes seules, les enfants et les vieillards qui restent, le souci de sécurité s'est manifesté dans les centres d'émigration intense.

La tendance au groupement n'est pas de règle absolue dans ces cas là, mais elle est assez nettement visible, en particulier, dans les environs d'Arkou.

D'autre part, ces centres « vidés » et qui manquent de bras pour travailler la terre sont ceux où se rencontrent le plus de terrains mal exploités. C'est une rançon légère auprès des avantages que rapporte au propriétaire, le champ autrement fertile du commerce extérieur.

Que faut-il penser de cette fièvre de partir qui s'empare de l'élément jeune djerbien ?

Faut-il regretter ces départs massifs et l'abandon des terres ?

Il ne semble pas. Ce sont généralement les seules terres infertiles qui sont négligées. Les bonnes terres sont aussi bien cultivées que par le passé.

De plus, dans cette émigration à l'extérieur, il y a une source d'enrichissement, de perfectionnement et de vitalité, qui laisse augurer un avenir fort brillant pour le si sympathique peuple de Djerba.

CONCLUSION

Je pense, à présent, à cette phrase de M. E. Bourcier : « L'île, c'est un rêve créé par la nature pour enchanter l'imagination des humains » (288).

Et l'on songe, malgré soi, à toute cette « étrange fascination » qu'ont exercée les petites îles lointaines du Pacifique, non seulement sur les hommes des continents voisins, mais encore sur les voyageurs intoxiqués de littérature; et l'on oublie trop souvent combien, à un âge où l'archaïsme des communications isolait les pays les plus voisins, les îles et les îlots de Méditerranée, les plus proches du continent, ont été la terre bénie des dieux pour les arabesques de la mythologie, de la fantaisie et des légendes antiques; et l'on ne juge pas à sa juste valeur toute l'influence qu'ont exercée sur l'évolution de l'humanité, dont ce bassin méditerranéen fut le berceau, les multiples civilisations, dont plusieurs de ces îles furent le brillant foyer.

Dans le chapelet de ces îles, sans oser attribuer à Djerba une place

(288) E. BOURCIER, *Les îles de France* (Paris, 1933), phrase citée dans le livre si suggestif de M. AUBERT DE LA RUE, *L'homme et les îles* (géographie numaine, 1935).

comparable à celle de la Crète ou d'autres îles de l'archipel grec, on ne peut, cependant, lui contester impartialement un certain rang.

Ce lambeau de terre africaine, à peine séparé du continent, a eu une destinée plus maritime et plus méditerranéenne que celle des îles les plus isolées de ce bassin; alors que des terres plus éloignées du continent, comme l'archipel kerkennien, répondent parfaitement, comme l'a montré M. Despois, à l'expression « d'îles continentales »⁽²⁸⁹⁾.

C'est que l'isolement n'est pas affaire de distance ou d'éloignement, mais bien plutôt « un fait humain dès qu'il s'agit des hommes »⁽²⁹⁰⁾.

Mais il est difficile de trouver un exemple où le contraste d'une destinée, aussi profondément différente que celle de Djerba du continent, soit dû à un bras de mer aussi insignifiant que celui d'Adjim ou d'El-Kantara.

L'évolution géologique de cette « île de fracture » ne prédisposait guère à un tel isolement. On peut, il est vrai, invoquer la perfidie des bas-fonds accrue par les courants de marée; mais il faut se garder de leurs attribuer une importance trop grande: les Kerkenna, placées dans des conditions plus favorables encore, ont connu une destinée strictement continentale.

La douceur du climat a, malgré les inconvénients du problème de l'eau, exercé sur ces insulaires une influence marquée. Cette atmosphère, totalement différente de celle qui baigne la majeure partie de la Tunisie, a contribué à marquer ce peuple d'une empreinte particulière.

Mais le facteur humain demeure la cause essentielle de l'isolement.

Nous avons vu que Djerba constituait, pour ainsi dire, une unité ethnique assez bien conservée;

Que cette race djerbienne avait sa langue propre, qui ne se parle telle que dans cette île et dans quelques autres « îles humaines », comme le Djebel Nefousa;

Que le passé historique de cette terre en avait fait un carrefour de peuples et de mondes différents; et que les influences souvent

(289) VIII, pp. 58-60.

(290) L. FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine* (Paris, 1922).

destructives, parfois raffinantes, des peuples venus d'outre-mer, depuis la Grèce jusqu'en Espagne, venaient se conjuguer à l'âme obscure et confuse des peuples venus du cœur de l'Afrique, sans jamais pourtant anéantir ou même émousser cette individualité qui demeure le trait le plus caractéristique de Djerba et de ses habitants.

Nous avons vu combien de misère et de grandeur connu ce peuple, parfois vendu comme esclave, souvent vendant des esclaves, rayonnant par son commerce, son industrie et même sa force militaire, de la Sicile au Soudan, ou déchiré par des luttes intestines et malgré ce, opposant une « coriacité » à se laisser digérer par les envahisseurs à la fois les plus puissants et les plus inhumains de Méditerranée.

Dans la destinée si curieuse de cette île à la fois si proche et si éloignée de l'Afrique, nous avons insisté tout particulièrement sur son rôle d'île-refuge depuis les temps préhistoriques jusqu'à la période actuelle.

Refuge pour ceux qui fuyaient l'Afrique incertaine, proie de ses successifs envahisseurs.

Refuge pour les nomades affamés cherchant un peu de travail dans cette île-jardin, véritable paradis pour leurs yeux de sahariens.

Refuge pour les pirates qui savaient se mettre à l'abri derrière la ceinture des bas-fonds et qui appréciaient toute la valeur stratégique de l'île.

Refuge enfin et surtout pour l'Ibadisme et les ibadites, pour le Schisme et les schismatiques, et c'est là, sans doute, le trait « d'isolement humain » de beaucoup le plus prononcé.

L'homme du continent pouvait, en effet, fraterniser avec l'insulaire de Djerba; l'Arabe pouvait communier avec son frère berbère; le Musulman ne put pardonner au Djerbien d'être schismatique. Une barrière infranchissable s'élevait entre ces « kharedjites » de l'Islam et les continentaux pliés à l'orthodoxie.

Là, réside le facteur essentiel d'isolement de Djerba et de ses habitants. Le Djerbien pouvait émigrer, s'expatrier, pénétrer dans toute l'Afrique, sa barrière le suivait toujours; il demeurait dans ce monde incompréhensif plus qu'un étranger: un renégat qu'on chargeait des pires excès.

De cette réputation si injuste, le Djerbien a douloureusement souffert, mais c'est là aussi qu'il a puisé toute sa force, tout son dynamisme d'expansion et, peut-être aussi, un surcroît d'attachement à son petit terroir, à ses vieilles coutumes, à son ancestral mode de vie. L'individu replié sur lui-même, avec ses haines solides et ses passions denses, décuple ses énergies, multiplie à l'infini sa vitalité et sa force, déborde peu à peu sur la masse inerte et anonyme de ceux dont la personnalité s'est fondue dans la médiocrité et le laisser-aller.

Certains peuples d'Europe se sont efforcés vainement, à force de haine et de passion artificielles, de créer cette société que, depuis des siècles, la société djerbienne a pleinement réalisée et qui se transmet par un traditionalisme tenace.

C'est que l'exiguïté du cadre a créé cette solidarité, cette unité, ce bloc entre l'homme et son milieu.

Le géographe ne peut rêver d'un champ d'étude plus favorable.

Mais le voyageur, qui s'épargne le cruel travail de la dissection géographique et qui cherche à se pénétrer de la plénitude de la réalité et de la vie, ne peut espérer un séjour plus agréable. Et ce n'est qu'en quittant cette fameuse île des Lotophages, qu'il comprend, dans toute sa vérité, la légende homérique.
